

Théophile Gautier

JEAN ET JEANNETTE



1848

édité par les Bourlapapey, bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

Chapitre I 4
Chapitre II 12
Chapitre III 19
Chapitre IV 24
Chapitre V 31
Chapitre VI 37
Chapitre VII 43
Chapitre VIII 49
Chapitre IX 53
Chapitre X 59
Chapitre XI 64
Chapitre XII 71
Chapitre XIII 77
Chapitre XIV 86
Chapitre XV 91
Chapitre XVI 97
Chapitre XVII 103
Chapitre XVIII 110
Chapitre XIX 118
Chapitre XX 124

Chapitre XXI 132
Chapitre XXII.. 139
Chapitre XXIII 146
Chapitre XXIV.. 152
Ce livre numérique :... 157

Chapitre I

La marquise de Champrosé est à sa toilette ; ses femmes l'accommodent. Le galant édifice de sa coiffure touche à sa fin. Des houppes de cygne s'échappe un nuage de poudre à la maréchale dont la marquise préserve ses yeux en tenant cachée sa charmante figure dans un cornet de maroquin vert pomme, au grand désespoir de M. l'abbé, qui proteste contre cette éclipse.

Enfin l'opération est terminée ! Les cheveux blond cendré de la marquise relevés en hérisson sur le sommet de la tête, crêpés en neige sur chaque face, ont disparu sous cette poussière blanche qui s'allie si bien aux tons de pastel de sa peau. Un long *repentir*[1], faiblement bouclé, descend le long de son col et vient jouer sur sa poitrine un peu découverte.

Mme de Champrosé abaisse le fatal cornet, et son joli visage, frais comme une rose pompon, apparaît dans tout son éclat ;

---

[1] Boucle de cheveux en tire-bouchon; élément d'une coiffure dans laquelle les cheveux des femmes, séparées par la raie du front, étaient frisés de boucles en tire-bouchon, courtes sur le front, moyennes sur les tempes, longues sur le cou. (source CNRTL)

l'abbé ne se sent pas d'aise, il s'est levé brusquement de la duchesse[2] où il était étendu et papillonne dans la chambre.

Dans sa joie, il heurte les meubles, renverse les porcelaines, gêne les femmes, fait japper le petit chien et glapir le sapajou effrayés de sa turbulence ; il jette au loin le malencontreux cornet, qu'il appelle l'éteignoir des grâces, et va se placer au bon point pour détailler les charmes de la marquise.

« Au vrai, marquise », dit l'abbé dans son enthousiasme, « cette coiffure vous sied à ravir ; les Amours ont pétri votre teint, et vous avez aujourd'hui les yeux d'un lumineux particulier.

– Vous trouvez, l'abbé ? » répond la marquise en minaudant et en jetant un coup d'œil à sa glace, entourée de dentelles, posée sur sa toilette ; « cependant j'ai passé une nuit affreuse et j'ai une migraine horrible.

– Je souhaiterais à la baronne de ces migraines-là, qui vous mettent la joue en fleur et vous font plus fraîche qu'Hébé[3] : la vraie migraine a l'œil battu et le teint plus jaune qu'un coing, et je m'inscris en faux contre la vôtre.

– Eh bien ! soit, je n'ai pas eu la migraine, mais j'ai eu des vapeurs.

---

[2] Bergère dont le siège est assez profond pour que les jambes d'une personne assise puissent y reposer entièrement (1,15 m à 1,60 m). L'extrémité du siège peut être pourvue d'un dossier généralement peu élevé. (source CNRTL)

[3] Fille de Zeus et d'Héra, déesse personnifiant la jeunesse, la vitalité et la vigueur des jeunes. Elle protège les jeunes mariées. Son équivalent romain est Juventas. (source Wikipedia)

– Par la cerise de votre bouche, par les roses de vos pommettes, par le brillant humide de vos prunelles, je soutiens que vous allez au mieux et que vos vapeurs sont de pures chimères.

– L'abbé, vous êtes d'une barbarie insoutenable. Je suis mourante, et vous me brutalisez de compliments à brûle-pourpoint sur ma fraîcheur et mon air de santé. Allons, dites-moi tout de suite que je suis potelée et rougeaude ; comparez-moi à quelque divinité mythologique de plafond qui a des joues de pommes d'api et des appas de nourrice.

– Là là, ne vous fâchez point : j'avais mal vu et vous admirais d'habitude et de confiance. Je m'aperçois, en effet, que vous avez une mine d'enterrement et de lendemain de bal. Allons, tendez-moi votre petite main blanchette, que je vous tâte le pouls ; je me pique un peu de médecine, et je donne des avis qui ne sont pas à mépriser. »

D'un air languissant qui fait un contraste parfait avec les lis et les roses de son teint, Mme de Champrosé tend à l'abbé, qui le prend délicatement entre le pouce et l'index, un joli bras fait au tour qui sort d'un sabot[4] de dentelle.

L'abbé paraît écouter et compter les pulsations avec une attention profonde, et si sa bonne figure rebondie, où le rire a creusé deux fossettes, pouvait se prêter à une expression grave, il eût semblé sérieux en ce moment.

La marquise le regarde, émue, retenant sa respiration, de l'air de quelqu'un qui attend son arrêt.

« Êtes-vous convaincu maintenant ? dit-elle en voyant la mine pleine de componction de l'abbé.

---

4 Manche de vêtement courte et évasée; garniture de dentelle, de tulle ajoutée au bas d'une manche courte. (source CRTL)

– Hem ! hem ! fit l’abbé, voilà un pouls qui ne dit rien de bon : cette gentille veine bleue ne se comporte pas bien sous mon pouce ; elle est capriciante en diable.

– Serais-je grièvement malade ? soupira la marquise.

– Oh ! non pas, répliqua l’abbé d’un ton rassurant, il ne s’agit pas ici de ces grosses maladies, comme rhumes, fièvres ou fluxions de poitrine, qui regardent Tronchin ou Bordeu, mais je vous soupçonne véhémentement d’avoir le moral affecté.

– Le moral, c’est cela ! » s’écria la marquise, enchantée d’être si bien comprise.

« Il y a là-dessous quelque peine de cœur, continue l’abbé, et Cupidon a fait des siennes. Ce petit dieu malin ne respecte pas toujours les marquises. »

À cette assertion, Mme de Champrosé prit un air suprêmement dédaigneux et dit à l’abbé :

« Des peines de cœur, fi donc ! Me prenez-vous pour quelqu’un de bas lieu, ou bien ai-je l’air d’une grisette amoureuse ?

– Ce n’était qu’une supposition ; je la retire.

– J’ai peur que vous ne voyiez depuis quelque temps mauvaise compagnie, et que vous ne donniez dans la fréquentation des bourgeois, pour m’accuser de pareilles choses.

– Peut-être le veuvage vous pèse-t-il, et avez-vous de ces mélancolies qui viennent d’être seule le soir dans un vaste hôtel ?

– Décidément votre esprit est en baisse, dit la marquise en modulant un petit éclat de rire clair, argentin, vibrant, plein d’une naïve insolence de grande dame.

– Alors qu’avez-vous donc, car les diagnostics me trompent et ma science est en défaut ?

– Je m’ennuie ! » répond la marquise avec un air d’accablement et en se laissant aller sur son fauteuil.

À ce mot, la figure de l’abbé prit une expression d’étonnement extrême : ses fossettes se comblèrent, et ses yeux restèrent fixés sur Mme de Champrosé, pleins d’inquiétude et d’interrogation. Le XVIIIe siècle ne s’ennuyait pas avec ses magots, ses porcelaines, ses trumeaux tarabiscotés, ses petits soupers, ses faciles conquêtes, ses couplets égrillards, ses gouaches libertines, ses sophas, ses tabatières, ses nymphes, ses carlins et ses philosophes.

Il n’avait guère le temps de s’attrister, ce joyeux XVIIIe siècle ! Aussi le mot de la marquise consterna-t-il l’abbé et lui parut-il incompréhensible.

« Qu’une marquise riche de deux cent mille livres de rente, et charmante, veuve à dix-huit ans du mari que voilà », fit l’abbé en tendant la main vers un pastel ovale où grimaçait, sous le harnois du dieu Mars, une figure jaune, sèche, ridée et plus que sexagénaire, « dise qu’elle s’ennuie, cela manque de toute vraisemblance.

– Cela est pourtant…

– Vous dont l’existence coule parmi les ris, les jeux et les plaisirs, vous ennuyer !

– Que pourrai-je faire pour sortir d’un état si funeste ?

– Si vous changiez votre sapajou contre un ouistiti, et votre carlin contre un gredin[5] ?

– C’est une idée que vous me donnez là : j’essayerai ; mais j’ai bien peur que ce moyen ne me suffise pas.

---

5 Petit chien à poils longs. (source CNTRL)

– À votre place, je renouvellerais la tenture de ce cabinet ; le bleu a quelque chose de trop langoureux qui pousse à la rêverie ; une nuance plus égayée conviendrait mieux à la situation de votre âme : rose tendre, par exemple ?

– Oui, rose tendre glacé d'argent, cela me tirerait un peu de mes idées noires ; je manderai mon tapissier. En attendant, trouvez-moi quelque chose qui m'amuse.

– Voulez-vous que je vous fasse la lecture ? la table est couverte de brochures, de livres et d'ana de toutes sortes d'auteurs. Ce n'est pas que je fasse le moindre cas de ces grimauds, de ces gratte-papier ; mais quelquefois, parmi les saugrenuités que ces espèces tirent de leurs cervelles biscornues, il se trouve des drôleries dont on peut rire sans conséquence. Voici *Le Grelot, L'Écumoire, Les Matines de Cythère* », dit l'abbé en feuilletant les volumes. « Vous plairait-il d'entendre le discours où la fée Moustache, métamorphosée en taupe par la rancune du génie Jonquille, énumère à Tanzaï et à Néadarné les perfections du prince Cormoran, son amoureux ? C'est un beau morceau. »

La marquise de Champrosé fit un signe d'assentiment, s'arrangea dans sa bergère, allongea sur un tabouret ses petits pieds chaussés de mules qu'une Chinoise n'eût pas trouvées trop grandes, et parut résignée à l'audition du chef-d'œuvre.

L'abbé commença le panégyrique de Cormoran, par Moustache, d'un ton minaudier et superlicocantieux[6] :

---

[6] de Rabelais (livre III, c. 36) : un fou qui surpasse en folie tous ceux qui avant lui ont porté la marotte (source François Joseph Michel Noël, L. J. M. Carpentier : Philologie française ou dictionnaire étymologique: critique ..., Volume 2)

« C'était le plus beau danseur du monde. Personne ne faisait la révérence de meilleure grâce ; il devinait toutes les énigmes, jouait bien tous les jeux, tant de force que d'adresse, depuis le trou-madame jusqu'au ballon. Sa figure était charmante et empaquetée, si l'on peut le dire, dans les agréments les plus rares ; il savait accompagner de toutes sortes d'instruments une voix charmante qu'il avait.

« Outre les talents que je viens de nombrer, il faisait joliment les vers. Sa conversation enjouée et sérieuse satisfaisait également par ses grâces et sa solidité. Austère avec la prude, libre avec la coquette, mélancolique avec la tendre, il n'y avait pas à la Cour une dame dont il n'excitât la jalousie.

« La supériorité de son esprit ne le rendait pas insociable ; complaisant avec finesse, il savait se plier à tout ; il possédait mieux que pas un le jargon brillant, et il n'y avait personne qui ne fût comblé de l'entendre ; et, quoique cet être farouche, intitulé le bon sens, n'agît pas toujours civilement avec ce qu'il disait, l'élégance insoutenable de ses discours faisait qu'il n'y perdait rien, ou que le bon sens caché derrière une multitude miraculeuse de mots placés au mieux, aurait paru d'une insipidité affadissante à ses sectateurs les plus absurdes, s'il eût été vêtu moins légèrement. »

Un imperceptible bâillement, réprimé par politesse, contracta la mâchoire de Mme de Champrosé, qui d'abord avait souri aux aimables qualités de Cormoran.

« En effet, continua l'abbé, la raison est vulgaire : elle paraît toujours ce qu'elle est ; elle craint de se noyer dans l'enjouement, et ne manque pas de faire un saut en arrière quand une idée singulièrement tournée se présente ou qu'une imagination lumineuse se place commodément dans le cœur.

« Après cela, si elle triomphe, c'est d'une façon si insultante pour l'humanité, l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri, y perd tant de ses grâces, prend si mauvaise opinion de

lui-même, qu'il faudrait qu'il fût bien ridicule pour ne pas lui rompre en visière.

– Grâce ! abbé », dit la marquise, en laissant voir toutes ses belles dents blanches dans un bâillement coquet.

« Ce que vous lisez là est sans doute le plus joli du monde, mais je n'y saurais rien comprendre et n'ai guère envie de m'y efforcer. »

Le volume fut replacé sur la table. On annonça des visites : le petit chevalier de Verteuil, le gros commandeur de Livry ; le financier Bafogne, un Midas qui n'avait pas d'oreilles d'âne, bien qu'il les méritât, et qui changeait en or tout ce qu'il touchait…

On s'accorda à trouver l'œil de Mme de Champrosé légèrement battu et sa mine inquiétante, quoique toujours jolie ; seulement le petit chevalier se récria et dit qu'il était déshonorant, pour la jeunesse française, qu'une charmante marquise se mourût d'ennui au milieu du joyeux règne de Louis XV le Bien-Aimé.

Il fut décidé qu'une promenade serait de bon effet, et que l'air du boudoir, chargé de parfum d'ambre, portait aux nerfs, causait des vapeurs et faisait donner dans mille bizarreries que le grand air dissiperait infailliblement. Le chevalier promit d'être de la dernière folie ; le commandeur jura de ne point parler de ses conquêtes ; Bafogne prétendit qu'il comprendrait les turlupinades du chevalier en se les faisant répéter seulement trois fois ; quant à l'abbé, une affaire l'appelait ailleurs ; il devait retrouver la compagnie chez le garde, au pont tournant, où l'on dînerait en revenant du Cours-la-Reine, avant d'aller à l'Opéra.

Chapitre II

Ce qui fut dit fut fait : l'on attela les quatre chevaux soupe de lait à la calèche lilas tendre, vernie par Martin, qui, par sa coupe, représentait la conque de Vénus.

La marquise étala ses grâces languissantes sur les coussins de velours blanc. Le chevalier dit des choses de l'autre monde en termes d'une singularité piquante et d'un inattendu merveilleux : il déchira le tiers et le quart, la Cour et la ville, raconta des histoires scandaleuses avec des détails d'une vivacité incroyable et juste assez gazés pour ne pas forcer la pudeur de la marquise à se réfugier derrière l'éventail.

Le commandeur allait commencer le récit d'une de ses bonnes fortunes avec une demoiselle de l'espalier[7], mais il s'arrêta à temps. Le financier ne fut que suffisamment stupide pour l'emploi.

Le cocher coupa toutes les voitures avec une insolence inouïe, et qui sentait son cocher de bonne maison, sûr de ses maîtres. Tout alla au mieux. Le garde s'était surpassé ; les mets furent déclarés exquis, et les vins de choix, par l'abbé, qui se piquait d'être gourmet et de ne laisser point surprendre sa religion en pareille matière.

À l'Opéra, *Les Indes galantes* furent chantées avec moins de cris que d'habitude, grâce aux critiques de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, qui avait tympanisé dans ses

---

[7] Figurante au théâtre, mais « faire l'espalier », c'est faire le trottoir.

écrits le *urlo francese*[8], et les danseurs exécutèrent un ballet où le sentiment de l'amour était peint par des attitudes voluptueuses, mais décentes, qui jetaient une douce langueur dans l'âme et arrivaient au cœur par le chemin des yeux ; et cependant, lorsque Mme de Champrosé rentra chez elle, assez tard dans la soirée, elle s'ennuyait toujours !

La marquise avait-elle donc une de ces humeurs atrabilaires et sauvages, un de ces esprits insociables qui prennent tout au rebours et se forgent dans la solitude de lugubres chimères ?

On ne peut mieux née, et ayant toujours vécu dans l'extrêmement bonne compagnie, débarrassée des préjugés gothiques d'une vertu ignoble qui l'eût empêchée de demander le bonheur au plaisir, Mme de Champrosé ne donnait pas dans le travers des idées romanesques ; pourtant elle ne pouvait se dissimuler qu'elle connaissait d'avance les plaisanteries du chevalier et les ariettes des *Indes galantes*.

Bien des fois déjà elle était allée se promener au Cours-la-Reine en calèche découverte, précédée de son coureur Almanzor, Basque dératé et léger comme un cerf. Ce n'était pas non plus la première fois qu'elle soupait chez le garde, et, sans avoir l'esprit tourné aux nouveautés de mauvais goût, la marquise eût souhaité quelque divertissement d'un régal plus vif.

Lorsque Justine vint pour mettre sa maîtresse au lit, elle lui trouva l'air excessivement abattu, et en femme de chambre favorite à qui la fidélité de ses services donne des droits à une certaine familiarité, elle hasarda quelques questions auxquelles la marquise répondit avec cette ouverture de cœur d'une personne

---

8 « Cri à la française » par opposition au *bel canto*. Cf. la querelle des bouffons et Jean-Jacques Rousseau, *Lettre sur la musique française* (1753)

qui souffre et se veut soulager de sa peine en la contant : veuve depuis deux ans d'un homme pour qui l'extrême différence d'âge ne lui permettait d'avoir que du respect, la marquise de Champrosé, sans avoir eu personne en pied, s'était laissé faire la cour d'assez près, et peut-être Justine, si elle n'eût été la discrétion même, eût-elle pu affirmer que, si sa maîtresse ressemblait à quelque femme de l'Antiquité, assurément ce n'était point à la belle Arthémise, veuve de Mausole.

Après avoir écouté le récit des douleurs de sa maîtresse, Justine dit avec le ton le plus respectueux :

« Il semble que Madame n'a pas d'amant en ce moment-ci.

– Non, ma pauvre Justine », répondit Mme de Champrosé d'un air découragé.

« C'est la faute de Madame, car les soupirants ne lui manquent pas, et j'en sais un tas des mieux situés qui font le pied de grue devant ses perfections.

– Oh ! sans doute, on n'est point encore laide à faire peur », dit la marquise en lançant un coup d'œil à un trumeau de glace.

« Le chevalier de Verteuil est fou de Madame.

– Combien de louis t'a-t-il donnés pour me le souffler dans le tuyau de l'oreille, à mon coucher ou à mon lever ?

– Madame sait que je suis le désintéressement même. La passion du chevalier me touche, voilà tout. Mais s'il ne plaît pas à Madame, il y a encore le commandeur de Livry qui l'adore.

– Oui, il m'aime un peu plus que Rose ou la Desobry. Que le chevalier et le commandeur perdent la tête pour moi, cela m'est bien égal si je ne la perds pas pour eux.

« Je voudrais aimer quelqu'un de jeune, de frais, de pur, de naïf, qui croie encore au sentiment et dont je sois la première

flamme ; il m'ennuie de partager avec les filles d'opéra et les impures !

– Ce que Madame demande là est bien difficile, répondit Justine, pour ne pas dire impossible.

– Et pourquoi cela, Justine ?

– MM. les ducs, marquis, vicomtes et chevaliers n'ont pas les mérites qu'il faut pour aimer de la sorte que Madame désire.

– Tu crois ?

– Oh ! j'en suis sûre ; les femmes se jettent à leur tête par vanité, coquetterie ou intérêt : ils ont leurs poches pleines de poulets, de miniatures et de tresses de cheveux, et puis, comme dit Madame, l'Opéra est un lieu terrible pour la commodité des soupirs.

– Ainsi, à ton avis, Justine, les gens de qualité ne sont point capables d'une flamme au goût dont je la voudrais ?

– En aucune façon ; et, à moins que Mme la marquise ne déroge, j'ai bien peur qu'elle ne puisse se satisfaire l'imagination.

– Déroger ! y penses-tu, Justine ?

– Ce n'est point un conseil que je donne, c'est une réflexion que je fais.

– Je ne saurais descendre plus bas qu'un baron.

– Les barons manquent totalement de naïveté, et il y en a qui sont pires que des ducs.

– Eh bien ! je choisirai mon soupirant parmi les écuyers.

– Les écuyers se font si retors par les morales qui courent !

– Je ne puis cependant pas aimer un roturier.

– Un roturier seul vous aimera.

– Quelle folie étrange !

– L'amour est notre richesse, à nous gens de rien qui ne possédons ni titres, ni châteaux, ni carrosses, ni diamants, ni petites maisons au faubourg.

– Comme tu dis cela ?

– Il faut nous en tenir à l'amour ; le plaisir est trop cher.

– Tu as donc un amoureux bien épris, bien tendre, bien fidèle !

– Puisque Madame le dit, je ne la démentirai pas.

– Sans doute quelque prince de la livrée, mon coureur Almanzor, ou Azolan, le chasseur du marquis ?

– Pardonnez-moi, madame ; des domestiques de grande maison deviennent presque aussi vicieux que des maîtres.

– Qui est-ce donc ?

– Un pauvre garçon très ordinaire, courtaud de boutique de son état, et qui n'a d'autre beauté qu'une santé vermeille, et d'autre mérite que de m'aimer comme une bête.

– Cet amour-là est le bon. Que tu dois être heureuse !

– Oui, surtout les jours où Madame n'a pas besoin de moi et m'accorde la permission de sortir. Ce soir, par exemple, si vous m'en donniez le congé, j'irais à un petit bal, au Moulin-Rouge, pour les noces de ma cousine.

– Est-elle jolie, ta cousine ?

– Comme un cœur ! Des yeux bleus, des cils longs comme le doigt et un air de rosière.

– Quelles gens y aura-t-il à ce bal ?

– Oh ! des gens très huppés, des bourgeois ayant pignon sur rue, des fils et des filles de marchands, des clercs d'huissier et de procureur ; il y aura un violon, un fifre et un tambourin ; on soupera, et le matin on ira cueillir des lilas dans les prés Saint-Gervais.

– Tu me donnes envie d'aller à ce bal, cela me distrairait. Quelle drôle de mine doivent avoir tous ces gens-là !

– Si cela pouvait amuser Madame, rien ne serait plus aisé ; je lui mettrais un de mes costumes et la ferais passer pour une de mes amies.

« Avec mon fourreau et mon casaquin de poult-de-soie rayé rose et blanc, un fichu de linon, un chignon plat et un bavolet de dentelles, elle sera parfaitement déguisée et cependant toujours belle.

– Flatteuse… et tu crois que tes habits m'iront bien ?

– Nous sommes à peu près de même taille, seulement Madame a le corsage plus fin que moi, mais avec un pli et deux épingles on arrangera cela. »

Mme de Champrosé, éveillée par le piquant d'une fantaisie, n'était plus la femme nonchalante de tout à l'heure ; elle avait quitté son air languissant et ses poses endormies. Son œil brillait, sa petite narine rose frémissait.

Elle aidait elle-même Justine à tirer, sur sa jambe faite au tour, de fins bas gris de perle à coins rouges ; à chausser des souliers mignons ornés de petites boucles d'argent. Le savant édifice, élevé le matin avec tant de soin et de travail, fut démoli en quelques coups de peigne. Mme de Champrosé n'en fut pas moins jolie.

Le déshabillé de Justine se trouvait aller au mieux à la marquise : en ce temps-là les femmes de chambre, se modelant sur les soubrettes de comédie, se permettaient d'être aussi bien

faites que leurs maîtresses, quelquefois mieux, ce qui n'était point le cas de Justine ; car Mme la marquise de Champrosé ne devait point ses charmes aux ressources mystérieuses d'une toile savante.

Elle n'avait rien à cacher, rien à réparer, et restait jolie même pour sa soubrette, à l'encontre de ces héros qui n'en sont plus pour leur valet de chambre.

Justine envoya chercher une voiture de place qu'on fit approcher de la petite porte du jardin, et la marquise, bien emmitouflée d'une calèche[9] en taffetas gorge-de-pigeon dont le capuchon lui rabattait sur les yeux, s'élança joyeuse dans le char de louage, et le cocher fouetta les haridelles dans la direction du Moulin-Rouge, croyant emmener deux femmes de chambre allant en partie fine.

---

[9] Coiffure de femme se repliant sur elle-même (comme la capote rabattable de la voiture du même nom), utilisée pour se protéger du soleil. (source CNRTL)

Chapitre III

À peu près à l'heure où Mme de Champrosé venait de quitter son hôtel, déguisée en grisette endimanchée, un souper avait lieu chez la Guimard, célèbre sujet de l'Académie royale de musique et de danse.

Ce souper réunissait plusieurs seigneurs des plus beaux noms de France, qui ne dédaignaient pas de venir se délasser chez cette belle damnée, comme l'appelle M. de Marmontel, de l'ennui que leur avaient causé des sociétés plus décentes.

La salle à manger, décorée avec un goût qui faisait honneur à l'esprit de l'illustre impure, et une richesse qui faisait honneur à la magnificence de M. de S***, réunissait tout ce qu'un luxe délicat peut mettre au service d'une élégance raffinée : les marbres les plus précieux avaient été rassemblés à grands frais pour en revêtir les lambris ou des dorures placées à propos, mais sans cette surcharge qui sent son traitant et son financier, encadraient des peintures ajustées à la destination du lieu, et dues au pinceau moelleux et léger de M. Fragonard, l'élève des Grâces et le peintre ordinaire de Terpsichore ; de petits culs nus d'Amours fouettés de roses entassaient dans des corbeilles les dons de Cérès, de Bacchus et de Pomone ; l'un d'eux même acceptait des mains d'Amphitrite différents poissons de couleurs variées, entre autres un homard qui lui pinçait le doigt et lui faisait faire la plus gentille grimace du monde ; des guirlandes de fleurs et de fruits d'une touche spirituelle autant que fraîche rattachaient entre eux ces médaillons auxquels leur auteur avait

mis tous ses soins, par reconnaissance pour son aimable protectrice.

La table était servie avec une délicatesse inouïe : ce n'étaient que raretés, primeurs, mets exquis à profusion : le vin d'Aï et de Sillery, ce vin vraiment français qui rit dans la fougère et semble pétiller de bons mots, refroidissait au milieu de la glace dans des urnes d'argent ciselées par Germain, et, fréquemment renouvelé, animait la gaieté des convives.

Des personnes moins habituées à de pareilles magnificences auraient oublié la bonne chère pour contempler le surtout, merveille de Clodion, où ce Statuaire, qui excelle dans ces sortes d'ouvrages, s'était vraiment surpassé.

Ce surtout de bronze doré représentait l'histoire de la nymphe Syrinx poursuivie à travers les roseaux par le grand dieu Pan ; l'exemple du dieu libertin était suivi par une foule d'ægipans, de satyres et de faunes qui agaçaient, lutinaient, embrassaient et renversaient les nymphes compagnes de Syrinx sur des joncs et des feuillées formant de jolis motifs d'ornement.

Ces figurines avaient une liberté dans l'exécution, une volupté dans les attitudes, une passion dans les gestes qui les faisaient paraître vivantes, et décelaient chez le sculpteur un grand feu d'imagination et une facilité merveilleusement tournée aux choses de galanterie ; les nymphes surtout étaient charmantes ; leur pudeur, bien qu'effarouchée, n'avait rien d'outrageusement sauvage.

Dans son trouble, Syrinx faisait les trahisons les plus utiles aux charmes qu'elle essayait de cacher. Les roseaux et les herbages, se fermant ou s'ouvrant à propos, laissaient tout voir sans montrer rien.

Dans les figures de ces nymphes, les connaisseurs prétendaient reconnaître les traits de plusieurs des beautés à la mode (cette supposition n'avait rien d'invraisemblable), et, dans les

masques des satyres et des ægipans, ceux de traitants, de financiers, et même de certains vieux seigneurs fort connus par leur luxure.

La société n'était pas des plus nombreuses, mais elle était choisie ; quatre ou cinq hommes, et à peu près autant de femmes, la composaient.

Comme nous l'avons dit, les hommes appartenaient au plus grand monde, aux familles les mieux situées à la Cour ; quant aux femmes, c'étaient des impures, des damnées, des comédiennes, pour qui la scène n'était qu'un prétexte, car on ne sait pas pourquoi la bonne compagnie, lorsqu'elle veut se divertir, est forcée d'avoir recours à la mauvaise, ce qui ferait croire que le vice a plus d'agréments que la vertu, conclusion que doit réprouver la morale.

La Guimard présidait le souper avec cette grâce spirituelle, cette volupté et ce feu qui faisaient d'elle la grande prêtresse du plaisir, religion qui comptait bien peu d'athées dans ce galant XVIIIe siècle.

Sa maigreur célèbre s'expliquait par l'entraînement de la danseuse, qui avait bien voulu sacrifier quelques-unes des rondeurs de la femme à la légèreté de son art : cette maigreur, qui n'avait rien de désagréable, ne se traduisait que par des élégances, des grâces et des finesses. Sa taille, dégagée d'appas superflus, s'enchâssait naturellement dans un corsage fluet comme le corps d'un papillon, dont sa jupe étincelante semblait former les ailes.

Sa main frêle et diaphane se jouait dans des bagues de diamants qu'une petite fille de dix ans n'eût pu mettre à son doigt.

Sa poitrine, intrépidement décolletée, étalait les plus délicieux néants, et l'on peut dire que jamais le rien ne fut plus joli.

Son col mince et blanc avait beaucoup de noblesse et lui faisait porter la tête comme un oiseau ou comme une fleur.

Ce qu'il avait fallu de millions jetés au vent et de fortunes absorbées pour arriver à cette ardente maigreur, on pouvait le supputer dans les yeux dévorants illuminés de fantaisies impossibles qui animaient cette figure, dont le fard rougissait, sans l'altérer, la pâleur délicate.

Beaucoup de femmes ont eu le goût du luxe et des plaisirs, la Guimard en avait le génie.

Les trois autres avaient ce teint de pastel fait d'un nuage rose et blanc veiné d'azur, cet œil en coulisse tout chargé de moquerie et de désir, ce nez irrégulier, ni grec, ni romain, plein de caprice et d'esprit ; cette bouche en cœur prête pour le baiser ou le sarcasme, ces fossettes où les Ris donnent l'hospitalité aux Amours, cette physionomie mobile, éveillée et piquante si bien en accord avec les mœurs, les arts et les modes du temps, et dont le type est aujourd'hui perdu.

Leur ajustement, de la plus charmante folie, plein de nœuds de rubans et de papillons de pierreries et de fleurs, égayait les yeux par ses couleurs agréables et tendres, car, vu la saison, ces dames étaient en habit de printemps vert pomme, rose et bleu de ciel ; la Guimard, seule, était en blanc, comme une vestale, sans doute par antiphrase ; il n'y avait de coloré dans toute sa personne que ses lèvres et le haut de ses pommettes.

Toute la lumière se concentrait sur elle et semblait la désigner comme reine de la fête.

M. Fragonard lui-même, s'il eût voulu faire un tableau de cette fête, n'eût pas autrement disposé les groupes et contrasté les nuances.

Certes, si l'on demandait à un jeune homme, et même à un homme d'âge mûr, s'il connaît un moyen plus agréable de tuer

le temps que de faire un excellent souper dans une salle éclairée par un incendie de bougies, avec les plus gens d'esprit de la Cour et les plus jolies femmes de l'Opéra et de la Comédie, il répondrait que non, et que rien n'est comparable au plaisir de porter des santés à la plus belle avec du vin de Champagne, assis entre deux nymphes brillamment parées, dont le rire éclate et dont la joue rougit sous le fard, d'aise et de plaisir.

Chapitre IV

Eh bien ! ce divertissement paraissait très peu réjouir le vicomte de Candale, qui, renversé sur sa chaise, attendait d'un air triste et nonchalant que la mousse qui écumait dans le cornet de cristal de son verre se fut éteinte pour le porter à ses lèvres, et répondre à la santé que la belle Guimard, debout et sa jolie main appuyée sur la table, venait de porter en ces termes :

« À monsieur le vicomte de Candale, autrement dit le Beau ténébreux.

– Oui, à la santé du nouvel Amadis des Gaules[10] ! » crièrent en chœur les autres convives en tendant leurs verres du côté du vicomte de Candale.

Le vicomte, après avoir choqué son verre avec celui de chaque convive, le vida silencieusement et le reposa près de lui.

« Ce cher vicomte », dit en souriant une jolie femme dont l'œil déjà vif était allumé par une touche de fard placée à propos sous la paupière ; « ce cher vicomte, a-t-il reçu quelque mauvaise nouvelle ? Est-ce que, par hasard, l'oncle dont il hérite et

---

[10] Roman de chevalerie espagnol de Garci Rodriguez de Montalvo datant de 1508. Le héros en est Amadis, dit le *Chevalier du Lion* ou *le Beau Brun*, *le Beau ténébreux*. (source Wikipedia)

qui paraissait sentir le ridicule qu'il y a de ne pas mourir à soixante et dix ans, aurait renvoyé ses médecins et se remettrait à vivre ?

– Tais-toi, Cidalise », reprit une grande fille en taffetas vert pomme glacé d'argent et qui faisait avec sa voisine un contraste parfait ; « M. de Candale n'est point encore si bas percé qu'il en soit à soupirer après les héritages ; cet incomparable fils de famille mange à même sa légitime, et il a encore de quoi être aimé à l'Opéra pendant un lustre.

– Oh ! dit Cidalise, quand il n'aura plus d'argent, on lui fera crédit et on l'aimera sur billets payables avec la dot de sa femme.

– Et moi », dit une blonde fort jolie en se penchant à l'oreille du vicomte avec un abandon voluptueux, « je l'aimerai pour rien.

– C'est bien cher, Rosette, répondit Candale en donnant une petite tape amicale sur l'épaule nue et frémissante de la jeune femme. Je préférerais, je crois, dans une extrémité pareille, déclarer ma flamme à Cidalise en engageant mes héritages futurs sur papier timbré ; mais rassurez-vous, je ne suis pas beaucoup plus ruiné qu'à l'ordinaire, et j'ai toujours quelques milliers de louis en réserve pour les choses inutiles.

– Alors, qu'avez-vous donc, Candale ? » dit la Guimard, intervenant dans la conversation ; « vous êtes d'un morne inouï, et l'on ne vous reconnaît pas ?

« Vous, d'habitude si vif aux reparties, vous donnez dans la gravité à faire peur, et vous vous tenez à ce souper comme quelqu'un de robe siégeant sur les fleurs de lis. Nous ne jugeons personne, mon cher.

– C'est vrai que ce pauvre Candale a la plus piteuse mine du monde, et fait piètre contenance devant les flacons et les beautés », cria de l'autre bout de la table le marquis de Valnoir,

qui se sentait déjà de ses nombreuses libations à Bacchus, et s'était plusieurs fois fait donner de l'éventail sur les doigts par une voisine peu sévère pourtant.

« Je vais le confesser, moi », dit la blonde Rosette en prenant le vicomte par la main et en l'entraînant vers une riche paphos[11] qui se contournait sur ses pieds rocaille, au fond de la salle, et offrait aux entretiens amoureux toutes les facilités désirables.

« Cher frère, il faut d'abord vous mettre à genoux, c'est l'attitude obligée au tribunal de la pénitence », dit Rosette avec un air de componction tout à fait édifiant.

« Je n'y dérogerai pas, répondit le vicomte, surtout lorsque le confesseur a l'œil si tendre et la voix si douce. »

Et il s'agenouilla devant Rosette, qui pencha vers lui sa tête charmante.

« Quel remords vous agite, que vous portez de par le monde cette physionomie lugubre et pitoyable ?

« Quelle conquête avez-vous manquée ? à quelle innocence, à quel mari avez-vous fait grâce dans un moment de vertu ridicule ? car ce sont là des fautes dont on ne se console point.

– Je n'ai rien de ce genre à me reprocher. D'innocence, je n'en ai rencontré nulle part. Quant aux époux, ils sont trop Vulcains pour qu'on en ait pitié ; ma conscience est donc en règle de ce côté-là.

---

[11] Grand canapé à dossier droit (origine : le temple d'Artémis à Paphos)

– Dès que vous n'avez point commis de ces péchés-là, je vous absous, et il n'est pas nécessaire que vous restiez agenouillé ; prenez place à côté de moi, et baisez ma main pour toute pénitence. »

Candale se releva et posa galamment ses lèvres sur la main fine et potelée de Rosette.

« Alors, expliquez-moi cette physionomie funèbre.

« Si ce n'est pas le remords qui l'assombrit, c'est le chagrin, et quel chagrin pouvez-vous avoir ? un amour malheureux ? Il ne doit pas y en avoir pour vous.

– Vous me flattez ; mais je n'ai point les conditions qu'il faut pour ce malheur-là, puisque je n'aime personne.

– Savez-vous que ce n'est ni galant ni français, ce que vous venez de dire, monsieur ?

« Apprenez qu'à Paris, un homme du monde est toujours censé amoureux de la femme à laquelle il parle.

– Vous n'êtes pas une femme, puisque vous êtes mon confesseur.

– Nullement. Vous vous êtes relevé et nous causons. Fi ! monsieur le vicomte… Je suis femme et très femme.

– Eh bien, petite, si j'étais amoureux de toi, ce n'est pas cela qui me rendrait triste, car tu ne me recevrais pas en tigresse d'Hyrcanie, si j'en crois ce que tu me chuchotais tout à l'heure à l'oreille.

– Qu'ai-je donc dit tout à l'heure ?

– Que tu m'aimerais quand même je serais ruiné.

– Oui ; mais comme vous n'êtes pas ruiné, je ne vous aime plus ; j'aurais fait cette générosité à votre indigence.

« Nous qui recevons toujours, il nous plaît quelquefois de donner ; c'est une douceur nonpareille. »

Et en disant cela la voix enjouée et moqueuse de Rosette avait pris un ton d'attendrissement, et ses beaux yeux bleus s'étaient illuminés d'une douce lueur dont Candale fut frappé.

« Quel regret j'ai de ne pas être aussi pauvre qu'un poète ! J'ai bien envie, pour me mettre dans l'état qu'il faut pour être aimé de vous, de jouer toutes les nuits.

– Vous pourriez gagner.

– De marier des rosières, de doter des académies, de faire faire des cascades dans le jardin de mon château, ce qui ruine même les rois.

– Tout cela ne serait pas nécessaire », continua Rosette en faisant bouffer sa jupe étalée ; « si vous m'aimiez un peu, je me résignerais à souffrir votre richesse ; mais vous n'avez pas la moindre flamme à mon endroit.

– C'était vrai tout à l'heure ; maintenant, peut-être, ce ne l'est plus », répondit Candale en se rapprochant de Rosette autant que le permettait le panier, et en saisissant sa main qu'elle abandonna sans résistance.

« Eh bien ! savez-vous le secret de Candale ? » cria le marquis de Valnoir en s'avançant d'un pas mal assuré, que maintenait encore l'habitude de l'ivresse, vers le groupe qui s'était isolé pendant quelque temps du tumulte général de l'orgie.

« Oui, je le sais », répondit Rosette en se levant et sans retirer la main que tenait le vicomte ; « il m'a confié ses malheurs, et je vous le ramène tout consolé.

– Peste ! quelle consolatrice ! il faudra lui confier la guérison des désespoirs », grommela le marquis de Valnoir en reconduisant d'un air ironique le couple vers la table.

Le vicomte de Candale, s'il n'était pas guéri radicalement de sa tristesse, avait l'air à coup sûr beaucoup moins mélancolique ; son œil avait repris du brillant, et il répondit avec beaucoup de grâce et d'esprit à toutes les plaisanteries qu'on lui lançait des quatre coins de la table, et la Guimard avoua que les malfaisantes vapeurs qui offusquaient la gaieté du jeune gentilhomme étaient dissipées complètement, et qu'elle reconnaissait son Candale d'autrefois.

Une santé générale fut votée en l'honneur de Rosette, qui avait opéré ce miracle, et les verres furent vidés religieusement jusqu'à la dernière goutte, grâce à la vigilante police du marquis de Valnoir qui mettait une solennité ponctuelle à ces sortes de libations, et ne permettait à personne d'être moins ivre que lui.

Au milieu de la bacchanale qui suivit cette santé, sans que personne prît garde à eux, tant chacun était occupé de ses propres affaires, Candale et Rosette s'éclipsèrent.

Rosette, qui ne devait s'en aller que plus tard avec l'amie qui l'avait amenée, monta dans le vis-à-vis du vicomte de Candale.

Ce genre de char semble avoir été inventé par l'Amour pour la facilité des aveux et des larcins galants ; beaucoup d'amants timides y ont dû au hasard d'un choc un bonheur qu'ils n'eussent point eu l'audace de demander.

Le pied rencontre le pied, le genou frôle le genou, les mains se touchent, les bouches et les joues viennent au-devant les unes des autres. Pour peu que l'énorme cocher, plus ivre que de coutume, coupe brusquement un ruisseau, peu de vertus sortent d'un vis-à-vis comme elles y sont entrées.

Rosette, comme on a pu le voir, n'était pas d'une vertu bien farouche, et Candale ne péchait pas par un rigorisme outré : eh bien ! nous pouvons affirmer, ce qui ne paraîtrait croyable à personne, que, pendant le trajet, qui fut assez long, le cocher du

vicomte étant trop spirituel pour pousser ses chevaux quand son maître était en vis-à-vis avec une jolie femme, Candale ne se permit pas la moindre liberté, bien que Rosette se penchât souvent vers lui et montrât son émotion par ses soupirs étouffés et le mouvement de sa gorge qui faisait trembler son bouquet.

Oui, ce fait invraisemblable au XVIIIe siècle se produisit ce soir-là.

Candale remit Rosette chez elle sans lui avoir pris un seul baiser, et la quitta après l'avoir saluée au seuil de son appartement.

Lorsqu'il fut remonté dans sa voiture, il dit en bâillant :

« Dieu ! que ces filles et ces soupers m'assomment ! Mais comment vais-je finir ma nuit ?

« Si j'essayais de m'encanailler un peu et d'aller incognito à ce bal dont Bonnard m'a parlé, et où il doit se trouver quelques jolis minois de la bourgeoisie et du peuple, plus frais que tous ces museaux célèbres, lustrés de pommade et de fard, qui semblent s'être polis comme les idoles sous les baisers des dévots ! »

Rosette, à qui pareille aventure n'était jamais arrivée, s'abandonna toute rêveuse aux mains de ses femmes, qui l'accommodèrent, et se coucha dans une solitude dont elle paraissait étonnée et chagrine.

« Ah ! Candale ! Candale ! » murmura-t-elle en s'endormant.

Chapitre V

Mme de Champrosé, que nous avons laissée en fiacre avec sa fidèle Justine, s'amusa fort des cahots du sapin[12] qui vacillait sur ses ressorts fatigués, et pendant le trajet, qui dura longtemps, bien que le cocher, grassement payé, fouettât ses deux rossinantes avec toute la conscience imaginable, elle poussait de petits cris mêlés de rire chaque fois que la machine chancelante penchait d'un côté ou d'un autre, suivant les inégalités d'un pavé détectable, car monseigneur le lieutenant de police s'occupait beaucoup plus alors de chercher des histoires scandaleuses pour l'amusement du roi son maître, que de la commodité des citadins.

Enfin l'on arriva, car on finit toujours par là, même quand on est parti en fiacre.

Un petit Savoyard, porteur d'un falot, tendit galamment le coude aux dames, qui descendirent par le marchepied glissant avec une maladresse affectée, qui leur laissa le temps de faire voir aux gens attroupés à la porte une cheville bien tournée et un bas bien tendu.

---

[12] Voiture de place tirée par un cheval. Synon. *fiacre.* (source CNRTL)

Le bal était commencé, les fenêtres de la guinguette du Moulin-Rouge, vivement illuminées, montraient que les ordonnateurs de la fête, quoique bourgeois, n'avaient pas lésiné sur l'huile, fournie d'ailleurs par quelques-uns d'entre eux, qui exerçaient la noble profession d'épicier : des tapissiers avaient apporté des banquettes et des festons de fleurs de papier, de sorte que la salle n'avait pas si mauvaise grâce qu'on eût pu se l'imaginer d'abord.

L'orchestre, grimpé sur un tréteau recouvert d'une housse passementée de paillon, occupait l'embrasure d'une porte dont on avait enlevé les battants : il se composait d'un violon qui, après avoir raclé sa partie au spectacle d'Audinot ou des Grands Danseurs du roi, n'était pas fâché de gagner un petit écu de trois livres, dans le reste de sa nuit, à faire danser des bourrées et des rigodons ; d'un tambourin, qui marquait fortement la mesure pour la rappeler à des oreilles disposées à la mettre en oubli ; et d'une flûte, qui ne se permettait qu'un nombre suffisant de couacs.

Certes, M. Rameau, qui sait inventer de si savantes combinaisons musicales, eût pu trouver cet orchestre un peu maigre et barbare, mais il suffisait de reste à ce qu'on exigeait de lui : il suppléait au nombre par le zèle ; le violon grattait les boyaux de son instrument avec furie, et faisait les démanchés les plus extravagants du monde, accompagnés de grimaces de possédé ; la flûte gonflait ses joues comme un suppôt d'Éole dans le ballet des vents, et soufflait dans son turlututu de manière à se rendre la face du plus beau cramoisi ; le tambourin, agitant ses bras en démoniaque, battait sa peau d'âne à la crever, et tous trois, de peur de perdre la mesure, la battaient fortement du pied, comme des ménétriers de village, et faisaient lever un nuage de poussière de la planche qui les supportait.

Un broc de vin où ils buvaient tour à tour de larges lampées, était placé à côté de ces Amphions ; et l'hôte du Moulin-Rouge le remplissait complaisamment, ayant appris par expé-

rience que rien n’est salé comme la musique, à en juger par l’altération inextinguible des musiciens.

Cette harmonie qu’on entendait de l’escalier divertissait Mme de Champrosé qui, jouant elle-même fort proprement du clavecin, était à même de distinguer les licences que cet orchestre sauvage se permettait avec les règles de la musique.

Dans le trajet, Mme de Champrosé avait permis et recommandé à Justine de ne la point traiter avec un respect qui n’eût pas été naturel entre cousines.

Elle lui ordonna même de la tutoyer, et comme elle ne pouvait pas s’appeler de son nom véritable, elle avait choisi celui de Jeannette comme simple, pastoral et candide au possible.

Quand Justine parut, accompagnée de Jeannette, tout le monde se précipita vers elle avec beaucoup d’empressement ; elle présenta sa fausse cousine le plus naturellement du monde, et les galanteries de l’assemblée éclatèrent en compliments qui, pour être mal tournés, n’en furent pas moins acceptés avec plaisir : les dieux, les rois et les jolies femmes avalent tout dans ce genre, et Mme la marquise trouva que ces petits bourgeois étaient plus gens de goût qu’on ne le supposait : un peu de balourdise, en matière de madrigal, ne nuit pas toujours, cela prouve la sincérité. Trop de facilité inspire la défiance.

Aussi Mme de Champrosé, qui était peu flattée d’entendre l’abbé ou le commandeur la comparer à Hébé, rougit-elle de plaisir en entendant un jeune fils de droguiste de la rue Sainte-Avoye dire en passant près d’elle : « Quelle joue de pêche !... On y mordrait ! »

Il est vrai qu’on ne pouvait rien voir de plus joli, de plus mignon, de plus frais et de plus fin que la fausse Jeannette.

Quoiqu’elle portât l’habit de cour avec un air de princesse et la noble impudence d’une personne des mieux nées, le simple costume de la grisette lui seyait encore mieux.

Le cotillon lui donnait encore plus de grâce que le panier de six aunes.

Débarrassée de tous les attifets que la mode entasse, elle en était cent fois plus charmante : ses beaux cheveux, d'un blond cendré, au lieu d'être crêpés, pommadés, étagés en édifice extravagant sur carcasse de fil de fer et surchargés de nœuds, de plumes, de fleurs et de papillons de porcelaine, à peine nuagés d'un œil de poudre, retombaient sur un col blanc en large chignon, et, relevés à la chinoise sur le haut de la tête, marquaient les sept pointes et découvraient un front poli et d'une forme parfaite.

Mme de Champrosé n'était pas de ces ennuyeuses beautés à la grecque ou à la romaine, qui sont meilleures pour le marbre que pour l'amour. Ses yeux charmants, pleins d'esprit, animaient une physionomie éveillée, bien que capable, à cause de son extrême jeunesse, de jouer la naïveté en perfection.

Son nez, à la Roxelane[13], manquait heureusement de ces régularités qu'on célèbre, mais qui ne plaisent point ; quant à sa bouche, c'était, pour le dessin, une miniature de l'arc de Cupidon, et pour la couleur, une de ces cerises doubles que Jean-Jacques Rousseau jetait du haut de l'arbre sur le sein de Mlle Gallet.

Quoique fort grande dame, elle n'avait rien d'invraisemblable en grisette.

Son pied était bien petit et son soulier bien mignon ; mais il est reconnu que les grisettes parisiennes, qui trottent comme des perdrix, valent, pour la petitesse du pied, les marquises andalouses, et mettent beaucoup de coquetterie à se chausser.

---

[13] Nez court et retroussé (source Wiktionnaire)

Pour les mains, dont les doigts effilés et roses dépassaient une petite mitaine de filet noir, leur délicatesse s'expliquait naturellement.

Mlle Justine n'avait-elle pas dit que sa cousine était ouvrière en dentelles, et, certes, ce n'est point à entrelacer des fils d'Arachné que l'on peut s'érailler les doigts et se casser les ongles.

Jeannette devint tout de suite l'héroïne du bal ; à peine pouvait-elle s'asseoir sur la banquette appuyée à la muraille, à côté de Justine, qu'elle était aussitôt invitée : un galant avait été lui chercher un gros bouquet de roses du roi, qu'elle tenait en dansant, et dont elle avait placé un bouton sur son sein, à l'endroit où les pointes de son fichu se rejoignaient. Dorat, le poète mousquetaire, eût dit que c'était pour parfumer la fleur. Un autre, clerc d'huissier de son état, lui avait fait le régal de deux oranges et d'un éventail de papier vert, au dos duquel était gravé un air d'*Emelinde*.

Ces galanteries réjouissaient fort Jeannette, qui recevait tout d'un air riant, et s'amusait des gros roulements d'yeux et des grands soupirs du jeune droguiste et du troisième clerc ; elle ne s'était pas imaginé que ces espèces ressemblassent autant à des hommes que cela.

Ces bourgeois et petites gens que jusqu'alors elle avait à peine entrevus du haut de son carrosse, fourmillant dans la crotte ou éclaboussés par son cocher, ou fuyant sous un déluge de pluie, la surprenaient par des façons presque humaines ; elle n'aurait pas cru que ces animaux-là sussent s'exprimer en langage intelligible, dire des choses sensées et même galantes.

Elle éprouvait le même étonnement que si son carlin eût un jour, au lieu de japper, pris subitement la parole, ou que son sapajou se fût mêlé à la conversation, et encore cela l'eût beaucoup moins surprise : son carlin était si intelligent et son sapajou si spirituel, ayant été élevés par M. l'abbé.

Ce n'est pas que Mme de Champrosé eût des hauteurs affectées et fût méprisante le moins du monde ; elle n'était pas entichée de sa noblesse, ne parlait jamais de ses aïeux et se souciait fort peu de son arbre généalogique ; mais elle n'avait jamais été en rapport avec d'autres gens que ceux de sa classe ; qui tous se croyaient d'une argile choisie et d'un sang particulier.

Elle remarqua que le troisième clerc d'huissier avait la jambe aussi bien tournée que celle du chevalier de Verteuil, qui la dandinait perpétuellement pour la faire remarquer.

Ce qui l'étonna profondément, c'est que le fils du droguiste, bien qu'il ne rît pas à tout propos et hors de tout propos, avait les dents d'un aussi bel orient que les perles dont M. l'abbé tirait si fort vanité, qu'il eût ri en apprenant les nouvelles les plus désastreuses.

Chapitre VI

« Ces maroufles sont aussi bien faits que des gentilshommes et ne disent pas beaucoup plus de sottises », pensa Mme de Champrosé, en acceptant une invitation pour la contredanse suivante.

Entraînée par l'élan et la naïveté du plaisir général, la fausse Jeannette s'abandonnait de tout cœur à la danse et tendait sans façon ses pâles mains aristocratiques aux pattes rougeaudes de ses compères, lorsqu'il s'agissait de former la ronde, surprise d'avoir, malgré son extrêmement bonne naissance, la trivialité de s'amuser elle-même comme une personne de peu ou de rien.

On eût dit qu'avec les paniers, les diamants et le rouge, elle avait dépouillé cette langueur qui ne s'attache qu'aux gens qui sont de qualité, et dédaigne les constitutions plus massives de la bourgeoisie.

L'admiration naïve de ces patauds la flattait ! si elle n'était pas des plus finement exprimée, elle avait du moins le mérite de la sincérité.

Pour toutes ces bonnes gens, elle n'était que Jeannette, cousine d'une femme de chambre, soubrette en haut lieu, il est vrai, mais nullement titrée.

Là, point de marquisat autre que celui de ses beaux yeux, et point de richesses que celles de son corsage.

Elle fut heureuse de ne pas déchoir en prenant l'anonyme, qui n'est pas favorable à beaucoup de personnes, même des plus haut placées.

Elle dansait la gavotte, le menuet, la bourrée, en tâchant de ne pas laisser trop voir les grâces que lui avait apprises Marcel[14], et de se restreindre aux naturelles, qui lui allaient encore mieux.

Cependant, quoiqu'elle s'amusât fort, elle n'avait encore rien vu qui répondît particulièrement à son projet, et parmi ces bonnes figures elle n'en trouvait pas une qui produisît l'effet désiré.

Les coups de foudre étaient à la mode, en ce temps où l'on avait beaucoup abrégé les formalités gothiques dont s'entourait la pruderie de nos aïeux, et il était convenu que les cœurs faits l'un pour l'autre pouvaient s'entendre à première vue sans se faire languir par tous ces soins mortels.

Mais Mme de Champrosé, quelque désir qu'elle eût d'être foudroyée, ne trouvait pas un tel charme à la conversation de l'aimable droguiste présomptif et aux œillades du délicieux troisième clerc d'huissier, qu'elle ne jouît de sa parfaite liberté d'esprit et de cœur ; et comme, dans une figure de la contredanse, Justine, en passant auprès de sa maîtresse, semblait l'interroger de l'œil et lui demander si sa fantaisie avait fait un choix parmi ces galants, d'un imperceptible mouvement de tête elle lui fit signe que non.

Si elle restait insensible, elle avait fait d'effroyables ravages dans les cœurs de cette petite bourgeoisie, et les beautés du lieu, qui brillaient d'un éclat passable avant le lever de l'astre nouveau, se trouvaient presque à demi éteintes par sa lumière.

---

[14] Danseur célèbre et maître de danse du roi.

Mlles Javotte, Nanette et Denise, presque abandonnées de leurs adorateurs habituels, restaient dans une solitude maussade, comme si elles eussent été des douairières ou des aïeules destinées par la multitude de leurs automnes à faire tapisserie de haute lice le long de la muraille.

Elles avaient pourtant de fortes couleurs sur leurs joues de pommes d’api, des corsages remplis à craquer, et des bas de soie à coins rouges tirés sur leurs jambes dodues, et s’étonnaient qu’une petite personne, à peine potelée, presque pâle, pût lutter contre d’aussi robustes appas et des avantages si palpables.

Pour ramener à elles leurs amoureux envolés, elles faisaient les avances les plus marquées, louchaient à force d’œillades en coulisse, riaient bruyamment d’un rire un peu jaune, et même Denise, en passant près du jeune droguiste, qui, jusque-là, s’était posé sur le pied de son soupirant ordinaire, et acquitté fort régulièrement de cet office, ne put s’empêcher, pour ramener à elle une attention qui s’éloignait, de lui faire ce qu’en termes vulgaires on appelle un pinçon ; mais le passionné droguiste, qui parlait en ce moment à Jeannette, aussi stoïque que le petit garçon Spartiate qui se laissait ronger le ventre par le renard, ne témoigna point par un cri ou par un geste qu’il eût la chair tordue par des doigts qui ne manquaient pas de vigueur, et à qui la colère en eût donné quand même ils eussent été faibles.

Il ne retourna même pas la tête, et Denise fut obligée de revenir à sa banquette sans recueillir de sa démarche l’aumône d’un coup d’œil ou le fruit d’un sourire.

En vain Javotte étendait le pied aux yeux du troisième clerc et faisait briller sa boucle de marcassite ou de cailloux du Rhin pour s’attirer le compliment que le jeune suppôt de Thémis ne manquait pas de lui faire à cette occasion, cela ne servit de rien, les regards du clerc étaient trop occupés ailleurs pour s’abaisser jusque-là, et Mlle Javotte en fut pour ses frais de coquetterie.

Nanette, qui d'ordinaire n'avait pas le temps de s'asseoir, tant elle était poursuivie, perdit au moins une demi-douzaine de contredanses.

Bien que personne dans cette réunion ne soupçonnât la qualité de la marquise, on eût dit que la force de la naissance et du sang plus pur produisait son effet sur ces braves gens qui, certes, avaient à l'endroit de la fausse Jeannette, des attentions et des délicatesses involontaires que ne leur eût pas inspirées une grisette d'égale beauté.

Plaire à ces espèces n'était pas le but de la marquise, bien qu'elle fût flattée de l'admiration qu'elle inspirait.

Des reines, dit-on, et des plus sévères, ont été quelquefois plus sensibles aux grossiers compliments d'un matelot qu'aux madrigaux étudiés des courtisans et des poètes de cour.

Il y a, dans certaines brutalités, quelque chose qui ne déplaît pas aux personnes les plus délicates, et Mme de Champrosé jouissait délicieusement des compliments adressés à Jeannette.

La grisette répondait à la marquise de la sincérité des galanteries du chevalier, du commandeur et de l'abbé.

Cependant, tourner des têtes de roturiers ne lui suffisait pas, elle aurait voulu être touchée elle-même de caprice ou de passion, et ne pas borner son escapade à de simples rigodons dans une guinguette.

L'air modeste de la mariée, chez qui la pudeur modérait l'amour et qui cherchait à contenir l'ardeur de son jeune époux, dont les baisers bruyants, accueillis par les rires de l'assemblée, la faisaient rougir jusqu'au blanc des yeux, ramenait l'imagination de la marquise à des idées de bonheur simple et vrai comme la nature le dispense à ceux qui ne méconnaissent pas ses lois.

Elle songeait à cette main tordue par la goutte, dans laquelle elle avait mis sa main au sortir du couvent, à cette figure morne, ridée et froide du marquis de Champrosé, espèce de momie desséchée par l'ambition et la débauche, qu'elle avait trouvée si laide et si ridicule sans perruque, sous le baldaquin de son lit de noces, et elle ne pouvait pas s'empêcher de dire que la cousine de sa femme de chambre était mieux traitée par l'hymen qu'elle ne l'avait été elle-même.

Il est vrai que le marié n'avait pas soixante quartiers, mais il n'avait pas soixante hivers, ce qui est une compensation.

Pendant que la marquise faisait ces réflexions, en s'éventant de son éventail de papier vert avec une aisance qui eût pu la trahir à des yeux plus expérimentés, le fils du droguiste et le troisième clerc, méditant des aveux dont la rédaction compliquée s'embrouillait dans leur tête, restaient fichés devant elle comme des pieux, avec l'air le plus piteux et le plus risible du monde ; Mme de Champrosé s'en amusait sous cape, et, par une malicieuse cruauté, ne les aidait pas le moins du monde, en sorte qu'ils roulaient des yeux comme des nègres qui ont une pendule dans le ventre.

Justine, voyant sa maîtresse ainsi bloquée, vint à elle, et, lui prenant le bras, fit quelques tours dans le bal en causant à voix basse.

« Madame s'est-elle ennuyée au bal de ma cousine et que lui semble de ces petites gens ?

– Non, je me suis amusée comme une femme qui danse, et ces bourgeois me semblent assez joyeux.

– Est-ce là tout ?

– Oui.

– Le fils du droguiste est pourtant bien vu dans la rue Sainte-Avoye, et les plus jolies filles ne dédaignent pas son coup de chapeau.

– C'est possible, mais il ne m'inspire nullement l'envie de déroger.

– Et le troisième clerc ?

– À tout ce qu'il faut pour passer second clerc, rien de plus.

– Je suis désolée que Madame en soit pour ses frais de dérangement.

– J'ai presque envie de faire avancer le fiacre et de retourner à l'hôtel.

– Si Madame me permettait de lui donner un conseil, ce serait de rester encore un peu.

– Tu t'amuses donc beaucoup ?

– Je ne m'amuse pas si Madame s'ennuie, mais ce sera peut-être lorsque nous serons parties que ce que nous cherchons arrivera. On attend encore quelques jeunes gens, et d'ailleurs, d'un bal comme d'un feu d'artifice, le plus beau c'est la fin, le bouquet. »

Mme de Champrosé se rendit à de si bonnes raisons et n'eut pas tort, comme on le verra tout à l'heure.

Comme la vie est faite et que le train du monde est bizarre !

Si Mme de Champrosé avait quitté sa place un quart d'heure plus tôt, elle n'eût jamais été amoureuse.

Chapitre VII

Les prévisions de Justine ne tardèrent pas à se justifier, et montrèrent toute la sagesse de cette femme de chambre modèle, que M. de Marivaux n'eût pas manqué d'introduire dans une de ses comédies sous le nom de Lisette ; et Mme de Champrosé n'eut qu'à se louer d'avoir écouté le conseil de sa suivante.

Le bal était à peu près à la moitié d'un bal raisonnable, c'est-à-dire à 2 heures du matin, et déjà l'on passait les rafraîchissements, consistant en cidre doux, vin de Suresnes et châtaignes grillées à la poêle, lorsqu'il se fit un grand bruit à la porte, et un personnage, qui paraissait d'importance, opéra son entrée d'une façon superbe et triomphante : c'était l'intendant du marquis de ***, qui, bon prince ce soir-là, ne dédaignait pas de venir se dérider un instant, et se reposer des soucis de la grandeur dans cette petite fête.

L'intendant, qui frisait la cinquantaine, avait une trogne vermeille sous sa petite perruque à boudins serrés, qui montrait que le culte de Bacchus possédait en lui un desservant plein de ferveur, en même temps que ses mollets nerveux, enfermés dans des bas chinés, et sa carrure qui se moulait dans un large habit marron, montraient qu'il était encore, malgré son âge, un vert-galant, et ce qu'on appelle à Cythère un payeur d'arrérages.

Ce personnage, auquel toute l'assemblée marquait beaucoup de déférence, et à qui on donnait du Monsieur de Bonnard gros comme le bras, en amenait un autre qu'il annonça sous le

nom modeste de M. Jean, un parent de province qui venait à Paris dans l'espoir d'entrer commis aux gabelles, par sa toute-puissante protection.

« Il est un peu timide », ajouta à cette explication reçue avec toute la bénignité possible le majestueux M. de Bonnard, secouant d'un air d'aisance aristocratique, à la manière des grands seigneurs, qu'il tâchait de singer, quelques grains de tabac d'Espagne arrêtés aux plis de son jabot ; « mais j'espère que ces dames ne le traiteront pas trop en provincial et voudront être indulgentes pour les débuts d'un jeune garçon tout frais débarqué par le coche d'Auxerre, et qui ne demande pas mieux que de se former aux belles manières de Paris. »

Cette petite harangue terminée, maître Bonnard pirouetta sur son talon avec assez de prestesse, et, croyant avoir fait tout ce qu'il fallait pour son protégé, l'abandonna à lui-même – lâchant le coq parmi les poulettes – et s'en alla dire des gaudrioles aux mères et pincer la joue aux filles, d'un air semi-paternel, semi-libertin, dont le secret est perdu.

M. Jean, que Jeannette regardait de son coin avec beaucoup d'attention, n'avait pas autant de disgrâce qu'on aurait pu l'attendre d'un provincial ; il se tenait même avec assez d'aisance, surtout en pensant à l'embarras qu'il devait éprouver de se trouver seul dans un bal où il ne connaissait âme qui vive, au milieu de bourgeois ayant pignon sur rue, de droguistes, de clercs d'huissiers, de femmes de chambre de grandes maisons, mises comme des princesses, et de marchandes cossues, toutes vêtues de soies flamboyantes et portant des coques de perles aux oreilles ; il avait la taille bien prise pour une taille de province ; son habit de droguet tourterelle à boutons d'acier, sur une veste de soie rayée lilas, ne faisait pas trop mauvaise figure pour avoir été coupé dans une petite ville.

Le nouveau venu, à ce que remarqua Jeannette, avait la jambe belle et le pied petit, et son soulier, ciré à l'œuf, où scintillait une boucle d'acier, le chaussait à merveille.

Quant à sa figure, il avait une physionomie charmante, à laquelle ne nuisait pas un certain air d'ingénuité que les femmes, même les moins usagées, ne haïssent pas de trouver aux jeunes gens ; son œil, quoique doux, ne manquait pas de feu, et à la vivacité de son regard, on devinait que, s'il n'eût été retenu par sa timidité, il se fût montré aisément spirituel ; cette timidité n'allait cependant pas jusqu'à cette bêtise qui étrangle les débutants, leur fait commettre bévues sur bévues, et les rend les plus ridicules du monde.

Quoique de province, il ne paraissait pas éprouver ces vertiges de niaiserie qui poussent un malheureux jeune homme brûlant d'inviter une jolie cousine dont il est amoureux, comme il convient, à demander pour la contredanse un affreux laideron qu'il abhorre.

Il alla, de l'air le plus humblement poli, mais toutefois sans trop de confusion, inviter du premier coup la plus jolie, la plus élégante, et la plus fêtée du bal, c'est-à-dire Mlle Jeannette en personne.

Ce coup d'éclat stupéfia trois ou quatre dadais à tournure d'échalas, à cheveux de filasse et à mains rouges, qui tournaient depuis une heure autour de Jeannette comme des hérons en peine, changeant de patte de temps en temps, et méditant le projet chimérique et fabuleux d'inviter la belle ouvrière en dentelles… pour la prochaine.

Un soupir plein de mélancolie s'échappa de la poitrine des quatre imbéciles, qui, bien que nés rues du Puits-qui-Parle, de la Femme-sans-Tête, de l'Homme-Armé et du Petit-Musc, ne purent s'empêcher d'envier la facilité avec laquelle ce petit gringalet débarqué d'Auxerre se présentait aux jolies filles.

L'aimable droguiste, qui croyait n'avoir pas produit une impression désagréable sur Mlle Jeannette, et qui, depuis le commencement du bal, se torturait l'esprit pour en tirer des madrigaux et des compliments qui ne sentissent pas trop leur

rue Sainte-Avoye, ne vit pas entrer dans la lice ce nouveau concurrent sans en éprouver du déplaisir.

Car on a beau dire que l'amour-propre aveugle l'homme, il n'aveugle pas assez les droguistes pour ne pas leur faire redouter la présence d'un joli garçon auprès de l'objet de leur préférence.

Le troisième clerc ne put s'empêcher non plus de regarder d'un œil farouche et de maudire *in petto* M. Bonnard d'avoir amené ce jouvenceau propret et tiré à quatre épingles, qui réussissait, au bout d'une phrase, mieux que lui au bout de deux heures de soins et de galanteries, car le sourire avec lequel Jeannette accueillit la demande de M. Jean avait quelque chose de si gracieux, de si doux et de si bienveillant, que le basochien en éprouva de la jalousie ; il n'avait jamais obtenu, lui, que de petits sourires du bout des lèvres et comme accordés par grâce, et pourtant sa gaieté intarissable eût déridé les morts, et cette soirée avait été pour lui la soirée suprême.

M. Jean prit délicatement Mlle Jeannette par le bout de ses jolis doigts, et la conduisit à sa place dans la danse.

Il ne s'acquitta pas mal des figures, ne se montra nullement emprunté, et si M. Bonnard n'avait pas dit que ce jeune homme arrivait de province depuis peu, l'on ne s'en serait vraiment pas douté.

« Vous n'avez jamais vu Paris, monsieur Jean ? » dit Jeannette à son partenaire dans l'intervalle d'une contredanse.

« Non, mademoiselle, c'est la première fois que je viens dans cette grande ville.

– Et que vous en semble : répond-elle à ce que vous imaginiez ?

– Oui et non : j'y trouve des monuments superbes qui attestent la puissance de nos rois et la richesse des particuliers ;

mais tout cela mêlé à tant de misère, de boue et de fumée, que je ne sais pas si je dois admirer ou blâmer. Ce que j'ai vu de plus remarquable à Paris, jusqu'à présent, c'est vous, soit dit sans vous flatter.

– Oh ! si vous n'avez vu que moi de remarquable, c'est qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes débarqué, et vous n'avez pas eu le temps de pousser vos observations bien loin.

– J'ai trouvé ! Je ne chercherai plus. Quoique de province, je sais apprécier la beauté, la décence et les grâces, ce qu'elles valent.

– Taisez-vous, vilain flatteur, vous allez me faire rougir.

– Quel plus joli fard pourrait colorer vos joues que le sang de votre cœur ému par l'accent honnête d'un garçon qui vous aime ?

– À qui je plais, je le veux bien... Quoique modeste, on sait qu'on n'est point faite à inspirer de l'horreur ; mais comment pouvez-vous dire que vous m'aimez !... Vous me connaissez à peine depuis une heure.

– Une heure ! il n'en faut pas tant. Je ne vous ai pas plus tôt aperçue, que j'ai senti là que je vous appartenais.

« Je ne vous connais pas, grands dieux ! N'ai-je pas vu l'expression céleste de votre regard, la grâce charmante de votre sourire, entendu le son argenté de votre voix ?

« N'ai-je pas touché votre main avec une pression légère ? N'ai-je pas, en dansant, respiré votre bouquet parfumé par votre sein ? ne sais-je pas que vous avez les cheveux blonds, la taille souple et nonchalante, que vous dansez à ravir ?

« Qu'aurai-je appris de plus sur vous, quand je vous aurai suivie pas à pas pendant plusieurs mois, comme votre chien ou comme votre ombre ?

« Une existence claire et limpide comme la vôtre se pénètre d'un seul coup d'œil.

– Vous croyez ? » répondit la fausse Jeannette, qui ne put réprimer un imperceptible sourire à ces dernières paroles de M. Jean ; « j'ai les yeux bleus et les cheveux blonds, comme vous l'avez très bien remarqué ; mais qui vous dit que je ne sois pas perfide, acariâtre, méchante, insupportable ? Toute jeune fille est charmante au bal, et la danse adoucit les caractères les plus revêches.

– Calomniez-vous à plaisir ; les divinités peuvent seules mal parler d'elles sans blasphémer ; mais vous ne me ferez pas changer d'avis.

– Eh bien ! soit ; je suis un composé de perfections ; je ne contesterai pas là-dessus avec vous, quoiqu'il y ait bien de l'exagération dans ce que vous venez de dire ; mais, de tout cela, il ne s'ensuit pas que je doive accepter votre amour aussi vite qu'il est né.

– Qui vous demande cela ? Je veux, si vous me le permettez, vous prouver combien peut être durable un sentiment qui n'a eu besoin que d'une minute pour naître et d'une heure pour se développer.

– Oh ! je vous en préviens, si cette fantaisie née avec le bal ne meurt pas avec lui, et si vous vous souvenez de la petite ouvrière en dentelles que le contraste de plusieurs laiderons vous a fait trouver gentille, vous serez obligé de me faire une cour dans les règles, de filer le parfait amour comme un héros de roman d'autrefois, et il n'est pas dit qu'au bout de toutes ces épreuves je ne vous rie au nez et ne vous fasse une belle révérence en vous disant : Votre servante. »

Chapitre VIII

Un nouveau rigodon interrompit cette conversation à propos, et Justine, qui se tenait discrètement à l'écart et chaperonnait assez négligemment sa prétendue nièce, comprit bien vite, avec cette profonde entente du cœur humain en général, et de celui de leur maîtresse en particulier, qu'ont les femmes de chambre dignes de ce nom, que Mme de Champrosé s'intéressait à M. Jean d'une façon assez suivie, et n'était pas loin de voir son vœu exaucé.

Le bal tirait à sa fin ; les ménétriers, fatigués de racler, de souffler et de taper leurs instruments, tâchaient vainement de réveiller un reste d'ardeur en profitant des pauses de la musique pour s'humecter le gosier ; le sommeil et l'ivresse les gagnaient ; les quinquets commençaient à manquer d'huile ; et les bougies, arrivées à leur fin, menaçaient de faire éclater leurs bobèches.

L'Aurore, qui venait de quitter la couche du vieux Tithon, jetait à travers les rideaux ses tons de pastel bleuâtres.

Quelqu'un de bien avisé proposa, avant de rentrer se coucher, d'aller dans les prés Saint-Gervais voir le lever de l'aurore, boire du lait chez le nourrisseur, et cueillir des lilas. On était au commencement de mai, qui est l'époque de ces fleurs si chères aux Parisiens, et dont ils admirent avec raison les jolis thyrses violets.

La proposition fut accueillie comme elle le méritait, et tout le bal, même les gens d'âge plus mûr, à qui le lit aurait mieux convenu qu'une course dans la rosée, partit avec des cris de joie pour les fameux prés, une des plus fraîches verdures des environs de Paris.

M. Jean offrit son bras à Mlle Jeannette, qui l'accepta, sous la sauvegarde toutefois de Mlle Justine, qui répondait de sa vertu.

Le droguiste offrit le sien à Denise, qui, tout heureuse de reprendre son captif, ne jugea pas à propos d'entrer dans des récriminations inutiles.

Le troisième clerc fut tout heureux que Nanette, la belle aux boucles de marcassite, voulût bien marcher à côté de lui, et, ainsi appareillée, la bande s'enfonça couple à couple dans les petits sentiers qui séparent les massifs odorants.

Parmi ces groupes, la plupart d'amants et de fiancés, quelques baisers, grâce aux détours des allées, avaient été pris et rendus, car ces choses-là ne se gardent pas.

M. Jean, lui, n'osa pas s'émanciper jusqu'à de telles hardiesses ; mais il serra quelquefois contre son cœur le bras de Mme de Champrosé, pour laquelle il fit la plus énorme gerbe de lilas blancs et violets que jamais grisette ait emportée des prés Saint-Gervais dans sa mansarde. Il avait renversé pour elle toute la corbeille de Flore.

C'eût été un charmant sujet de tableau pour M. Lancret, peintre des fêtes galantes, que ces groupes d'amoureux qui se perdaient exprès dans les étroites allées.

Ces jupes de soie et de pékin, aux couleurs riantes, tranchant sur le fond de la verdure ; ces corsages qui, sans être échancrés avec la noble impudence des femmes de la Cour, laissaient apercevoir ou plutôt deviner des charmes naissants, mais déjà mûrs pour l'amour ; ces bras jetés nonchalamment autour

des tailles ; ces têtes rapprochées, sous prétexte de se parler bas ; ces lèvres adressant à la joue la confidence destinée à l'oreille ; tout cela invitait le pinceau d'un artiste accoutumé à sacrifier aux Grâces, et formait un coup d'œil aussi agréable pour les yeux que pour le cœur.

Un peu en arrière, marchaient des groupes de parents et de personnes entre deux âges, les papas, en grand habit à la française à larges basques, à gros boutons miroitants, d'une coupe pleine de bonhomie, la main fortement appuyée sur la canne à bec de corbin, le lampion carrément enfoncé sur la tête ; les mamans, dodues et vermeilles, encore appétissantes, vêtues de leurs robes de noces rélargies et d'étoffes à grands ramages et à grandes fleurs, à la mode au commencement du règne, écoutant les gaudrioles de leurs compères en guignant leurs filles du coin de l'œil, bien qu'elles fussent sûres de la sagesse de leurs enfants.

Ces groupes, que le peintre eût pu colorer de tons plus chauds et plus mûrs, faisaient ressortir à merveille toute cette jeunesse éclatante et fraîche, que l'aurore baignait de sa lueur rose, l'aurore, cette jeunesse du jour !

M. Lancret eût assurément mis Jean et Jeannette au centre de sa composition.

Pour se garder de la fraîcheur, Jeannette avait jeté sur ses épaules la calèche de taffetas gorge-de-pigeon ; mais la soie avait glissé, et, comme elle penchait la tête, on voyait sa nuque blanche et polie, où brûlaient quelques petits cheveux follets échappés au peigne d'acier qui mordait son chignon ; elle se tenait serrée contre M. Jean, pour éviter les branches emperlées de rosée qui dégouttaient sur sa robe et semblaient vouloir lui barrer le passage pour la retenir plus longtemps.

C'était du moins la raison qu'elle se donnait à elle-même ; car il était sûr qu'elle pesait sur le bras de M. Jean plus que ne l'exigeaient un chemin parfaitement uni et sa légèreté naturelle.

Pour se donner une contenance, elle faisait prendre à sa figure un bain de fleurs en la plongeant dans la grosse touffe qu'on avait cueillie pour elle, noyant ainsi les roses dans les lilas.

On arriva chez le nourrisseur, qui se hâta de traire ses vaches, étonnées de voir leur étable envahie par cette joyeuse troupe, et qui retournaient la tête tandis que leur lait écumeux tombait dans des jattes d'une propreté fabuleuse.

Comme le nourrisseur n'avait pas une quantité de tasses suffisante, Jean et Jeannette, qui formaient un couple que déjà l'on ne séparait plus, tant la nature les avait bien assortis, n'eurent qu'une tasse pour eux deux ; Jeannette but la première, et Jean put retrouver sur le bord de la coupe l'empreinte des lèvres charmantes de la jeune ouvrière en dentelles.

Les vieux et M. de Bonnard se firent apporter du vin, préférant le jus de la vigne à ce régal arcadique et fait pour des morveux sevrés depuis peu de temps.

Puis enfin l'on se sépara.

Au moment de se quitter, M. Jean demanda s'il aurait le bonheur de revoir Mlle Jeannette, et celle-ci, s'étant consultée quelques minutes avec Justine, lui répondit qu'elle irait le surlendemain reporter de l'ouvrage à une pratique, et que si M. Jean se voulait trouver rue Saint-Martin, à 3 heures du soir, on pourrait faire un bout de chemin ensemble.

Puis le fiacre qui les avait amenées vint les reprendre, et Mme de Champrosé, rentrant dans son appartement par l'escalier dérobé, qui ne manquait jamais aux maisons même les plus vertueuses du XVIIIe siècle, se livra, sous le ciel armorié de son lit, à un sommeil que traversa plus d'une fois l'image de M. Jean.

Chapitre IX

La belle dormeuse s'éveilla à midi passé, heure qui n'avait rien d'invraisemblable, et avant laquelle il était rare qu'elle sonnât jamais.

Pour tout le monde, excepté pour la fidèle Justine, elle avait bien réellement passé la nuit à l'hôtel, et qui que ce soit au monde ne pouvait soupçonner son équipée, à laquelle personne d'ailleurs n'avait le droit de trouver à redire, puisqu'elle était veuve et libre de ses actions ; mais il est si facile de faire ce que l'on veut en gardant les bienséances les plus étroites, qu'il n'y a que les maladroits qui s'ôtent volontairement ce vernis de bonne réputation toujours agréable et nécessaire.

La discrétion de Justine était assurée ; la marquise possédait un secret que pour tout au monde sa femme de chambre n'eût voulu voir divulguer ; en outre, une rente assez considérable promise à Justine, au bout d'un certain nombre d'années, si l'on était content d'elle, répondait de sa fidélité.

Mme de Champrosé ne risquait donc rien avec elle.

Les rideaux doubles et les volets rembourrés qui protégeaient ce temple du sommeil contre la lumière et le bruit furent ouverts, et Phœbus, admis au petit lever de la marquise, vint lui faire sa cour et papillonner dans la ruelle.

Justine leva sa maîtresse un peu fatiguée, ou plutôt alanguie de ses prouesses du bal, car Terpsichore, qui donne de si

fortes courbatures aux hommes, n'a pu parvenir encore à lasser véritablement une femme, tant ce sexe charmant et léger est fait pour la danse.

Un bain était préparé ; Justine y plongea sa maîtresse, et si quelque indiscret se fût trouvé là, sans être couronné de bois de cerf et dévoré par les chiens, comme Actéon, il eût vu des appas bien plus parfaits que ceux de Diane, car il n'est point croyable qu'une déesse vraiment bien faite se fût gendarmée à ce point d'avoir été surprise nue ; il fallait qu'elle y perdît et ne se souciât point qu'on fît de ses charmes un détail qui ne leur eût point été favorable.

Ce n'était pas le cas de Mme de Champrosé, de qui l'on pouvait dire que la parure ne lui ajoutait rien, et même qu'elle lui ôtait.

Quand le corps de Mme de Champrosé se fut déroulé dans l'eau parfumée et tiède, une conversation s'établit entre la maîtresse et la suivante : on pense bien qu'il y fut question de M. Jean.

« N'as-tu pas remarqué, disait la marquise à Justine, combien ce jeune homme diffère des autres qui se trouvaient là, et ne trouves-tu pas qu'il a le meilleur air du monde ?

– Je suis de l'avis de Madame, répondit la complaisante Justine ; ce garçon paye effectivement de mine.

– Il n'est point emprunté ni gauche dans ses manières.

– Oh ! pour cela, non ; il a les façons fort bonnes.

– Il s'exprime agréablement ; ses mots, pour être simples, n'en sont pas moins choisis.

– Pour cela, je m'en rapporte à l'avis de Madame, qui s'y connaît mieux que moi ; et d'ailleurs ce jeune homme parlait trop bas et trop près de l'oreille de Mlle Jeannette pour que je l'entendisse.

– Penses-tu qu'il soit amoureux de moi ?

– Je crois que Madame n'a pas besoin de mes lumières là-dessus.

– Il m'a dit des galanteries ; il m'a fait même une déclaration ; mais ce n'est point assez : je veux savoir s'il sent à mon endroit une de ces passions fortes et soutenues, comme tu dis que les roturiers en éprouvent.

– Autant que je puis me fier à mes faibles connaissances, M. Jean me semble avoir dans le cœur le germe d'un amour véritable.

– Le germe seulement ?

– Un peu de vertu et de résistance feraient de cela une de ces passions dont je parlais à Madame, et qui n'existent point dans le grand monde.

– Justine, il me paraît que vous êtes un peu bien impertinente ; il semblerait, à ton dire, que nous autres, duchesses et marquises, nous n'ayons pas la défense qu'il faut dans les choses d'amour.

– On n'est pas grande dame pour se gêner en tout, et les règles de morale, faites pour les petites gens, n'ont rien qui doive gêner les personnes de qualité ; mais je voulais insinuer que c'était peut-être grâce à cela que les marquis, vicomtes et chevaliers ne sont amoureux que superficiellement.

– Ainsi donc, si je veux être aimée de M. Jean, tu me conseillerais la vertu ?

– Je n'aurais pas osé dire cela formellement à Madame, de peur de lui paraître ridicule ; mais telle est mon idée.

– Quelle fille singulière tu fais, Justine ! tu as vraiment des imaginations de l'autre monde ; mais je m'y conformerai, ne fût-ce que pour voir.

– Madame veut-elle sortir du bain ?

– Oui ; roule-moi dans un peignoir, et porte-moi à mon lit ; nous continuerons la conversation. »

Quand Mme de Champrosé se fut établie sur les oreillers que Justine faisait bouffer d'une main légère, l'entretien se poursuivit de la sorte entre la maîtresse et la femme de chambre :

« Justine, cela contrariera peut-être tes idées de vertu, mais j'ai donné rendez-vous à M. Jean, rendez-vous en plein vent, il est vrai, et qui ne peut tirer à conséquence ; mais un rendez-vous, enfin.

– Madame, je ne vous blâmerai point de cela. Puisque vous désiriez poursuivre cette aventure, il ne fallait pas en perdre tout d'abord la trace.

« Sans ce rendez-vous comment aurions-nous retrouvé M. Jean, que nous ne connaissons pas, à moins de le demander à M. Bonnard, qui le connaît.

– Tu as l'esprit judicieux, Justine, mais ce projet, quoique bien conçu, ne laisse pas que d'être assez embarrassant à l'exécution.

– Que Mme la marquise daigne se reposer sur moi des détails et des fatigues de l'exécution ; je m'en vais lui dérouler mon plan de campagne : d'abord il me faudrait vingt-cinq louis.

– Prends-les. Il y a de l'or dans le tiroir du petit bureau en bois de rose, là-bas, près de la fenêtre.

– Je les ai.

– Continue, maintenant.

– Avec ces vingt-cinq louis, je vais louer une jolie chambre très virginale et très modeste, et je la garnirai de meubles tels

que peut les avoir une ouvrière en dentelles qui a les doigts agiles et à qui l'ouvrage ne manque pas, car si vous voulez voir plus tard M. Jean avec un peu plus de commodité et de mystère que dans la rue, vous ne pourrez, à moins de détruire complètement son illusion, le recevoir à l'hôtel de Champrosé, où votre suisse ne serait pas médiocrement étonné de s'entendre jeter un nom si uni.

– Tu raisonnes à merveille, cette chambre me paraît le plus nécessaire du monde.

– Je l'arrêterai dans la journée, puisque Madame en tombe d'accord ; il faudrait ensuite un trousseau complet : fourreaux, déshabillés, casaquins, cornettes, car la garde-robe de Mme de Champrosé, toute bien fournie qu'elle soit, ne peut servir à Mlle Jeannette. Abondance de bien nuit quelquefois.

– Tu es sentencieuse comme un philosophe ; mais tu as raison : ce qui n'arrive pas toujours aux philosophes.

« Le trousseau est accordé ; mais que tout cela soit de bon goût. Je ne veux pas pousser le travestissement jusqu'à n'être pas jolie.

– Soyez tranquille, on vous aura des toiles fines qui ne vous blesseront point, des milleraies rose et blanc, ou blanc et bleu, des indiennes à petits bouquets et autres étoffes printanières fraîches et de peu de prix, que la saison autorise, et comme Madame est blonde, et que ses cheveux sans poudre vont paraître davantage, il lui faudra de petits bonnets simples et coquets, où, vu l'état de Jeannette, nous pourrons mettre de la dentelle.

– Ce sera charmant », dit en frappant ses petites mains l'une contre l'autre la marquise déjà tout enthousiasmée de ces toilettes, dont l'idée lui souriait comme à un gourmet celle d'un repas de pain bis, de crème et de fraises fait sur l'herbe, au printemps, devant quelque métairie.

« Madame serait du dernier mieux, même en torchon ; elle pare tout ce qu'elle porte, et d'ailleurs les choses n'ont pas toujours besoin de coûter beaucoup pour être jolies, et elle ne sera pas, je l'espère, trop rebutée de sa garde-robe de grisette.

– Ce qui va me coûter beaucoup, ce sera de ne pas être chaussée de soie.

– Il y a des bas de fil ou de coton, si fins que Madame ne s'apercevra pas de la différence.

« L'on pourrait même risquer le bas de soie sans pécher contre la vraisemblance, car quelques-unes d'entre les plus huppées des grisettes se permettent cette coquetterie.

– Tu me rassures ; mais comment nous arrangerons-nous demain pour aller à ce rendez-vous ? Je ne puis sortir d'ici à 3 heures en grisette.

– Assurément, non ; mais Madame n'a qu'à se faire conduire par son carrosse à quelque église ou à quelque magasin ayant une double issue où un fiacre nous attendra ; nous y monterons, et nous irons à la chambre de Jeannette, où j'habillerai Madame de façon à lui faire croire qu'elle n'a jamais fait toute sa vie que de la dentelle. »

Chapitre X

Les choses ainsi convenues, Justine leva la marquise de Champrosé, et, après l'avoir remise aux mains des autres femmes pour finir de l'accommoder, la quitta après lui avoir demandé le congé de sortir.

L'abbé fut introduit et admis comme de coutume à faire sa cour ; malgré les souffrances que devait lui causer l'amour qui le brûlait, il avait le teint rose et paraissait très frais pour un homme rôti, calciné, tombé en cendres ; le chevalier ne tarda pas à paraître, suivi du commandeur, qui précédait le financier, de sorte que la ménagerie familière de Mme de Champrosé se trouva au grand complet.

Ils furent tous enchantés de voir la marquise dans de meilleures dispositions, qu'ils attribuèrent d'un commun accord à l'influence salutaire de la promenade au Cours-la-Reine.

Mais pas un parmi ces hommes perspicaces ne devina que la fraîcheur de Mme de Champrosé venait de ce qu'elle avait passé la nuit au bal, et le feu de ses prunelles de ce qu'elle n'aimait aucun d'eux.

Justine ne perdit pas de temps, et, en effet, il n'y en avait pas à perdre, puisque tout devait être prêt pour le lendemain.

Elle loua près d'une église une chambre et un cabinet fort convenables, au prix de cent cinquante livres par an, dont elle paya sur-le-champ un quartier ; puis, elle alla chez un mar-

chand de meubles d'occasion, où elle acheta ce qu'il fallait pour garnir les appartements de Mlle Jeannette, ayant soin de ne rien choisir que de très propre, mais qui n'eût point l'air trop neuf ; et, avec l'aide de deux garçons tapissiers assez adroits, elle eut bientôt mis le nid en état de recevoir l'oiseau.

Elle se procura aussi, chez une lingère de ses amies, du linge tout fait et assez bon, et quatre couturières largement payées eurent bientôt coupé, bâti et cousu les étoffes qu'elle leur avait livrées, sur un patron à la taille de Mme de Champrosé.

Le lendemain tout se passa comme il avait été réglé.

Sortie de chez elle, dans sa voiture et avec les habits de sa condition, Mme de Champrosé se fit conduire à l'église Saint-R***, entra par une porte, se déroba par une autre, et trouva dans le fiacre qui l'attendait une mante que Justine y avait mise pour qu'elle la pût jeter sur son costume de grande dame, et monter à la chambrette sans qu'on la remarquât.

L'escalier était un peu roide et fait en échelle de moulin, une grosse rampe de bois le bordait d'un côté, et, de l'autre, une corde aidait à l'ascension.

Il y avait loin de là à l'escalier de l'hôtel de Mme de Champrosé, si commodément ménagé par le sieur Ledoux, architecte de la favorite, orné de bas-reliefs représentant des bacchanales d'enfants, par Lecomte, et côtoyé d'une rampe ouvrée et fleuronnée par le célèbre serrurier Amour ; mais ce contraste plut à la marquise, qui posait en chancelant, sur des marches raboteuses, un pied habitué à fouler les degrés de marbre et des tapis moelleux.

En entrant dans la chambre, Mme de Champrosé fut on ne peut plus satisfaite du zèle de Justine, car ce petit asile, tout en ne dépassant en rien la médiocrité, avait tout ce qu'il fallait pour nicher convenablement l'innocence ou l'amour.

Si Mme de Champrosé eût été philosophe (mais elle ne l'était pas), elle eût pu faire mille réflexions fastidieuses sur la folie des mortels qui se tourmentent de mille manières pour acquérir un luxe qui n'est point nécessaire au bonheur.

En effet, cet intérieur que le peintre Chardin, si vanté à bon droit par M. Diderot, eût aimé à reproduire, formait avec sa boiserie grise, son carreau recouvert d'un tapis usé, sa cheminée de faux marbre surmontée d'un camaïeu, sa fenêtre aux vitres étroites et dont quelques-unes avaient un bouillon au milieu, son pot de faïence de Vincennes où trempe une fleur, sa lumière sobre, tranquille, discrète, concentrée sur la table à ouvrage, un fond tout aussi favorable à la beauté de la marquise que son opulent boudoir encombré de cabinets de laque, de magots de la Chine, de biscuits de Sèvres, d'impostes de Boucher, de gouaches de Baudouin et de mille superfluités coûteuses.

Le mobilier était des plus simples, mais Justine n'avait rien oublié.

Une couchette de bois ordinaire, peinte en gris et rechampie de blanc, se cachait à demi sous de pudiques rideaux de perse ; quelques chaises à pieds de biche, une bergère en velours d'Utrecht vert un peu passé, un peu miroité, mais sans tache ni déchirure, où l'on eût pu jurer que la grand-mère s'était assise pendant dix ans ; une commode en marqueterie à dessus de marbre, à tiroirs garnis de poignées de cuivre rocaille, une petite table bien luisante, bien cirée, à faire honneur à la propreté d'une ménagère flamande, et sur laquelle étaient placés les planchettes, les écheveaux de fil, les pelotes d'épingles et les bobines qui servent à faire la dentelle, un trumeau garni de sa glace, car il faut bien à la fillette la plus modeste et la plus pauvre un bout de miroir pour se regarder, composaient un ameublement qui fit voir plus tard à Mme de Champrosé qu'il ne fallait pas de grandes dépenses pour loger le bonheur.

La fenêtre, car cette chambre avait été celle d'une véritable grisette, était entourée d'un cadre de pois de senteur, de liserons

et de capucines, les uns en fleur, les autres en train de faire, en attendant mieux, grimper leurs feuilles découpées en cœur, et d'entortiller leurs vrilles après les ficelles tendues par une main prévoyante.

Cette fenêtre donnait sur les jardins d'un vaste hôtel du voisinage, et, par cet accident heureux, la fenêtre de Jeannette échappait à ces horizons de Paris composés d'angles de toits, de tuyaux de cheminées, de grands murs maussades délavés par la pluie, et qui ne sont pas faits à souhait pour le plaisir des yeux.

Les cimes des marronniers, panachées de fleurs, ondoyaient, et le zéphyr en apportait l'amer parfum sur le bout de son aile.

L'examen du logis achevé, l'on procéda à la toilette qui fut faite en un tour de main : il ne s'agissait que de changer de robe et de coiffure, d'aller du composé au simple.

Grâce à l'habileté consommée de Justine, la métamorphose fut complète.

Il n'est peut-être pas si aisé que l'on croit de changer une marquise en grisette ; le contraire serait peut-être plus facile.

Aussi Justine a-t-elle avoué plus tard que cette toilette avait été son coup de génie, son œuvre suprême, et elle a dit que pas une des grandes toilettes de Madame ne lui avait coûté de si vifs efforts de conception, et ne lui avait semblé plus impossible à exécuter.

Mme de Champrosé jeta un coup d'œil dans la glace, qu'elle n'avait pas regardée jusque-là, cédant à la prière de Justine qui lui avait demandé de ne point se mirer en détail, mais d'une seule fois pour jouir de la surprise du changement à vue.

La marquise fut à la fois étonnée et ravie ; elle se trouvait une beauté inconnue ; quoique plus charmante que jamais, elle se reconnaissait à peine : tout en elle était changé, jusqu'à la

couleur des cheveux et du teint ; par l'absence de rouge et de poudre, l'air, l'expression n'étaient plus les mêmes ; au lieu de cette grâce piquante, de ce grand air, insolence de la beauté, elle avait une physionomie douce, modeste, virginale, presque enfantine, car cette simplicité fraîche la rajeunissait de deux ou trois ans ; elle était une fois plus belle qu'au bal de la veille, où, vêtue des habits de Justine, elle avait nécessairement pris quelque chose de moins pur et de moins distingué, car les habits se moulent sur le caractère, et l'âme de ceux qui les portent leur font prendre certains plis, et Justine avait une âme de femme de chambre.

« Madame voit qu'elle peut perdre sa fortune sans risque pour sa beauté, et que ses charmes ne sont ni chez la marchande de modes, ni chez le bijoutier », dit Justine avec un légitime sentiment d'orgueil ; « tout ce que Madame porte ne vaut pas trente livres.

– Mais aussi, c'est Justine qui m'a habillée », répondit Mme de Champrosé, rendant le compliment à sa camériste.

« Mais il est plus de 3 heures. Donne-moi ce petit carton, et conduis-moi jusqu'à l'angle de la rue Saint-Martin, où tu m'abandonneras à mon sort. »

Chapitre XI

Le travestissement achevé, Mme de Champrosé descendit l'escalier, suivie de sa fidèle camériste, qui la soutenait par le coude avec une sollicitude obséquieuse.

Cela sembla singulier à la marquise, de marcher elle-même dans la rue ; c'était la première fois qu'elle se trouvait en contact avec le pavé de Paris, si boueux, si inégal, si glissant, et pourtant si plein de charmes pour l'observateur et le moraliste, qui savent y glaner mille anecdotes bizarres ou philosophiques.

Elle voyait le peuple de plain-pied, elle qui jusqu'alors ne l'avait aperçu que du haut de son carrosse, et s'étonnait parmi beaucoup de figures tristes et hâves, sur lesquelles la misère ou le malheur avaient laissé leur empreinte, d'en rencontrer plusieurs qui ne différaient pas beaucoup des visages ayant leurs grandes et petites entrées à Versailles.

Contrairement aux habitudes des grisettes qui trottent menu et se faufilent à travers les embarras, la marquise marchait avec une gaucherie adorable ; elle hésitait à chaque pas et semblait essayer chaque pavé, comme une danseuse novice qui tâte la corde de sa semelle frottée de blanc d'Espagne.

Les voitures l'effrayaient et lui arrachaient de petits cris.

Le cœur lui battait fort comme celui de toute jolie femme qui va en aventure, et, sans donner dans les rigueurs des ves-

tales, la marquise n'avait pas tellement l'habitude de ces équipées qu'elle n'en éprouvât quelque émotion.

Il est vrai que les médisants eussent pu dire que Mme de Champrosé n'avait pas vingt ans, et que sans doute elle se formerait, comme la duchesse de B***, la baronne de C*** et la présidente de T***.

Tout en marchant elle se représentait la hardiesse de sa démarche, qui lui avait paru toute simple en projet, tant il y a loin du projet à l'exécution.

Le rêve est toujours charmant, mais la réalité a ses exigences grossières, faites pour blesser les âmes délicates, que la même situation pensée n'effraierait pas.

Les passants la regardaient sous le nez avec un air de curiosité et un sans-façon qui l'eussent indignée, si Justine ne lui avait rappelé à propos que ces œillades, impertinentes pour Mme de Champrosé, ne devaient pas offenser Mlle Jeannette allant porter de l'ouvrage en ville.

Au bout de quelques rues, la fausse Jeannette, mieux entrée dans l'esprit de son rôle, sautillait sur les pavés sans moucheter de boue ses jolis bas de soie gris de perle, et soutenait assez bien les madrigaux un peu vifs des amateurs qui croisaient son chemin.

Justine, hardie et délurée comme une soubrette de comédie, formait l'aile et l'arrière-garde, et empêchait les brusques entreprises des jeunes libertins et de ces vieillards luxurieux qui n'ont pas changé de caractère depuis le bain de Suzanne.

On arriva de la sorte rue Saint-Martin, lieu du rendez-vous.

Là, Justine dut quitter Mme de Champrosé, car il n'est pas d'usage que les grisettes aient des dames de compagnie ou des suivantes lorsqu'elles trottent par la ville.

Cependant elle ne s’éloigna pas tout à fait et se tint à l’écart, en observation, pour accourir en cas où son assistance serait nécessaire.

Mme de Champrosé, quand Justine l’eut quittée, bien qu’elle fût au milieu d’une rue populeuse, se trouva aussi seule qu’au milieu d’un désert d’Afrique ou d’Amérique, et, prenant son courage à deux mains, se mit à raser les maisons comme une hirondelle furtive.

Sa solitude ne fut pas de longue durée. M. Jean, bien que l’heure indiquée par le rendez-vous n’eût pas sonné encore à l’horloge de la paroisse, faisait depuis longtemps pied de grue, car si l’exactitude est la politesse des rois, la politesse des amoureux consiste à devancer le temps ; si l’on n’arrive pas trop tôt, l’on arrive trop tard.

M. Jean, qui avait aperçu de loin Mlle Jeannette, tout en semblant examiner avec beaucoup d’attention, pour se donner une contenance, un barbouilleur qui ornait d’une couche de peinture l’enseigne du *Chat qui pêche*, s’avança d’un pas vif, mais mesuré, vers la belle ouvrière en dentelles qu’il salua très respectueusement lorsqu’il se trouva nez à nez avec elle.

Jeannette joua l’étonnement, lorsque M. Jean lui parla, comme si cette rencontre eût été l’effet du hasard, et la plus aimable rougeur vint colorer ses joues ; car bien qu’elle fût du monde, Mme de Champrosé avait cette particularité de rougir à la moindre émotion.

Lorsque Justine vit M. Jean cheminer auprès de Mlle Jeannette, et le couple remonter vers le boulevard d’un air de parfaite intelligence, elle crut que sa surveillance devenait inutile et se retira discrètement pour laisser le champ libre à sa maîtresse.

Rien n’était plus charmant que ce groupe : on eût dit l’Amour déguisé en commis cherchant à faire la conquête de Psyché travestie en grisette.

En les voyant passer, les hommes disaient : « Qu’elle est jolie ! » Les femmes : « Qu’il est bien fait ! c’est Cupidon, c’est Vénus ! »

Et chacun se souhaitait une telle maîtresse, chacune un tel amant.

La rue Saint-Martin, qui voit voltiger le long de ses boutiques tant de gentilles ouvrières et d’agréables coureurs d’aventures, semblait émerveillée de tant de grâces.

En effet, il était difficile de rêver quelque chose de plus charmant que Jeannette ; la venue de M. Jean, bien qu’elle l’attendît avait fait épanouir spontanément sur ses joues deux bouquets de roses que Flore eût enviés pour sa corbeille ; un feu modeste animait ses prunelles bleues voilées sous de longs cils blonds, comme sous un éventail d’or, et son sein, agité par les battements de son cœur, soulevait le linon de son corsage.

Quant à M. Jean, il avait, sous ses habits simples et propres, un air de distinction à faire douter de la vertu de sa mère, car il était difficile de supposer qu’un pareil Adonis fût sorti d’une souche provinciale, et il fallait que quelqu’un du bel air, en passant par là, eût conté fleurette à Mme Jean.

C’était le raisonnement que se faisait Mme de Champrosé, persuadée de la roture de M. Jean.

Quant au lecteur il ne s’étonnera pas de la bonne mine du jeune homme, en se rappelant l’ennui du vicomte de Candale au souper de la Guimard, sa froideur avec Rosette dans le vis-à-vis, et le caprice qui lui avait pris d’aller au Moulin-Rouge terminer sa nuit par des plaisirs de moins bon ton, mais plus vifs.

« J'avais peur que vous ne vinssiez pas », dit Jean, entrant en matière sans trop d'embarras.

Un regard de Jeannette contenant un doux reproche, et qu'il était impossible de traduire autrement que : « Vous saviez bien que je viendrais », fut sa seule réponse.

« Le cœur me bat bien fort, car il y a plus d'une heure que je fais semblant de regarder les enseignes des boutiques.

– Je n'étais cependant pas en retard », répliqua Jeannette en levant son doigt effilé vers le cadran de l'église, devant laquelle le couple passait en ce moment.

« L'amour avance toujours, et pour lui les horloges les mieux réglées retardent quand elles ont à sonner les rendez-vous.

– Monsieur Jean, vous êtes d'une galanterie…

– Galant, non ; amoureux, oui. Les beaux messieurs du grand monde sont galants, ils savent dire mille impertinences aimables ! mais nous autres petites gens nous sommes passionnés et sincères ; ce n'est pas notre esprit, c'est notre cœur qui parle. »

À ces paroles débitées avec feu, Mme de Champrosé pensa que Justine avait eu raison de prétendre qu'en amour il fallait déroger pour trouver un cœur neuf au sentiment et capable d'aimer de la bonne façon.

« Eh bien ! oui, j'admets que vous êtes amoureux, mais il ne faut pas gesticuler de manière à nous faire regarder des passants.

– Pardon, mademoiselle, permettez-moi de vous offrir le bras : à marcher près vous, j'ai l'air d'un inconnu qui cherche à vous aborder, et qui peut-être vous importune.

« Si vous l’acceptez, vous êtes sous ma sauvegarde, et si votre beauté attire encore les regards, du moins ma présence les forcera d’être respectueux. »

La marquise de Champrosé, qui sentait que ce raisonnement était juste, et qui s’y serait rendue quand même il n’eût pas été juste, appuya le bout de sa main délicate et gantée d’une petite mitaine de filet sur la manche bien brossée de M. Jean ; ainsi appuyée, elle marcha d’un pied plus sûr sur le pavé glissant, et parvint bientôt au boulevard.

« Mais je voudrais bien retourner chez moi », répondit du ton le plus naïf et le plus modeste du monde Jeannette, qui n’était pas fâchée de prolonger ainsi le rendez-vous et donner d’une façon naturelle son adresse à M. Jean.

« Chez vous ? rien de mieux ; mais où est-ce chez vous ? »

Jeannette nomma la rue.

Seulement, comme elle ne connaissait nullement les rues de Paris, n’étant jamais sortie qu’en voiture, il lui fut impossible d’en trouver le chemin.

Il eût paru invraisemblable à quelqu’un de moins amoureux et de moins préoccupé que M. jean, qu’une ouvrière en dentelles ne sût pas le chemin de sa maison ; la jeune femme donna pour excuse qu’elle sortait fort peu et habituellement en compagnie d’une amie qui savait mieux s’orienter qu’elle à travers la grande ville, et que, ce jour-là, elle ne l’avait pas amenée pour une cause que M. Jean apprécierait sans doute.

Ce n’était pas à notre jeune homme de trouver cette excuse mauvaise ; il s’en contenta.

Quant à lui, sa position de provincial nouveau débarqué le dispensait de rien connaître aux rues de Paris ; il n’y avait d’autre moyen que de demander sa route de carrefour en carrefour, ce qui serait fort ennuyeux, ou bien de prendre une voiture

de place, et il faut avouer que tout modeste et réservé que fut M. Jean, la perspective d'un tête-à-tête un peu moins en plein vent, dans ce boudoir roulant qu'on appelle un fiacre, lui souriait très fort.

Il proposa ce dernier moyen à Jeannette qui l'accepta, non sans rougir un peu, mais elle commençait à être un peu lasse, car de sa vie elle n'avait autant marché.

Chapitre XII

Trouver un fiacre, ce ne fut pas long ; il en flânait un par là, la caisse peinte en bleu perruquier et doublée en vieux velours d'Utrecht jaune. En amour, souvent un fiacre vaut un bosquet de Cythère.

Nos deux amants y montèrent, et dans le trajet qui malheureusement n'était pas long, Jean, avec une hardiesse respectueuse, s'était emparé de la main de Mlle Jeannette, qui ne l'avait pas trop disputée, et en couvrait les ongles roses de baisers.

La voiture s'arrêta, et un : « déjà ! » naïf s'échappa des lèvres de Mme de Champrosé. Exclamation qui dut charmer beaucoup M. Jean, car elle pouvait passer pour un aveu, ou tout au moins pour la préface d'un aveu.

M. Jean, qui avait donné la main à Mlle Jeannette pour descendre du fiacre, n'avait pas lâché les jolis petits doigts qu'il tenait pressés délicatement entre les siens.

La stricte bienséance eût peut-être voulu qu'il saluât et se retirât ; mais M. Jean, quoique de province et le plus respectueux du monde dans ses façons, n'était pas homme à lâcher le toupet de l'occasion lorsqu'il le tenait.

Il suivit Jeannette pour l'aider à monter l'escalier, bien qu'elle prétendît le pouvoir faire aisément toute seule, les grisettes n'ayant point d'écuyer pour leur tendre le poing.

Avec une instance douce quoique opiniâtre, M. Jean, en dépit de la révérence que lui fit Jeannette, arrivée à sa porte, pénétra dans la chambre d'un air si candide, si décent, si réservé, que Mme de Champrosé ne le put trouver mauvais.

« Ah ! que dira Justine, pensa la marquise, dès la seconde entrevue, l'ennemi est déjà dans la place et mon cœur bat la chamade. »

Un peu fatiguée de sa course et plus émue qu'elle n'osait se l'avouer, Mme de Champrosé se laissa tomber dans l'antique bergère, s'éventant de son mouchoir, quoiqu'il ne fît pas très chaud.

Prenant un petit tabouret, M. Jean vint s'établir aux pieds de Jeannette, ce qui n'était pas si gauche, se dit la marquise, pour quelqu'un d'Auxerre ; car cette position si respectueuse en apparence, et qui se peut prendre vis-à-vis des reines, a cet avantage de ne se prêter pas moins aux audaces qu'aux adorations.

C'est d'un grand stratégiste dans la guerre de l'amour que de s'y mettre tout d'abord, et les Polybes de la chose l'ont toujours conseillé. C'est donc un coup de maître que de débuter ainsi.

« Vous êtes bien logée, mademoiselle Jeannette », dit M. Jean, en promenant son regard autour de lui.

« Oui, fit négligemment Jeannette, il y a assez de place pour travailler et pour chanter.

– Et pour aimer !

– Oh ! pour cela, je n'en sais rien ; ma tante Ursule avait des principes. Avec sa mine rébarbative, elle recevait les galants de Turc à Maure.

« Malheureusement, elle est morte l'année passée ! Pauvre tante ! » Et ici Jeannette éleva vers le plafond, qui représente le ciel dans les scènes d'intérieur, un œil aussi sec que possible.

« Que Dieu veuille avoir son âme », s'exclama d'un air de componction suffisante Jean, qui n'était nullement fâché du trépas de cette tante revêche, dragon qui gardait les pommes d'Hespérides, « et vous vivez seule, ici ?

– Je ne vois que ma cousine Justine ; vous savez, celle qui m'a conduite au bal ; une bien bonne fille. Je ne sors dans la semaine que pour reporter mon ouvrage, et le dimanche pour aller à la messe et à vêpres.

– Où diable la vertu va-t-elle se nicher ? » pensa M. Jean, appliquant à la grisette le mot de Molière au mendiant[15].

« Ma mère et mon père sont morts lorsque j'étais toute jeune ; c'est ma tante qui m'a élevée, et maintenant que je n'ai plus que Justine, vous êtes la première personne étrangère qui ait mis le pied dans ce réduit. Ma cousine me grondera bien de vous avoir laissé entrer.

– Et moi, je vous en remercie comme d'une précieuse faveur. On ne peut voir voler la fauvette sans désirer connaître son nid. Ce me sera une satisfaction bien douce, en pensant à vous, de pouvoir mettre derrière votre image le fond sur lequel elle se détache habituellement.

« Le jour, je vous verrai assise dans ce grand fauteuil, près de cette fenêtre, où un rayon de soleil viendra se dorer à vos

---

[15] « On aime à répéter l'anecdote de ce pauvre auquel il avoit donné un louis par mégarde et qui le lui rapporta. "Où diable la vertu va-t-elle se nicher ?" s'écria Molière en lui donnant un second. », anecdote relatée par Voltaire reprise in L.B. Picard, « Notes sur Molière », in « Œuvres complètes de Molière », tome 1er, Pourrat Frères, Paris, 1841, p xxj

cheveux, occupant au travail des doigts faits pour le sceptre ; la nuit, je me représenterai votre tête virginale faisant des songes enfantins sur le chaste oreiller de ce petit lit bleu et blanc, et je saurai le matin quelles sont les fleurs que vous respirez lorsque, pour faire honte à l'aurore, vous allez en vous levant ouvrir votre croisée.

– Oh ! monsieur Jean, vous parlez comme écrivent ceux qui font des chansons. Seriez-vous un auteur et méditeriez-vous une pièce pour la comédie ? » dit Jeannette d'un air un peu alarmé.

« Rassurez-vous, mademoiselle Jeannette, je ne suis pas assez dénué de poésie pour faire des vers.

– Oh ! tant mieux, si j'aimais quelqu'un, je voudrais qu'il n'eût d'esprit que pour moi.

– Ainsi donc, vous vivez contente.

– Oui, mon travail de dentelles, qui n'a rien de répugnant ni de pénible, et que je ferais même par amusement, me donne suffisamment de quoi vivre ; il est vrai que je vis de peu.

– Et vous ne sentez pas qu'il vous manque quelque chose ?

– Nullement. N'ai-je pas du bon lait pour mon déjeuner et une voisine officieuse qui prépare mon humble repas, car dans notre état il faut se conserver les doigts nets ?

« Mon mobilier n'est-il pas gentil, surtout depuis que ma tante Ursule m'a légué son fauteuil à oreilles et sa belle commode à poignées de cuivre ? Allez, il y a peu de grisettes qui soient aussi fières et aussi braves que moi : j'ai un déshabillé pour chaque saison, vert pour le printemps, rose pour l'été, lilas pour l'automne, feuille-morte pour l'hiver, sans compter les fourreaux pour tous les jours.

« Quant aux bonnets, ce n'est pas cela qui m'embarrasse, je me fais de quoi les garnir et je me traite en bonne pratique. »

En faisant cette énumération de ses richesses, Jeannette s'était levée et déployait ses robes avec un mouvement de coquetterie enfantine suprêmement bien joué ou peut-être naturel.

Ces ajustements, quoique simples, étaient de bon goût, venaient des meilleures faiseuses et pouvaient flatter la marquise, car ils la rendaient jolie aux yeux de M. Jean.

« Vous n'avez pas besoin de tout cela pour être belle », dit galamment le jeune phénix d'Auxerre après avoir admiré les richesses de Jeannette.

« Oh ! pas besoin ! cela est bon à dire ; mais vous ne ferez jamais croire à une jeune fille qu'un joli bonnet gâte une jolie figure, et qu'une robe neuve n'ajoute rien à une taille fine. »

M. Jean, se souvenant un peu trop du vicomte de Candale, avait sur le bout de la langue une réponse décolletée et mythologique qui eût été de mise chez la Guimard ou dans les coulisses de l'Opéra, mais qui ne convenait nullement dans la chaste mansarde d'une grisette honnête.

Aussi se borna-t-il à convenir que la parure *embellissait la beauté,* axiome que les femmes ont toujours trouvé raisonnable, et qui a été mis en lumière un siècle plus tard par un célèbre faiseur d'opéras-comiques.

Cette concession faite, il revint à son idée première et continua :

« Un fauteuil à oreilles, une commode à poignées de cuivre ne remplissent pas tout un cœur, surtout un cœur de dix-sept ans. Justine est une compagne agréable, mais être deux femmes ensemble c'est être seule. N'avez-vous pas désiré d'avoir un ami ?

– Oh ! si, mais ma tante Ursule m'a dit que tous les hommes étaient des enjôleurs et qu'il n'y avait pas d'amitié entre une jeune fille et un jeune homme.

– D'amitié, non ; mais de l'amour.

– L'amour est un péché.

– Le plus charmant péché du monde et celui qui se pardonne le plus facilement dans le ciel », dit M. Jean en attirant à lui Mlle Jeannette, qui le repoussa d'un « laissez-moi » si faiblement accentué, qu'il n'en fit rien et posa un baiser sur le front rose de la jeune fille, qui se trouvait à la hauteur de ses lèvres.

Un bruit de pas dans l'escalier se fit entendre fort à propos pour la vertu de Jeannette.

M. Jean, pensant que cette occasion se retrouverait, laissa s'envoler la colombe qu'il tenait déjà par l'aile, et prit congé de l'air le plus civil du monde, après avoir pris toutefois rendez-vous pour le dimanche suivant.

Mme de Champrosé prit par contenance un livre dépareillé sur une étagère, *Huon de Bordeaux,* ou *Les Quatre Fils Aymon,* nous ne savons plus lequel, se jeta sur le fauteuil, allongea ses pieds sur le tabouret, et attendit Justine qui ne vint pas encore, car le bruit de pas n'avait été qu'une fausse alerte.

Chapitre XIII

Justine ayant vu sa maîtresse sous la sauvegarde de M. Jean, avait profité de l'occasion pour aller rendre visite à ce courtaud de boutique, frais et bête, qui lui semblait le type du véritable amour, et dont la solide galanterie lui plaisait plus que les grâces un peu mièvres du chevalier.

S'il ne parlait pas en mots choisis, le courtaud avait auprès des femmes l'éloquence qui persuade, et Mlle Justine le trouvait un Cicéron dans le tête-à-tête.

Aussi eurent-ils ensemble une conversation assez longue, et lorsque la femme de chambre vint retrouver Mme de Champrosé dans la chambre de Jeannette, le jour était-il entre chien et loup.

Sa maîtresse tenait en main un livre plutôt par contenance que pour s'occuper l'esprit, qu'elle avait suffisamment en éveil comme cela car, pour une femme, les romans qu'elle fait sont plus amusants que ceux qu'elle lit, fussent-ils du citoyen de Genève, de M. Arouet de Voltaire ou de M. de Crébillon le fils.

La prévoyante Justine, qui avait arrangé en route une petite excuse pour rendre son absence un peu prolongée décente et plausible, n'en eut aucun besoin.

Mme de Champrosé ne s'était pas aperçue que Justine eût tardé si longtemps ; elle ne vit même pas l'œil brillant, la joue allumée de sa camériste, et sa coiffure un peu irrégulière,

quoique rajustée, qui eût pu lui donner le soupçon que Justine n'avait point passé tout son temps à faire sentinelle ; et d'ailleurs la marquise, bonne et indulgente, ne s'en fût pas autrement formalisée, surtout en ce moment où elle avait besoin d'elle.

« Ah ! vous voilà, Justine », dit la marquise, en sortant de sa rêverie et avec un petit cri qui indiquait plutôt la surprise que l'attente.

« Je suis aux ordres de Madame », répondit la soubrette en s'inclinant d'un air respectueux et contrit.

« Justine, défaites-moi », dit la marquise en s'abandonnant aux mains de sa femme de chambre.

– Ce sera bientôt fait, et j'ai là tout ce qu'il faut pour rajuster Madame. »

L'habile Justine, en quelques tours de peigne, eut bientôt fait disparaître l'ouvrière en dentelles et remis Mme de Champrosé à la place de Jeannette.

Le déshabillé à mille raies, le fichu de linon, les bas de soie gris et les petits souliers à boucles disparurent comme par enchantement, pour laisser paraître les vêtements d'une personne de qualité qui ne veut pas tirer l'œil.

Ainsi accoutrée, Mme de Champrosé regagna, suivie de Justine, la voiture qui l'attendait, et se fit mener à son hôtel, où son absence, parfaitement motivée, n'avait pas été remarquée.

Pendant le trajet, Justine avait respecté le silence de sa maîtresse qui, le cœur agité d'émotions inconnues, se livrait délicieusement à ces douceurs nouvelles ; un frais étonnement la rendait distraite à la fois et joyeuse ; quoiqu'elle ne dit rien, sa charmante figure pétillait de pensées.

Le financier et l'abbé, qui ce soir-là soupèrent avec elle, la trouvèrent la plus jolie du monde sans savoir pourquoi, et d'une

beauté qu'on ne lui avait pas vue encore ; car cela soit dit sans vouloir faire de comparaison irrespectueuse, il en est d'une femme comme d'un cheval de race : il faut les voir tous deux animés.

Et certes, Mme de Champrosé avait une âme ce soir-là : elle sourit fort agréablement au financier, et traita l'abbé beaucoup mieux que de coutume.

Elle riait de leurs plaisanteries, qui lui fournissaient un prétexte d'épancher sa gaieté intérieure, comme s'ils eussent dit les choses les plus piquantes et les plus spirituelles ; et cependant M. le financier Bafogne avait de l'esprit comme un coffre et de la grâce comme un sac ; et l'abbé, bien qu'il sût du latin et qu'il fût au courant du jargon des ruelles, ne promettait nullement, s'il persistait à être d'église, d'égaler l'aigle de Meaux ou le cygne de Cambrai[16].

Mais, comme le disent certains philosophes qui ont du bon, malgré leur obscurité, rien n'existe qu'en nous-mêmes ; c'est notre gaieté ou notre tristesse qui rend les horizons riants ou tristes : une personne ayant l'âme en joie trouve à se divertir là où d'autres moins heureusement disposées ne voient rien qui les puisse intéresser.

Mme de Champrosé, dans l'état d'esprit où elle était, se fût amusée fort avec des gens de moins d'agrément que l'abbé et le traitant.

Cependant à la fin ils la fatiguèrent, car le vacarme de leurs éclats de rire, devenus bruyants et incommodes, la distrayait d'une pensée trop agréable pour la vouloir perdre dans les banalités d'une conversation superficielle.

---

[16] Bossuet et Fénelon.

Pour indiquer à ses hôtes, disposés à prolonger la séance, que l'heure de la retraite était sonnée, elle fit quelques-unes de ces petites mines que les gens qui sont du monde comprennent à demi-mot, quoique souvent l'idée de laisser un rival seul avec la dame de leurs pensées leur fasse faire la sourde oreille.

La marquise contracta sa bouche de rose en un joli bâillement nerveux, comprimé poliment par la paume de la main, mais assez significatif pour qui voulait l'entendre.

Comme le financier, qui s'était levé et avait pris son chapeau au second bâillement, vit que l'abbé ne bougeait pas, il se rassit avec une opiniâtreté jalouse.

Voyant Bafogne prendre position dans sa bergère, comme un homme qui s'arrange pour le reste de la nuit, et l'abbé posé vis-à-vis de lui en chien de faïence, Mme de Champrosé sentit qu'il fallait frapper un grand coup, et demanda l'heure qu'il était d'un ton de fatigue et d'ennui assez marqué.

L'abbé, qui était plus usagé que le traitant, comprit qu'il serait de mauvais goût de rester plus longtemps, et, par une manœuvre savante, saisissant le bras de Bafogne, il lui dit d'un ton leste et dégagé :

« Venez-vous, mon cher ? Vous voyez bien que cette chère marquise a besoin de repos. »

Bafogne, quoique énormément contrarié, ne put s'empêcher de faire demi-volte et de suivre la courbure de l'échine de l'abbé dans le salut profond que celui-ci fit à la marquise.

Ces deux messieurs partis, Mme de Champrosé, sur qui Morphée semblait tout à l'heure distiller ses pavots les plus forts, faits d'expositions de tragédies et de discours académiques, se trouva soudain plus éveillée qu'une chatte guettant un oiseau.

Elle se leva de la duchesse où elle était nonchalamment étendue avec les grâces mourantes d'une femme accablée, et fit deux ou trois tours par la chambre ; puis se dirigeant vers la cheminée, elle tira le cordon de moire de la sonnette.

Au tintement argentin de la sonnette, Justine parut aussitôt, car elle sentait l'heure des conversations confidentielles arriver, et elle se tenait prête dans l'antichambre à se présenter au premier appel.

Justine était trop femme de chambre de grande maison pour ignorer combien il est avantageux pour une soubrette d'avoir voix consultative dans les choses de cœur de sa maîtresse.

Quand elle eut défait Mme de Champrosé, qui passa un grand manteau de lit de mousseline des Indes garni d'une dentelle de Malines large de trois travers de doigt, et mit sur le coin de l'oreille un petit bonnet le plus coquet du monde, dont les ailes en papillon faisaient le plus charmant effet, Justine fit mine de se retirer en adressant à sa maîtresse la question sacramentelle :

« Madame a-t-elle encore besoin de quelque chose ?

– Reste, Justine, je ne sens nulle envie de dormir », dit la marquise en se soulevant sur son joli coude rose enfoui dans un oreiller de batiste.

« Madame a quelque chose à me dire ?

– Voyez la maligne bête, avec son air étonné. Certainement, j'ai quelque chose à te dire.

– J'écoute », répliqua la soubrette en croisant l'un sur l'autre ses bras nus ornés de mitaines.

« Il faut que je commence moi-même, car tu affectes d'avoir bouche cousue : comment trouves-tu M. Jean ?

– Au mieux.

– Il a les dents belles.

– Fort belles.

– La taille fine.

– Très fine.

– Ah çà ! Justine, allons-nous faire une conversation en écho ?

– Je ne puis qu'être de l'avis de Madame. M. Jean me paraît un jeune homme accompli ; il a bonne grâce, se met proprement et danse à ravir.

« Quant à son esprit, je ne puis rien dire, car il n'a parlé qu'à Mlle Jeannette ; mais l'esprit n'est pas nécessaire en amour.

– Il en a, je t'assure, et du plus fin.

– Tant pis.

– Pourquoi tant pis ? l'esprit ne gâte rien.

– Je croyais que Madame voulait un amour dans le genre naïf.

– Oui ; mais est-il indispensable d'être un sot pour aimer ?

– On dit : *aimer comme une bête* ; et les proverbes sont la sagesse des nations.

– Que diable, Justine, t'ont fait ces pauvres gens d'esprit pour que tu les maltraites à tout bout de champ ?

– Madame, ils ne m'ont rien fait du tout.

– Et c'est pour cela que tu préfères les bêtes ?

– N'est-ce pas une raison ?

– Rassure-toi, M. Jean n’a pas cet esprit que tu crains.

– Je ne cacherai pas à Madame que je l’avais soupçonné d’abord d’être poète, à un certain air mélancolique qu’il a.

– Fi donc ! ses ongles sont trop nets, ses cheveux trop bien en ordre, ses bas trop bien tirés pour cela, et d’ailleurs, je n’ai rien remarqué d’amphigourique dans ses manières de s’exprimer.

– Dès que Madame est sûre que ce n’est pas un grimaud de lettres, je le trouve charmant de tout point.

– Penses-tu qu’il m’aime à la façon dont je veux ?

– Je le crois, au juger, fort éperdument épris de Madame, de Mlle Jeannette, veux-je dire…

– Oh ! certes, il n’aurait pas la hardiesse de lever l’œil jusqu’à la marquise de Champrosé.

– Peut-être, je lui trouve un certain brillant dans l’œil, et il a l’air d’avoir le cœur assez haut.

– Mais il faut qu’il ignore que Mlle Jeannette est marquise.

– Rien n’est plus facile, car ce jeune homme ne doit pas aller dans les endroits où fréquente Madame, et ne monte assurément pas dans les carrosses du roi.

– D’ailleurs, il me rencontrerait, qu’il ne me reconnaîtrait pas : tu as su faire de moi-même deux êtres si différents, que lorsque j’ai sur le dos le casaquin de Jeannette, je ne sais vraiment plus qui je suis.

– Et quand Madame le doit-elle revoir, ce beau jeune galant ?

– Dimanche, jour où je suis censée n’avoir point de tâche à remplir ni de besogne à faire en ville.

– Si j’osais donner un conseil à Madame, je lui recommanderais, pour la vraisemblance du rôle, de faire un peu la farouche à l’endroit de M. Jean, lorsqu’il lui débitera des douceurs, et de lui donner un peu du buse sur les doigts s’il s’émancipe. Ce sont les façons des petites gens.

– Comme je vais lui dire, finissez ! d’un ton… d’opéra-comique.

– Je dis cela, Madame, parce que si Jeannette, qui dans les idées de sa petite sphère doit avoir des préjugés gothiques sur la vertu, se laissait aller tout de suite à des facilités de grande dame, M. Jean pourrait bien la soupçonner marquise.

– Mais sais-tu que c’est insolent ce que tu dis là ?

– Oh ! Madame ne peut pas se faire une idée de l’importance qu’on attache à ces choses parmi le menu peuple : aucune défaite n’est vraisemblable avant six semaines ou trois mois de cour ; et puis, en forçant M. Jean à filer le parfait amour comme le font les bourgeoises, Madame, j’en réponds, éprouvera des choses qu’elle ne saurait concevoir aujourd’hui.

– Mon Dieu, Justine, que tu es métaphysique ce soir.

– Avez-vous eu faim quelquefois ?

– Quelle singulière question me fais-tu là ! – Jamais !… Est-ce qu’on a faim ?

– Les paysans et les ouvriers prétendent que si.

– Rien ne me ragoûte à table ; je tâte un blanc-manger, je suce une aile de perdrix, je touche à quelques drogues, je bois un doigt de crème des Barbades, et c’est tout.

– Eh bien ! si Madame restait un jour ou deux sans manger, elle mordrait à belles dents dans un chignon[17] de pain bis et le trouverait délicieux, encore qu'il fût plein de bûches et de son.

– Bon ! Et tu me conseilles la diète pour me donner de l'appétit ?

– Précisément.

– Il y a peut-être du vrai dans ce que tu dis là.

– Quinze jours de résistance, et je prédis à Madame qu'elle sera amoureuse comme une couturière.

– Et M. Jean, que dira-t-il de ce régime ?

– Il s'affolera de Mlle Jeannette au point de faire toutes les sottises.

– Tu me dis là des choses de l'autre monde, mais qui ont un certain sens ; tu fais bien de me raffermir dans ces idées, car aujourd'hui même j'ai manqué de faire une faute de costume, et oublier que Jeannette n'était pas la marquise de Champrosé.

« Il était temps, pour ma vertu, que tu revinsses, et peu s'en est fallu que mon roman ne commençât par le dernier chapitre ; mais pour me conformer à tes plans, je serai désormais d'une pudicité hyrcanienne et bourgeoise. »

---

[17] Quignon ?

Chapitre XIV

Tout en tenant ces menus propos, Mme de Champrosé se fit mettre au lit, et Justine se retira lorsqu'elle vit Morphée jeter sa poudre d'or dans les yeux de sa belle maîtresse, ce qui ne tarda guère.

La marquise de Champrosé n'était pas la seule qui fût préoccupée tendrement à l'endroit de M. Jean.

Rosette la danseuse pensait aussi fort assidûment au vicomte de Candale, depuis le souper de la Guimard.

Rosette, qui avait le cœur sensible, malgré sa vie de Manon Lescaut (et il faut dire à son excuse qu'il n'était guère possible alors d'en mener une autre à l'Opéra), éprouvait des émotions assez rares pour un sujet de la danse récemment sorti de l'espalier : elle aimait !

Ce qui l'avait séduite chez le vicomte, c'était une certaine grâce triste, un vague air d'ennui qui, derrière son esprit, faisait supposer une âme, chose dont on s'inquiétait fort peu dans ce joyeux XVIIIe siècle.

En ce temps-là il fallait pour plaire avoir la bouche en cœur, le nez au vent, le rouge à la joue, naturel ou faux, le jarret

tendu, l'épée en verrouil[18], le claque sous le bras, la main au jabot avec un air de marquis de Moncade, offrir des pastilles de sa bonbonnière, débiter des fadeurs ou des équivoques, chanter les derniers couplets contre la favorite, être gai, vif, pimpant, superficiel et surtout rieur, car c'était l'époque des Ris, des Jeux et des Plaisirs, qui devaient régner dans la vie comme dans les ballets et les dessus-de-porte.

La mélancolie, cette fleur délicate de l'âme, était considérée comme une maladie qui, d'après son étymologie, regardait M. Purgon et M. Fleurant[19].

Aussi fallait-il à Rosette un naturel plus tendre et plus distingué pour aimer le vicomte, au moment où ses compagnes, et même des femmes d'un rang plus élevé eussent trouvé qu'il donnait dans le morne et frisait l'ennuyeux, par faute de pointe et de montant[20].

Quand il était pétillant comme un feu d'artifice, sous le fourmillement des paillettes de son costume et de son esprit, et que dans le premier moment de ses conquêtes il n'avait pas reconnu le vide des plaisirs, Rosette ne s'était pas sentie touchée de son mérite comme elle le fut depuis, circonstance qui tendrait à prouver ce paradoxe énorme, que, sous le règne de Cotillon III[21], à l'Opéra, une danseuse a pu avoir de l'âme, ce qui semble tout à fait invraisemblable : ces espèces, n'aimant que l'or, les contrats de rentes, les diamants, la vaisselle plate, les

---

[18] Épée portée horizontalement. (source CNRTL)

[19] Cf. « Le malade imaginaire » de Molière

[20] Caractère entraînant, charmant d'une personne, agrément très vif que l'on prend à une chose. (source CNRTL)

[21] La comtesse du Barry, surnommée ainsi par Ferdinand II (voir livres et comédies portant ce titre)

carrosses, les laquais de six pieds de haut, et autres choses solides, et ne s'amusant que des plaisanteries les plus insoutenables, en jargon de coulisse ou de débauche.

La pauvre Rosette avait été profondément étonnée de ce que Candale, après l'avoir reconduite en vis-à-vis, l'eût si vertueusement saluée à la porte de sa chambre, car, sans vanité, elle se croyait faite de façon à ne pas mériter tant de respect, et, dans tout le règne de Louis XV, un fait semblable ne s'était peut-être pas produit.

Rosette n'en dit rien, car cette histoire divulguée eût perdu Candale de réputation.

Aussi le matin, très inquiète de cette mésaventure elle fit devant une glace l'examen détaillé de ses charmes : elle déroula ses cheveux qui était à pleines mains ; elle regarda ses dents en les découvrant jusqu'à leurs gencives roses.

Jamais jeune loup, égorgeant dans les bois son premier mouton, n'en eut de plus pures ; elle examina son teint plus uni que le satin, que le marbre, que tout ce qu'il y a d'uni au monde, et elle n'y trouva ni un pli, ni une ride, ni une gerçure, ni une tache de rousseur, ni une vergeture ; Hébé, la déesse de la Jeunesse ; Hygie, la déesse de la Santé, ont à coup sûr moins de fraîcheur.

Par un heureux privilège, que le vice a plus souvent que la vertu, les joues de Rosette, malgré le fard et les baisers, conservaient cette fleur de pêche que le moindre contact enlève ; elle passa en revue ses bras, qui étaient les plus beaux du monde, et ses jambes, que tout Paris admirait, brillantes comme le marbre sous leur réseau de soie, dans les ballets de Dauberval.

Le résultat de cette inspection fut un sourire. Rosette se trouvait belle.

Elle était rassurée et se donna pour explication que Candale avait ce soir quelque souci dans l'âme, ou bien qu'il était fa-

tigué, quoique le XVIIIe siècle n'admît pas que l'on pût être fatigué.

Elle prit donc une grande résolution, surtout pour une danseuse, plus adroite de ses pieds que de ses mains ; ce fut d'écrire au vicomte de Candale !

Les danseuses et même les grandes dames du XVIIIe siècle ne brillaient pas précisément par la calligraphie et l'orthographe.

On a conservé des lettres de Mme de Pompadour, de Mme la Popelinière, d'un style charmant mais écrites comme ne le feraient pas aujourd'hui des cuisinières.

Rosette n'en savait ni plus ni moins que les jolies femmes de son temps. Elle prit une grande feuille de papier et y traça en lettres longues d'un pouce, et de l'aspect le plus hiéroglyphique le billet suivant qu'elle aurait mieux écrit en trempant le bout de son orteil dans l'encre :

Mon cher vicomte,

Je suis très inquiète de vous, car sans doute vous étiez malade l'autre soir, ou troublé de remords de conscience, lorsque vous vous retirâtes si brusquement et si maussadement. Je vous soupçonne de m'avoir celé quelque gros péché quand vous étiez à mes genoux, chez cette grande désossée de Guimard. Venez achever votre confession et ne craignez rien, la pénitence sera douce. Je suis pour vous chez moi toute la nuit et tout le jour, excepté de midi à 2 heures, où je répète un pas nouveau avec des gargouillades dont vous serez content, et qui me vont mieux que les rigodons, les tambourins et les loures[22].

---

[22] Gargouillade : pas de danse. Loure : ancien instrument de musique rappelant la cornemuse ou la musette. (source CNRTL)

Adieu, mon cœur,

ROSETTE,

Second sujet de danse à l'Opéra.

P. -S. N'est-ce pas que Guimard est trop maigre et qu'elle a l'air d'un faucheux quand elle danse ?

Cette lettre fut portée à l'hôtel de Candale, et remise au vicomte sur un joli plateau d'argent ciselé par Reveil.

Candale ne s'étonna pas autrement des jambages hasardés et de l'orthographe fantastique du poulet qu'il déchiffra assez couramment, et dit au grand laquais qui attendait la réponse, avec cet air adorable de fatuité des seigneurs d'autrefois, moitié excédé, moitié protecteur :

« C'est bon, j'y passerai. »

Chapitre XV

Lorsque Mme de Champrosé s'éveilla, sa première pensée fut pour M. Jean. Tous ses rêves avaient été pour lui : toute la nuit, sous son ciel à baldaquin, la noble marquise s'était vue dans la petite chambre, louée par Justine, avec le costume de Jeannette, assise dans ce fauteuil qui avait si bien l'air d'avoir appartenu à une aïeule, tenant sur ses genoux l'étroite planchette de l'ouvrière en dentelles et croisant avec ses doigts menus des fils imperceptibles qui s'embrouillaient sous les baisers de M. Jean, dévotement agenouillé sur un petit tabouret devant elle.

Changeant de sphère, Mme de Champrosé semblait avoir changé d'âme et de caractère ; l'obsession des galantins qui la bourraient de madrigaux fades, de compliments édulcorés, lui avait jusque-là produit l'effet de ces sucreries, de ces crèmes fouettées, de ces meringues à la glace qui ôtent le goût des aliments sains et rassasient sans nourrir.

Trop entourée pour faire un choix, trop prévenue pour éprouver un désir, elle consumait sa vie dans une nonchalance fantasque. Les amours avaient chassé l'Amour. Depuis sa rencontre avec M. Jean, l'Amour avait chassé les amours.

Dès qu'elle fut habillée, le désir d'aller à la petite chambre s'empara d'elle ; mais Justine, qui était prudente, malgré ses airs évaporés, représenta respectueusement à sa maîtresse qu'il ne serait pas toujours facile de sortir de l'hôtel incognito, et que

les Stratagèmes qui réussissaient bien une fois ou deux, à cause de l'imprévu, finissent par s'éventer et se découvrir.

« Madame ferait mieux de prétexter un séjour de six semaines à la campagne, dans un château quelconque.

– Rien ne serait plus facile ; mais si j'annonce que je vais dans une de mes terres, j'y serai attendue ; mes amis de Paris pourraient vouloir me rendre visite, et tout se découvrirait.

– Aussi n'est-ce pas dans un de ses châteaux que je conseillerais à Madame d'aller.

– Chez une de mes amies la chose serait bien plus vite découverte.

– N'ai-je pas entendu dire à Madame qu'elle avait une parente en Bretagne ?

– C'est vrai, je n'y pensais plus, une vieille tante sempiternelle, perchée comme une chouette dans un ancien donjon, en compagnie d'un tas de hiboux, avec un nom qui fait saigner la bouche tant il est dur à prononcer.

« On dit qu'il faut passer par une série de casse-cou pour arriver à cette gentilhommière, qui surplombe de deux ou trois cents pieds sur l'océan.

– Eh bien, Madame ferait bien d'aller rendre visite à sa tante, pour un mois ou deux.

– Justine, que me dis-tu là !

– La parente de Madame ne vient jamais ni à Paris ni à Versailles !

– Oh ! non ; elle se croit encore au temps d'Anne de Bretagne et des parlements, et regarde Paris comme une Babylone d'abominations.

– C’est ce qu’il nous faut ; Madame, accompagnée de la fidèle Justine, monterait en chaise de poste, s’excusant de ne pas emmener de suite, sur l’humeur quinteuse et revêche de la vieille dame, et partirait bien ostensiblement avec un grand bruit de grelots et de fouets ; puis, au premier relais de poste, nous prendrions nos habits de bergère et nous rentrerions dans Paris par une autre porte.

– C’est délicieux ! s’écria la marquise en frappant joyeusement ses mains l’une contre l’autre ; de cette façon, j’aurai devant moi six semaines de liberté ! Justine est un vrai trésor.

– Puisque Mme la marquise daigne le dire, je n’en disconviens pas », fit Justine avec une révérence comique ; « je vaux bien mon prix ; et M. de Marivaux a mis dans ses pièces du Théâtre-Français des soubrettes qui ne sont pas de ma force. »

Mme de Champrosé fit un petit signe d’assentiment, et toutes les choses se passèrent de la façon que Justine les avait réglées.

Le départ convenablement annoncé, la chaise sortit de la cour de l’hôtel, entraînée par trois vigoureux percherons, au bruit d’un tintamarre de fouets qui faisait pousser de pitoyables glapissements aux sylphes fessés dans l’air.

La chaise eut bientôt traversé les rues fangeuses de la grande ville, couvrant les piétons d’un déluge de boue, rouant les chiens, renversant les philosophes qui, à l’instar de Jean-Jacques, tâchaient de se faire accrocher par les équipages, afin de pouvoir mettre dans leurs feuilles des déclamations contre les gens riches à l’adresse de la canaille, que ces sortes d’invectives déclamatoires réjouissent toujours.

L’on sortit de la barrière et l’on entra dans la campagne ; quoiqu’il eût tombé de la pluie dans la matinée et que les chemins fussent détrempés, le ciel brillait dans tout son éclat, et quelques jolis nuages pommelés, aussi légers que ceux des pla-

fonds de Fragonard, erraient sur le fond d'un bleu tendre aussi pur que celui de la porcelaine de Sèvres la mieux réussie ; un feuillage d'un vert tendre et gai, car le printemps ne faisait que de naître, et Flore n'avait pas encore vu ses fleurs, changées en fruits, aller remplir les corbeilles de Pomone, rendait l'horizon agréable et riant comme un décor champêtre peint à l'Opéra par Boucher : le paysage, quoique moins azuré et vert pomme dans le lointain, n'en avait pas moins son charme, car la nature, bien que manquant de grâce et un peu grossière, s'entend assez bien à tenir la palette et à manier les pinceaux, et, si elle avait un peu d'académie, on n'aurait rien à lui reprocher.

Il est vrai que les personnages qui peuplaient ces campagnes n'étaient pas habillés en taffetas gorge-de-pigeon et de satin vert céladon, comme ceux des dessus-de-porte et des pastorales : les moutons qui paissaient ne méritaient guère l'épithète de blancs que leur prodigue Mme Deshoulières ; ils paraissaient n'avoir pas été savonnés depuis longtemps, si même ils l'avaient jamais été ; les tendres agneaux ne portaient au col aucune faveur rose ou bleue, et si la belle Philis eût voulu en serrer un contre son cœur, elle eût infailliblement taché son corsage à échelle, car rien n'était plus crotté que ces agnelets.

Ces moutons étonnèrent un peu la marquise, qui s'était fait, d'après les petits vers de M. l'abbé, et les gouaches de son éventail, une tout autre idée de la race ovine.

« Qu'est-ce donc que ce tas de haillons qui chemine sur deux grands vilains pieds plats et rouges ?

– Cela, madame, c'est un berger.

– Ciel ! que me dis-tu là, Justine. Tu te moques ! Un berger, ce pataud !… C'est impossible !

– Il ne ressemble guère à ceux de l'Opéra.

– Et il a bien tort, Justine. La réalité devrait copier le faux.

– Sans doute, Marcel et Vestris, quand ils dansent la courante dans les bergerades, ont bien meilleure façon que cela.

– Et cette autre horreur, qui va battant des dindons avec une gaule ?

– Nous venons de voir Tircis ; maintenant, nous voyons Philis.

– Justine, tu abuses de ce que je ne me connais pas aux choses de la campagne pour me dire des histoires incroyables.

« Cet affreux morceau de chair mal taillé, cette perruque de filasse emmêlée, ce teint truité, ces gros jupons rapiécés, cette affreuse cape en guenilles, non, ce n'est point Philis.

– C'est Philis en personne. Il y a des milliers de Philis, en France, aussi laides que cela.

– Ah ! tu déranges furieusement mes idées pastorales. »

En conversant ainsi, Mme de Champrosé penchait sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche, s'émerveillant de tout ce qu'elle voyait, et toute joyeuse de l'idée que tout en paraissant s'éloigner de M. Jean, elle s'en rapprochait en réalité.

Quand la chaise s'arrêta au relais, Mme de Champrosé se prétendit un peu fatiguée, et demanda une chambre d'un air languissant, comme une personne qui se sent attaquée d'une indisposition qu'elle n'a pu prévoir, et voudrait ne s'être pas mise en route.

La chaise fut dételée, et Mme de Champrosé dit qu'elle verrait si dans deux heures elle pourrait continuer son chemin. Comme vous le pensez bien, l'indisposition ne fit qu'augmenter, et Justine, du ton d'autorité d'une personne qui s'entend aux choses de la médecine, décida qu'il fallait rebrousser chemin, et l'on repartit, non cette fois dans la chaise de poste, mais dans une carriole louée d'avance par Justine.

Le cheval percheron, attelé à la carriole, ramena d'un joli petit train la marquise et la soubrette à la barrière Saint-Denis, où les malles furent emballées dans un fiacre, et bientôt les deux femmes se trouvèrent dans le petit logis dont M. Jean, quoiqu'il n'en eût pas l'adresse par écrit, et qu'il n'y fût venu que le soir, sut parfaitement retrouver le chemin.

Chapitre XVI

On voit dans certains contes indiens des personnages, soit dieux, soit génies, ou tout simplement magiciens, qui ont la facilité de changer de corps et d'existence sans changer d'âme pour cela.

Grâce à l'industrie de Justine, qui avait su mettre le caprice de sa maîtresse en action, Mme de Champrosé, sans talisman, sans paroles de grimoire, se trouvait dans la situation de ces personnages fabuleux.

La transformation, ou si vous l'aimez mieux, la métamorphose était complète. Rien dans ce réduit ne rappelait à Jeannette la marquise de Champrosé. C'était une existence toute nouvelle.

Il arrive souvent qu'on se déplace dans les conditions même les mieux réglées, mais l'on emporte toujours quelque chose de soi dans la situation qu'on traverse, ne fût-ce que le vêtement, ne fût-ce que le nom ; ici tout était différent, et Mme de Champrosé ne savait plus au juste si elle était marquise ou grisette.

Un rendez-vous avait été pris pour le dimanche. M. Jean, vous le pensez bien, n'eut garde d'y manquer.

Comme c'était jour de fête, le jeune protégé de M. Bonnard, qui était venu de bonne heure, et avait failli surprendre au lit la fausse Jeannette, habituée à se lever tard, proposa, comme c'est

l'usage entre commis et grisette, une partie de campagne aux environs de Paris, avec une collation de fraises, course à âne dans le bois, et dîner au cabaret du *Lapin blanc*[23].

Ce plan fut agréé. Seulement Jeannette voulait emmener Justine ; mais celle-ci, qui préférait à la compagnie la plus aimable celle de son courtaud de boutique, garçon peu éloquent sans doute, mais expressif dans le tête-à-tête, s'excusa en disant qu'elle avait à faire des visites qui étaient d'importance et ne se pouvaient remettre. Jean lui sut beaucoup de gré de cette éclipse, et Mme de Champrosé ne lui en voulut pas.

On gagna la barrière en fiacre ; M. Jean, encore qu'il ne fût que surnuméraire aux gabelles, paraissait avoir apporté d'Auxerre un nombre suffisant d'écus de six livres dans sa bourse de peau, et se pouvait permettre ces magnificences qui eussent effrayé et épuisé de petits clercs de la basoche, et même des fils de droguistes.

Les environs de Paris, sans être de la beauté dont les voyageurs prétendent ceux de quelques autres villes, offrent cependant un agréable mélange de cultures, de jardins, de marais, et de bocages, où les oiseaux et les amours peuvent trouver à se nicher.

Les maisons des cultivateurs avec leurs toits rustiques, les moulins à vent tournant leur aile flasque, les guinguettes qui rient et qui chantent, animent ce paysage qui, sans être agreste ni pittoresque, a néanmoins de jolis détails, et des charmes imprévus.

---

[23] Célèbre cabaret de l'époque, bien connu des lecteurs et lectrices des Mystères de Paris d'Eugène Sue.

Et d'ailleurs il n'y a pas besoin des ombres et des fraîcheurs de Tempé pour encadrer les amours d'une grisette parisienne et d'un commis.

Jean et Jeannette s'en allaient donc par la campagne, le long des haies où la jeune femme apercevait toujours quelque fleurette à cueillir, le long des blés trop jeunes encore pour pouvoir prêter leurs gerbes et leurs rideaux à l'amour.

L'on arriva ainsi en devisant au bois, où Jeannette fut hissée sur un âne, à son grand amusement, et parcourut plusieurs allées, accompagnée de Jean et de l'ânier, frappant de conserve la croupe de maître Aliboron. La bête à longues oreilles ne s'en inquiétait pas autrement et happait, tout en trottinant, quelque brindille de feuillage ou quelque tige de chardon, d'où s'envolaient les papillons aussi empressés à courtiser la fleur épineuse que la rose dont on les peint si épris.

La conversation qu'ils eurent ensemble serait difficile à rapporter. Des phrases insignifiantes prennent beaucoup de valeur par l'éclair de l'œil, le tremblement de la voix, la rougeur des joues.

Jean et Jeannette s'aimaient déjà trop pour se le dire, et jouissaient, sans avoir le besoin d'exprimer ce qu'ils sentaient, du bonheur de se trouver ensemble, dans les champs, parmi les fleurs et la verdure, un beau jour de printemps.

Comme l'amour est une passion primitive, on la ressent peut-être avec plus de vivacité quand on se trouve au sein de la nature. Les conventions humaines et sociales s'oublient plus facilement lorsque rien de factice ne les rappelle, et telle vertu qui serait restée farouche à la ville, s'humanise aux champs.

C'est pour cela que les poètes qui, sous leurs images, cachent quelquefois des idées philosophiques, ont peuplé les montagnes, les vallées, les bois et les prairies, les fontaines, d'oréades, de dryades, de napées, de limniades, de naïades, de

Pans, d'ægypans, de satyres et de faunes, fort galants et fort amoureux, et n'ont rien imaginé de semblable pour les villes.

Mme de Champrosé, cependant, ne succomba point à ce charme, et, si elle entendit les conseils des oiseaux qui se becquetaient dans leurs nids, des fleurs qui se penchaient l'une vers l'autre en entrouvrant leurs calices, elle ne les écouta point.

Fut-ce par rigorisme ou par souvenir des recommandations de Justine, ou M. Jean, rendu timide par l'émotion, ne sut-il pas profiter de l'ombre protectrice des bosquets et des facilités de la fougère ? Non.

L'état où se trouvaient les deux jeunes gens était si délicieux, qu'ils craignaient d'en sortir par quelque entreprise qui eût pu augmenter leur bonheur, mais peut-être aussi le troubler.

C'est ainsi qu'une marquise et un vicomte, déguisés l'une en grisette, l'autre en commis, mangèrent des fraises dans les bois, sans que la vertu eût à gémir que de quelques serrements de mains et de quelques baisers sur le front ou les cheveux, dont la bergère la plus prude se serait à peine formalisée. – S'il semble étrange à quelque lecteur que M. Jean, qui avait paru plus vif et plus délibéré à son début, se soit alangui de la sorte, nous répondrons qu'alors il était pris de goût seulement, et que maintenant il est pris d'amour.

La sensible lectrice comprendra, nous y comptons, cette nuance délicate.

Les amoureux prétendent vivre d'air, à la façon des sylphes dont M. Crébillon le fils et M. le comte de Gabalis racontent des choses on ne peut plus étonnantes[24] ; mais cette assertion nous paraît fort hasardée, et il est certain que Jean et Jeannette, mal-

---

[24] suivi ici la version de l'édition de la Pléiade : Gautier, Théophile « Romans Contes et Nouvelles tome 2 », Gallimard, Paris 2002

gré tout le plaisir qu'ils avaient à cueillir des violettes, des fraises et des baisers dans les bois, arrivèrent avec un certain contentement au cabaret du *Lapin blanc*.

Le cabaret du *Lapin blanc* faisait assez bonne figure sur le bord de la route.

Son enseigne, connue depuis un temps immémorial, avait été barbouillée par un descendant fort éloigné d'Apelles, des deux côtés d'une plaque de tôle qui brimbalait au vent et qu'ombrageait une longue branche de pin ; mais l'hôtelier, peu sûr du talent de l'artiste, et se défiant de la fidélité de la représentation du lapin blanc, avait jugé à propos d'établir dans une cage une enseigne parlante où les yeux les plus ignorants ne se pouvaient tromper.

Un énorme lapin blanc, aux oreilles démesurées, aux gros yeux vermeils, brochait des babines en broutant une carotte à côté de sa fallacieuse image, qu'on aurait pu prendre pour un cheval, un cerf ou un éléphant.

La façade du *Lapin blanc* était enluminée, comme le teint d'un buveur, d'une joyeuse couche de rouge qui indiquait aux desservants de la dive bouteille un temple ou tout au moins une chapelle de Bacchus.

Sur le toit de vieilles tuiles moussues où avaient fleuri quelques joubarbes se promenaient des pigeons de toutes couleurs, pauvres oiseaux de Vénus, ne prévoyant pas la crapaudine et les petits pois, et faisant l'amour comme si la broche ne tournait pas incessamment au rez-de-chaussée.

Les poulets montraient dans la cour la même insouciance, bien que quelque gâte-sauce, veste blanche au dos, en casque à mèche, coutelas au côté, sortît de temps à autre de la salle basse et en empoignât un par l'aile, malgré ses piaillements, car le cabaret était bien achalandé, et la vrille de fumée de sa cheminée,

qu'on voyait monter en spirale bleuâtre sur un fond de verdure, ne s'arrêtait jamais.

Autour de la maison s'étendaient des tonnelles en treillages formant cabinets, et toutes couvertes de houblon, de vigne vierge, de rosiers grimpants et de chèvrefeuille. C'était champêtre, rustique et galant au possible.

Les parfums des fleurs corrigeaient à propos les arômes culinaires, plus substantiels, mais moins suaves, et une feuille de rose tombait dans un verre, comme pour mêler Vénus à Bacchus.

Les deux amants s'établirent sous une de ces tonnelles, vis-à-vis d'une table garnie d'une grosse nappe bise fort propre, traversée d'une large raie rose, de couverts d'étain, de verres à côtes, et d'un broc d'un petit cru d'Argenteuil assez vert, mais naturel, et n'ayant point reçu le baptême, chose rare chez les cabaretiers, grands convertisseurs de vins, et qui n'en souffrent point dans leurs caves qui ne soient bons chrétiens.

Le repas fut le plus gai du monde ; les mets, quoique simples, étaient assez bien préparés, et l'appétit leur servait de sauce.

À coup sûr, si quelqu'un eût passé sur la route et regardé à travers les découpures du feuillage ce commis et cette grisette mangeant et riant à belles dents, il n'eût pas soupçonné que ce commis était un vicomte, la grisette une marquise, M. Jean M. de Candale, et Mlle Jeannette Mme de Champrosé.

On revint à la ville par le plus joli clair de lune, et Jeannette, qui prenait tout à fait l'esprit de son rôle, salua gracieusement M. Jean au seuil de sa maison, dont elle lui referma fort proprement la porte sur le nez.

C'est ainsi que cette journée, commencée sous les auspices de Vénus, déesse de l'Amour, finit sous ceux de Minerve, déesse de la Sagesse.

Chapitre XVII

La pauvre Rosette attendit vainement le marquis de Candale, à qui le personnage de M. Jean rendait difficile d'en soutenir un autre ailleurs.

Elle s'étonna de ce manque de galanterie dans un gentilhomme si accompli, et en prit une humeur qui lui fit rabrouer fort aigrement un officier de mousquetaires, un petit collet, et même un fermier général qui se voulait émanciper à sa toilette, quoique ces derniers soient en bonne odeur à l'Opéra, et n'y trouvent pas de cruelles, à ce que l'on prétend.

Le soir, elle dansa son pas tout de travers, perdit la mesure, confondit les temps, et risqua de se faire siffler, car elle cherchait des yeux le vicomte dans la salle, et, ne le voyant pas dans sa loge habituelle, elle tâchait de fouiller du regard les clavecins et les bonnets d'évêque où elle le soupçonnait en bonne fortune avec quelque rivale ; elle ne put rien découvrir et rentra toute dépitée dans la coulisse, sans même penser au peu d'effet de la gargouillade qu'elle venait d'exécuter assez mal, il faut le dire, et qui lui eût attiré, bien réussie, des applaudissements qui, certes, eussent fait enrager son amie Guimard.

Le souper, qu'elle était dans l'habitude de donner après la représentation, fut le plus triste et le plus maussade du monde, quelques efforts que fissent pour l'égayer les convives et les parasites qui ne manquent jamais à ces sortes de fêtes. – Ce fut peut-être pour la première fois qu'on s'ennuya chez Rosette.

Le lendemain, voyant que Candale n'arrivait pas, elle résolut un grand coup de tête : ce fut de l'aller trouver, quoique son amour-propre de femme en pût souffrir ; mais l'amour, qui est plus fort que la mort, n'a pas de peine, lorsqu'il est véritable, à l'emporter sur la vanité.

Elle s'habilla comme une femme qui veut être irrésistible, avec un goût, une grâce et une richesse inouïs. Il semblait que les fées eussent arrangé de leurs mains les délicates merveilles de sa coiffure, et bâti sa robe avec des pétales de fleurs, tant elle était frêle et légère, quoique relevée d'agréments de toute sorte.

Son chignon à la Dubarry, invention charmante due à la favorite, et qui séduit par un air voluptueux et négligé, comme si la chevelure détachée par une main téméraire eût été relevée à la hâte ; l'épingle d'or, ayant pour tête un gros diamant, et piquée de biais, ornement que n'adoptent pas les prudes, mais qui sied à ravir, lui donnaient une physionomie de nymphe en conquête des plus agaçantes, et à laquelle le vieux Priam lui-même n'eût pas résisté, malgré les neiges de l'âge.

Elle monta dans un superbe vis-à-vis dû à la tendresse du prodigue prince de R***, et qui n'avait pas coûté moins de cinquante mille livres ; magnificence qui ne doit point surprendre, lorsqu'on songe que la Guimard se promène à Longchamp dans une voiture aux roues cerclées d'argent et traînée par six chevaux ferrés de même, rien ne semblant assez beau à ces impures qui prennent plaisir à souiller l'or pour narguer la vertu pauvre.

Rien n'était plus magnifique et plus élégant en même temps que la voiture où monta Rosette la danseuse ; une reine ne l'aurait pas souhaitée plus luxueuse.

Outre le chiffre de Rosette tracé en fleurs, qui formait le milieu des quatre panneaux principaux sur fond d'or, sur chacun des panneaux de côté l'on voyait répétés, d'une part, une corbeille garnie d'un lit de roses sur lequel deux colombes se becquetaient lascivement ; de l'autre, un cœur transpercé d'une

flèche, le tout enrichi de carquois, de flambeaux, de tous les attributs du dieu de Paphos.

Ces emblèmes ingénieux étaient surmontés d'une guirlande en fleurs de burgau, la plus belle chose qu'on pût voir de ses deux yeux. Le reste était proportionné.

La housse du siège du cocher, les supports des laquais parderrière, les roues, les moyeux, les marchepieds étaient autant de détails recherchés et finis, qu'on ne pouvait se lasser de contempler, et qui portaient l'empreinte des grâces de la divinité d'un char aussi voluptueux.

Chacun, en le voyant passer, s'écriait que jamais les arts n'avaient été poussés à ce degré de perfection, et que la galanterie ne pouvait aller plus loin.

Ce fut dans ce superbe équipage que Rosette se rendit à l'hôtel de Candale, faisant l'admiration des hommes et le désespoir des femmes, qui s'indignaient de ce qu'une *espèce* affichât un tel luxe, lorsqu'elles-mêmes étaient forcées de marcher à pied ou de se faire voiturer dans des carrosses de l'autre siècle, aussi surannés que ridicules, mais bien dignes de charrier ces laiderons rechignés et ces vertueuses momies.

Le suisse, colossal et convenablement vermillonné et bourgeonné, secouant la poudre de sa perruque à chaque mouvement, et faisant osciller sur le dos de sa livrée son énorme queue garnie d'un crapaud[25], ouvrit la porte avec empressement, et le vis-à-vis, traîné par quatre magnifiques chevaux aux crinières nattées de rose et d'argent, tourna dans la cour sablée et vint s'arrêter devant le vestibule de l'escalier qui égalait celui d'un château royal, pour la majesté et le grand goût de la décoration.

---

[25] Petite bourse (de soie, de tissu) dans laquelle les hommes enfermaient leurs cheveux sur la nuque. (source CNRTL)

Là, un valet de pied, assis sur une banquette, et jouant aux cartes avec un piqueur, répondit au laquais de Rosette que le vicomte de Candale n'y était point.

Peu contente de cette réponse, qui déconcertait ses plus chères espérances, Rosette fit approcher le valet de pied et le voulut interroger elle-même.

« Lafleur ou Labrie ? » dit-elle d'un ton interrogatif.

« Lafleur, pour servir Madame », répondit le valet en saluant.

« Réponds-moi franchement, Lafleur, ton maître est chez lui ?

– Non, madame, il n'y est point.

– Tu es sûr qu'il ne se fait point celer ?

– S'il se faisait celer pour les fâcheux, il y serait pour Madame. M. le vicomte de Candale nous donne pour consigne de laisser passer les jolies femmes », répondit le maraud, qui se piquait d'esprit et lisait quelquefois des romans dans les antichambres.

« Tu es galant, Lafleur, comme un valet de comédie. Voilà deux louis pour ton compliment.

« Tu dis que ton maître t'ordonne de laisser passer les jolies femmes… à moins cependant qu'il n'y en ait déjà une chez lui.

« N'est-ce pas qu'il y en a une ?

– Oh ! non, madame. Lorsque M. le vicomte est en affaire réglée, il va dans sa petite maison du faubourg.

– C'est juste, dit Rosette ; où avais-je l'esprit ?

– Faudra-t-il dire à M. le vicomte que Madame est venue ?

– Oui, n'y manque pas.

– Madame… de quoi ? » dit le valet avec un air malicieux, quoique plein de respect.

« Rosette tout court, ou, s'il te faut un titre, Rosette de l'Opéra, cela vaut un titre de duchesse.

– C'est bien, madame, je n'aurai garde de l'oublier, et je vais boire les deux louis à votre santé, avec mon ami Champagne. »

Rosette fit dire à son cocher de toucher vers le faubourg de ***, où se cachait la petite maison du vicomte de Candale, qu'elle connaissait par les récits de ses compagnes, sans y être allée elle-même, hélas !

Ce n'est pas d'ordinaire en si brillant équipage qu'on se rend à ces mystérieux asiles, mais bien en carrosse uni, avec une livrée grise, empaquetée d'une vaste thérèse ou quelque voile rabattu sur la figure, ou dans une chaise hermétiquement close qui vous jette à la porte, ouverte et refermée aussitôt, sans que le passant curieux ait pu saisir autre chose que la pointe d'une mule de satin et le bout des doigts gantés soulevant le marteau ou tirant le pied de la sonnette.

Comme Rosette n'avait rien à ménager, ni frère féroce, ni mari jaloux, ni protecteur en titre, elle ne risquait rien à se montrer à découvert, et s'en alla heurter bravement à la porte de la petite maison.

Un valet, couvert d'une livrée de fantaisie, et qui habitait là au cas qu'un rendez-vous de jour ou de nuit y amenât M. le vicomte, ouvrit aussitôt et introduisit Rosette dans le sanctuaire.

Ce vénérable portier de Cythère avait l'air grave, empesé, discret et pénétré de l'importance de sa place, qui n'était pas une sinécure, car jusqu'alors le vicomte avait mené joyeuse vie.

Il ne parut nullement étonné de la présence de Rosette, quoiqu'il ne l'attendît pas ; mais M. de Candale avait auprès des belles des façons si persuasives et si triomphantes, que le temps lui manquait souvent pour prévenir les ministres de ses voluptés ; celui-ci pensa donc que c'était un rendez-vous impromptu, et que le vicomte allait arriver.

Cette petite maison, que rien ne décelait du dehors, et qui se cachait derrière de grands murs insignifiants, vieillis à dessein pour ne pas attirer l'œil, était une des plus élégantes du faubourg : tout y était disposé pour le plaisir et le mystère.

Quatre ou cinq pièces plafonnées en coupole et prenant le jour de haut, la composaient. Tout ce que le luxe peut inventer de rare et de voluptueux y était réuni.

Des mythologies amoureuses dues au pinceau agréable et léger de Boucher, le peintre des Grâces et des Amours, agrémentaient les plafonds et les dessus-de-porte.

Les lambris tourmentés et tarabiscotés avec un caprice inouï étincelaient de dorures en or de plusieurs couleurs et représentaient des rocailles, des palmes, des fleurs entremêlées de musettes, de flûtes de Pan, de nids de colombe, de lacs d'amour, de flèches, de cœurs, de coupes, de flacons et autres attributs galants, sculptés avec beaucoup d'art et de délicatesse.

L'ameublement était des plus galants et des plus magnifiques. De grandes glaces semblaient prêtes à multiplier les objets charmants dont ces lieux enchanteurs avaient le privilège de recevoir la visite.

D'énormes vases de Chine en céladon craquelé y contenaient les fleurs les plus rares, incessamment renouvelées ; des tapis épais, semés de roses, y assourdissaient les pas.

Mais une partie qui avait été l'objet d'un soin tout particulier, c'était celle des sophas, des duchesses et des paphos.

Le sopha du boudoir, entre autres, d'une étoffe bleu de ciel relevé de passementerie et de glands d'argent, eût offert un logement riche et commode à l'âme d'Amanzéi, le conteur favori de Schahabam et eût pu lui fournir autant d'aventures à lui seul que tous les divans d'Agra.

Chapitre XVIII

La solitude de la petite maison fit plaisir à Rosette qui, tout en désirant voir Candale, craignait de l'y rencontrer.

Pour laisser un signe de sa venue, elle défît un superbe bracelet orné d'un camée représentant Terpsichore dansant, tandis qu'Euterpe joue de la flûte, et le posa sur un oreiller du sopha, de façon à ce qu'il pût être vu et trouvé facilement ; mais elle se retira après avoir regardé à sa montre l'heure qu'il était, comme quelqu'un qui ne peut plus attendre.

« Je reviendrai, dit-elle au laquais.

– C'est bien, madame », répondit-il en s'inclinant.

En sortant de la petite maison, elle se fit conduire chez la Guimard, où le vicomte de Candale fréquentait, et qui aurait pu lui en donner des nouvelles, mais la célèbre danseuse n'avait pas vu Candale depuis le souper.

M. de Valnoir l'avait vainement cherché pour une fête qu'il donnait et où l'on devait jouer une parade amphigourique de Collé, des plus libres et des plus divertissantes.

Rosette rentra chez elle fort mécontente et fort triste. Elle n'avait plus qu'une chose à faire, attendre que le vicomte, mû de quelque résipiscence galante, la vînt trouver de lui-même, parti mélancolique et piteux qu'une amoureuse ne saurait admettre.

Le lendemain, elle retourna à la petite maison du faubourg et retrouva son bracelet à l'endroit où elle l'avait mis, preuve de la sagesse de Candale.

La chose devenait grave : un vicomte de vingt-cinq ans, beau, riche… et sage. Cela n'était pas naturel.

Il devait y avoir quelque passion là-dessous ; le bonheur peut seul distraire du plaisir.

Après avoir erré une demi-heure dans cette solitude voluptueuse dont il lui eût été si doux de profiter, Rosette se retira, à la grande surprise du grison[26] qui ne pouvait comprendre que son maître manquât de la sorte deux rendez-vous qui devaient être agréables.

Il eût compris qu'il ne fût pas venu au second, mais qu'il eût oublié le premier, cela blessait ses principes de valet don Juan qui avait eu l'honneur d'appartenir à M. de Richelieu, et de travailler avec M. Lebel, ministre des plaisirs de Sa Majesté, aussi prit-il sur lui d'écrire à M. le vicomte ce qui se passait. Voici la missive du vénérable serviteur.

Monsieur le vicomte,

J'ai toujours rempli avec beaucoup de zèle la place que Monsieur a daigné me confier, et je crois m'en être montré digne. Sans vouloir en rien préjuger des intentions de Monsieur, qui est bien le maître de faire ce qu'il lut plaît, je pense qu'il est de mon devoir de l'avertir qu'il est venu deux fois à sa petite maison, dont j'ai la garde et la direction, une fort belle dame en grand équipage, point masquée ni cachée, et qui m'a paru être de l'Opéra. Elle semblait avoir un grand désir de voir Monsieur.

---

[26] Domestique habillé de gris pour remplir son office avec discrétion. (source CNRTL)

Il se peut qu'entre tant d'affaires que Monsieur a sur les bras, comme de princesses, de duchesses, marquises, baronnes, présidentes et autres, il ait oublié celle-ci. Je sais que ce ne sera pas pour Monsieur un bien grand triomphe, vu qu'il a tout ce qu'il y a de plus huppé ; mais, outre que cette dame est très bien de sa personne, elle en tient véritablement pour Monsieur et s'en va le cœur bien gros. Nous qui voyons passer beaucoup d'amours, nous nous y connaissons ; c'est du véritable, et j'en préviens Monsieur pour qu'il en fasse comme il lui conviendra.

ROUX, dit HECTOR, valet de cœur et grison de M. le vicomte.

Cette lettre parvint à Candale qui reconnut tout de suite Rosette à ce portrait, et se promit d'aller chez elle ; mais l'homme propose et l'amour dispose, et Candale, vêtu de l'habit de droguet de M. Jean, se trouva dans la petite chambre de l'ouvrière en dentelles, au lieu d'être dans le boudoir de la danseuse comme il en avait le dessein.

Contrariée du peu de succès de ses démarches, Rosette se sentit si triste qu'elle se crut malade ; elle dit qu'elle avait ses nerfs et ses vapeurs, et s'établit dans une chaise longue. Ses amis la vinrent visiter, entre autres la Guimard, qui, au fond, était une assez bonne diablesse.

Elle vit tout de suite, en femme d'expérience, quel était le mal de Rosette, et au lieu d'y chercher une foule de noms barbares comme un membre des quatre facultés n'eût pas manqué de le faire, elle lui dit sans autre préambule :

« Tu es amoureuse.

– Hélas ! oui.

– Comment, hélas ! n'est pas amoureuse qui veut ; c'est un bonheur qui ne m'est arrivé qu'une fois, et je donnerais bien les mille écus de pension par semaine que me donne le prince pour en être encore là !

– Mais être amoureuse pour n'être point aimée !

– Qu'est-ce que cela fait ? On aime, cela est si bon ! Et, d'ailleurs, faite de la façon dont tu es, tu ne dois pas trouver de cruel.

« Tiens ! je ne sais pourquoi ce mot au masculin me fait rire. Il semble fait pour rimer avec belle dans les chansons et les madrigaux.

– Comme tu ris !

– Faut-il pleurer celui qui t'a inspiré cette flamme ? C'est donc un Hippolyte, un être farouche et maussade qui ne se plaît qu'aux bois et préfère au beau sexe les cerfs et les daims, comme celui de M. Racine ?

– Oh ! non, il n'est pas sylvestre à ce point.

– Et peut-on savoir son nom ?

– M. le vicomte de Candale.

– Alors la situation n'est pas désespérée ; car il n'est pas barbare outre mesure, et l'autre soir, à mon souper, vous paraissiez du dernier mieux.

– Oui, je le croyais assez tendre à mon endroit ; mais depuis ce souper, je n'ai pu le revoir.

– Il n'est cependant pas introuvable : on ne voit que lui à Versailles, au Cours-la-Reine, au Palais-Royal, aux Tuileries, à l'Opéra, à la Comédie, au Concert spirituel.

– Eh bien ! depuis quelques jours, il a passé à l'état de chimère.

– Il est peut-être allé dans quelqu'une de ses terres, ou bien il suit le roi au voyage de Marly.

– Point ; je m’en suis informée auprès de Lafleur, son valet de pied ; il n’a point emmené ses équipages, et même il paraît de temps en temps chez lui, mais sans suite et fort irrégulièrement.

– Voilà qui est singulier !

– Que peut-il faire ?

– S’il avait une affaire réglée avec quelque grande dame, le mari ou l’amant supplanté nous l’aurait dit, car c’est chez nous qu’on vient chercher consolation de ces désastres.

– C’est vrai.

– S’il avait donné dans les lacs de quelque beauté de théâtre, elle l’aurait déjà crié sur les toits ; quand on est de l’espalier ou des chœurs, ou même premier sujet, on ne cache pas un vicomte de Candale.

– Alors, où a-t-il logé son cœur ?

– J’ai bien peur qu’il n’ait donné dans quelque amour bourgeois ou de robe au Marais ou à l’île Saint-Louis.

– Tu m’effrayes, chère Guimard.

– Sans cela, il ne serait pas naturel, ma pauvre Rosette, que toi, une des plus belles filles de l’Opéra, tu soupirasses en vain.

– Je sens le vrai de ce que tu dis ; mais comment se conduire en une telle occurrence ?

– Fais-toi faire la cour par deux autres amants, cela te distraira toujours un peu.

– Point. J’écouterai tes conseils, à la condition qu’ils ne me diront pas de renoncer à mon amour.

– A la bonne heure, c’est être franche, et je vais te conseiller selon ton goût. Il faut absolument savoir ce que fait M. Candale.

« Tu y es bien décidée, n'est-ce pas, car tu n'es pas de ces courages pusillanimes qui préfèrent l'incertitude à la vérité ?

– Non, certes ; mais comment savoir ce qu'il fait ? Je l'ai essayé vainement.

– Belle manière de pénétrer le secret des gens que de l'aller demander à eux-mêmes !

– Alors, comment s'y prendre ?

– M. de Sartines, qui est fort de mes amis, m'a rendu quelques petits services dans les choses de son ressort, et cela le plus galamment du monde.

– M. le lieutenant de police ?

– Oui.

– Quel rapport y a-t-il entre la police et l'amour ?

– De très grands rapports. J'avais un amoureux que je soupçonnais de quelques frasques en dessous ; je n'y tenais pas autrement ; mais je n'aime pas à être prise pour dupe.

« M. de Sartines, pour éclairer sa conduite, me prêta ses deux plus fines mouches, des gens admirables pour la sape et l'intrigue, qui en revendraient à tous les Scapins de comédie, des hommes de génie qui lisent les lettres que vous avez dans vos poches, reconnaissant les gens masqués, voient à travers les murs et vous racontent tous vos secrets.

– En qu'en arriva-t-il ?

– Mes Sbrigani[27] me démontrèrent en vingt-quatre heures que j'étais indignement trompée, et j'eus le plaisir de confondre

[27] Cf. « Monsieur de Pourceaugnac » de Molière

le parjure avec des preuves de trahison si évidentes, qu'il crut qu'il y avait de la diablerie là-dessous, ou tout au moins de la magie blanche.

– C'est admirable !

– Je vais demander avec toi à M. de Sartines qu'il mette à ton service ces deux argus, ce qu'il t'accordera à coup sûr, à moins qu'ils ne soient employés à des choses qui concernent le salut de l'État. »

Rosette donna dans cette idée avec la furie d'une personne amoureuse et jalouse qui voit un moyen d'éclaircir ses doutes, et les deux danseuses s'en allèrent chez M. de Sartines qu'elles trouvèrent dans un cabinet plein de perruques, en train d'en essayer une nouvelle.

Ce magistrat les reçut de la manière la plus affable et la plus gracieuse, et se fit un plaisir d'attacher temporairement au service de Rosette les sieurs Clochebourde et Pincecroc qui, en virtuoses émérites, ne purent s'empêcher de sourire lorsque la danseuse leur dit ce qu'elle désirait savoir.

Le lendemain, un petit rapport fort proprement écrit se trouvait sous l'oreiller de Rosette, placé là par une main inconnue. Il contenait ces mots :

*M. le vicomte de Candale va tous les jours chez M. Bonnard, son intendant, où il quitte ses habits de ville pour prendre ceux d'un jeune commis aux gabelles, puis il se rend, ainsi déguisé, rue de ***, n°***, au troisième étage, chez Mlle Jeannette, ouvrière en dentelles, emménagée là depuis peu. Il y reste deux heures environ.*

Dimanche dernier, M. le vicomte et Mlle Jeannette sont allés se promener à la campagne et ont dîné au cabaret du Lapin blanc. Nous ne savons pas au juste ce qu'ils ont mangé, mais si Madame y tient, nous ferons nos efforts…

« Ah ! grands dieux ! soupira Rosette en lisant le fatal rapport, une grisette est encore pire qu'une bourgeoise » ; et, se laissant aller en arrière, elle perdit connaissance ; on ne put la faire revenir qu'avec l'eau de la reine de Hongrie et les gouttes du général la Mothe, souveraines dans ces occasions.

Chapitre XIX

Le caprice de Mme de Champrosé de se transformer en Jeannette devait troubler plus d'un cœur.

Le sensible droguiste de la rue Sainte-Avoye avait reçu au bal du Moulin-Rouge une flèche de Cupidon en pleine poitrine. L'on n'ignore pas que ce petit dieu tire sur les mortels avec des flèches de deux sortes.

Les premières ont des pointes d'or, les secondes des pointes de plomb, les unes inspirent l'amour, les autres l'antipathie, ou tout au moins la froideur.

Le malheureux droguiste était si traversé par une des premières, que le dard lui sortait par le dos, tant la corde avait été bien tendue et l'arc bien bandé. Une des secondes avait été dirigée sur Mme Champrosé, qui se souciait du droguiste non plus que s'il n'eût pas été du monde.

Être l'héritier présomptif d'une belle droguerie, rue Sainte-Avoye, à l'enseigne du *Mortier d'argent,* et mourir d'amour pour une grisette sans le sou, c'est une position humiliante et triste.

C'était celle du jeune Rougeron, l'Alcibiade, l'Amilcar, le Galaor du quartier, celui que les Denise, les Nicole et les Javote regardaient tendrement en passant devant la boutique, où, assis au comptoir proprement ciré, il broyait quelque médicament, quelque épice, quelque aromate, ou se délassait des soins de la

journée à tourner très dextrement en cornets de papier les œuvres de messieurs tels ou tels, dont plusieurs étaient cependant des quarante[28].

Plus d'une belle fille de la rue Maubuée, de la rue du Plâtre, de la rue Geoffroy-l'Angevin et Bar-du-Bec, rêvait d'être assise en robe de siamoise flambée dans ce comptoir triomphal ; car, si la droguerie touche d'un côté à l'épicerie, de l'autre, elle touche à l'apothicaire, ce qui la relève infiniment et lui donne de la majesté.

Mais elles rêvaient et soupiraient en vain, Rougeron ne pensait qu'à Mlle Jeannette, qui, vu l'effet divers des flèches dont nous avons parlé tout à l'heure, n'avait pas pensé une minute à lui.

Comment retrouva-t-il la jolie ouvrière en dentelles ? c'est un point d'histoire qui n'est pas bien éclairci.

Il est probable qu'il la rencontra par hasard et la suivit de loin jusqu'à son logis, ou peut-être le courtaud de boutique, galant de Justine, qui était son ami, fît-il quelque indiscrétion ; ce que nous pouvons dire, sans plus nous arrêter sur ce détail fastidieux, c'est qu'un matin Jeannette vit entrer chez elle le fils du droguiste ayant l'air le plus piteux, le plus décontenancé et le plus sot du monde, tournant son chapeau entre ses doigts, saluant comme un enfant de chœur, aussi empêtré de sa personne, aussi embarrassé de ses bras et de ses jambes qu'un amoureux de village devant les grands-parents de son accordée.

Ce triomphateur d'un si beau sang-froid et d'un si grand aplomb dans les bals de guinguettes faillit prendre un billet de parterre, comme le beau Léandre ou Jeannot dans les parades de la foire Saint-Laurent, lorsque Jeannette lui dit de s'asseoir,

---

[28] Cf. note 24

tant il avait mal pris ses mesures ; car l'amour, qui donne de l'esprit aux filles, rend les garçons bêtes, on ne sait pourquoi.

Jeannette, le voyant tout rouge, tout pantelant, le front couvert de sueur, eut pitié de son embarras et ouvrit la conversation par une phrase banale.

« Quel hasard vous amène ici, mon cher monsieur ?

– Je passais par là, et j'ai profité de l'occasion pour vous faire une petite visite, car je ne vous ai pas vue depuis ce fameux bal…

– Ce m'est bien de l'honneur, et vous m'y voyez on ne peut plus sensible », reprit Jeannette d'un ton froid qui contrebalançait ce que ses paroles pouvaient avoir d'honnête et d'engageant.

La conversation allait tomber de nouveau, lorsque l'infortuné droguiste, faisant un violent effort sur lui-même, reprit ainsi avec beaucoup de feu et de véhémence :

« Non, mademoiselle Jeannette, je ne passais pas par là, comme je viens de le dire tout à l'heure. Je suis bien venu tout exprès en prenant ma résolution à deux mains : je souffrais trop de ne pas vous voir.

« C'est le bal du Moulin-Rouge qui a tout fait. Vous étiez ce soir-là si jolie, si brave, si pimpante, que j'en ai eu le cœur pris tout de suite.

« Jusqu'à présent, j'avais eu des amourettes ; maintenant, c'est de l'amour tout de bon ; je le sens à la peine que j'endure ; j'en perds le manger, le boire et le dormir, encore que je voudrais si bien dormir pour rêver de vous ; ce serait toujours cela !

« Avant de vous connaître, je passais pour un garçon entendu dans ma partie, et qui ne manquait pas d'esprit ; on citait mes quolibets de la rue de la Verrerie à la rue des Vieilles-Audriettes ; à présent, je ne mets pas le poids qu'il faut, je pèse

tout de travers, je fais des cornets qui se déroulent, je donne de la vanille pour de la cannelle, et me trompe sans cesse dans les sirops. Je ne sais plus distinguer un alcali d'un acide, et tout dernièrement j'ai raté une teinture de tournesol, à quoi j'excelle.

« Autrefois j'avais toujours le petit mot pour rire, et disais aux pratiques et aux jeunes filles les choses les plus drôles du monde ; mais ce n'est plus cela : je suis maladroit, tout stupide et tout chose, ce qui prouve, mademoiselle, que je vous aime ; car enfin ce n'est pas naturel, et il faut que le petit dieu malin s'en soit mêlé. »

Pendant cette étrange déclaration, Jeannette eut plus d'une fois envie de rire ; mais l'infortuné droguiste avait tant de feu et de conviction, son sentiment était tellement sérieux sous son discours burlesque, qu'elle put n'éclater point et répondre assez doucement pour ne pas aggraver ce chagrin véritable, quoique ridicule :

« Monsieur Rougeron, tout cela sans doute est fâcheux ; mais qu'y puis-je ?

– Celle qui a fait le mal le peut bien guérir.

– Je voudrais bien vous rendre la raison, mais pas de la manière que vous entendez.

– Et comment ?

– En vous exhortant à ne plus penser à moi, comme doit le faire toute honnête fille en cette occasion.

– Vous ne m'aimez donc pas ?

– Non ! et cela ne doit point vous blesser. On n'est point maîtresse de ses sentiments. Denise vous aime, et vous ne l'aimez pas.

– C’est vrai ; mais il me semble que si vous accueilliez mes vœux un peu favorablement, vous finiriez par avoir de l’affection pour moi.

– On ne finit pas par avoir de l’affection : c’est par là qu’il faut commencer.

– En amour, peut-être ; mais pour le mariage ce n’est pas nécessaire. Il y a la force du sacrement ; puis l’habitude ; les bons soins et les enfants font le reste.

« Oui, Jeannette, tel est l’entraînement de ma passion pour vous, que je vous épouserai, s’il le faut, malgré la grande distance qui sépare un droguiste établi d’une simple ouvrière en dentelles.

« Mes parents murmureront d’abord, on criera à la mésalliance dans la rue Sainte-Avoye, mais votre beauté triomphera de tout, et fera comprendre ma résolution.

« Je mets, divine Jeannette, le *Mortier d’argent* à vos pieds avec son comptoir de chêne, ses balances luisantes, ses pots de porcelaine étiquetés, ses tablettes et ses casiers remplis de cochenille, de safran, de mastic, d’outremer, de sang-de-dragon, de bézoar, de gomme adragante, de sandaraque, de cinname, de benjoin et d’aromates de l’Inde, aussi précieux que l’or ; j’y ajoute les trois mille livres de rente qui me viennent du chef de ma mère, et ma maison de la rue Culture-Sainte-Catherine, qui est d’un beau rapport, et une pièce de vigne près d’Orléans, dont je fais un vin assez joli, sans compter les hardes, nippes et bijoux.

– Tout cela est très beau », répondit Mme de Champrosé, peu émerveillée de cet inventaire persuasif qui eût dû éblouir Jeannette, et sur lequel le droguiste amoureux comptait comme sur le mouvement d’éloquence le plus irrésistible ; « mais je ne puis donner les mains à un mariage qui vous mettrait mal avec vos parents.

– S’il n’y a que cet obstacle, je saurai bien l’aplanir », répondit le droguiste tout pâle d’émotion.

« Et auquel, continua Jeannette, malgré tous les avantages qu’il présente et l’honneur dont il me comblerait, je ne me sens nulle inclination.

– Si vous me refusez de la sorte, mademoiselle Jeannette, c’est que vous en aimez un autre.

– Eh bien ! quand cela serait ! ne puis-je disposer de mon cœur à ma fantaisie ?

– Et c’est M. Jean l’heureux mortel ! un petit provincial d’Auxerre, dont tout l’avenir est d’avoir douze cents livres aux gabelles… Joli parti !

– Très bon pour moi, qui n’ai rien. Mais de grâce, mon cher monsieur Rougeron, ne vous laissez pas aller à ce mauvais goût de draper un rival. »

Sans ajouter un mot, le droguiste anéanti se retira blême de colère et de jalousie, méditant quelque vengeance contre Jeannette ou contre Jean, ou même contre tous les deux : car rien n’est plus amer dans son ressentiment qu’un droguiste aigri.

Chapitre XX

Nous avons laissé Rosette évanouie en apprenant cette déplorable nouvelle que M. le vicomte de Candale était préoccupé d'une grisette ; quand elle fut revenue de cette pâmoison, elle n'eut d'autre idée que de voir cette Jeannette, assez belle pour couper les roses sous le pied à une déesse d'Opéra, et débaucher au sentiment un jeune seigneur qui jusque-là s'était contenté du plaisir.

Elle comprit, avec cet instinct de femme qui ne trompe jamais, que l'ouvrière en dentelles devait être un rare morceau pour séduire à ce point M. de Candale, qui était fort usagé et avait beaucoup de monde.

Ce qui l'alarma principalement, c'est que Mlle Jeannette, quoique courtisée du vicomte, restait dans sa petite chambre, au lieu d'être transportée dans quelque petit hôtel meublé avec un luxe ruineux, comme c'est l'usage lorsqu'un seigneur distingue avec quelque suite une fille de peu.

Il fallait que Jeannette fût d'une vertu à toute épreuve, ou que M. de Candale la respectât infiniment, pour ne pas s'être conduit avec elle de la sorte dont il l'aurait fait avec toute autre.

Elle se disait bien que le vicomte s'était déguisé d'abord pour ne pas effaroucher la donzelle, et pénétrer dans la place à l'abri de ce travestissement ; mais elle s'étonnait qu'il le gardât ; et, pour éclaircir ses doutes, elle fit venir une chaise, s'y plaça,

enveloppée d'une grande thérèse de couleur sombre, et dit à ses porteurs de la conduire à la rue de ***.

Jeannette, qui se croyait inconnue à l'univers et perdue comme un oiseau au fond des bois dans ce nid d'amour, fut on ne peut plus surprise lorsqu'elle vit entrer une belle femme bien mise, et l'air passablement dédaigneux, qui lui dit :

« Mademoiselle Jeannette ?

– C'est moi, madame.

– Vous travaillez en dentelles ?

– Oui, madame.

– Pourriez-vous me faire trois aunes d'un dessin pareil à celui-ci ?

– Ce sera long et difficile, mais on peut en venir à bout », dit Mme de Champrosé, soutenant à tout hasard devant cette inconnue, dont elle ignorait les intentions, son personnage d'ouvrière.

« Et ce sera cher ?

– Trois louis, madame.

– Les voilà d'avance », dit Rosette, qui voulait se donner le temps d'examiner sa rivale, et qui ne put, avec la meilleure volonté du monde de la trouver affreuse, s'empêcher de convenir vis-à-vis d'elle-même que Jeannette était charmante.

Elle admira en enrageant ces beaux yeux bleus si tendres et si fiers, cette bouche rose, ce teint délicat, ces traits si purs, ce beau col si bien attaché, tous ces charmes modestes que faisait valoir un frais déshabillé ; et cette contemplation lui arracha un soupir.

Certes, sa beauté valait celle de Jeannette, et pourtant l'ouvrière en dentelles avait quelque chose d'indéfinissable, un

charme particulier, une noblesse naturelle, un certain air aristocratique, si ce mot peut s'appliquer à une simple grisette.

« D'où vient donc qu'elle est plus belle que moi ? » se disait la danseuse vis-à-vis de l'ouvrière ; « mes yeux valent les siens, mon teint est aussi éclatant, et ma taille est mieux prise. Serait-ce, comme dit ce philosophe, imitateur de Jean-Jacques, que je fais dîner à l'office, qu'à la beauté physique elle joint la beauté morale ? J'étais venue pour lui chanter pouilles, et voilà que je reste presque embarrassée devant elle. »

Ces réflexions rapides traversèrent la tête de Rosette, causèrent un silence de quelques secondes qui devenait gênant ; la danseuse le rompit :

« Ma chère petite », fit-elle du ton le plus affectueux qu'elle put prendre, « cette dentelle n'était qu'un prétexte ; je voulais vous voir et vous parler pour des choses d'importance, qui vous regardent vous et moi : car, bien que je ne vous aie jamais vue, tout ce qui vous intéresse me touche fort.

– Ce que vous dites, madame, est une énigme où je ne comprends rien. »

Que peuvent avoir de commun deux personnes qui ne se sont jamais rencontrées, et qui ne se rencontreront probablement plus ?

« Mademoiselle Jeannette, vous avez un amant ? »

À cette interpellation si brusque, le noble sang de ses aïeux monta aux joues de Mme de Champrosé qui, se rappelant qu'elle était Jeannette, se remit aussitôt et garda un silence hautain.

« Un amant, c'est peut-être trop dire, un amoureux, comme cela se nomme dans votre caste.

– Que j'aie un galant ou non, que vous importe ? laissez-moi, madame ; vous me tenez, dans je ne sais quel but, des discours que je ne puis entendre.

– Cela m'importe beaucoup, j'aime le vicomte de Candale.

– Et moi, M. Jean, cela m'est bien égal.

– Pas si égal que vous croyez.

– Et pourquoi ?

– M. le vicomte de Candale et M. Jean ne sont qu'une seule personne.

– Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Vous voulez me tourmenter ; en tout cas, je ne suis point jalouse : vous n'êtes pas aimée. Sans cela vous ne viendriez pas chercher le vicomte de Candale chez Mlle Jeannette.

– Hélas ! vous avez bien raison, mademoiselle Jeannette, il ne m'aime point, et maintenant je le comprends, car vous êtes belle, très belle, oui, plus belle que moi ; mais l'amour que vous acceptiez de M. Jean, pouvez-vous l'accepter du vicomte de Candale, un jeune seigneur de maison illustre, bien placé à la Cour, qui a pris ce déguisement pour vous séduire, comme Jupiter lorsqu'il se transformait pour se divertir avec de simples mortelles ? Il n'a d'autre idée que de vous suborner, d'abuser de votre innocence.

« Rien de sérieux ne peut exister entre vous. Vous êtes nés dans des sphères trop différentes pour que vos existences ne se séparent pas d'elles-mêmes. Que pouvez-vous être dans sa vie ? Une heure de plaisir.

« Bientôt il retournera au monde où il est fait pour briller, et vous resterez dans votre ombre pleurant votre crédulité.

« Assurément il vous donnera autant d'or que vous voudrez, il vous fera des rentes ; mais ce n'est pas là ce que vous désirez de lui, puisque vous êtes sage et ne visez qu'au sentiment.

« Peut-être, chère petite, aviez-vous l'espoir de vous faire épouser par M. Jean.

« C’est une chimère avec M. de Candale, qui sera duc et grand d’Espagne de première classe après la mort de son oncle.

– Qui sait ? » dit Jeannette en souriant le plus tranquillement du monde ; « nous reparlerons de cela quand vous viendrez chercher votre dentelle. »

« Mais c’est qu’elle le fera comme elle le dit », pensa Rosette atterrée, en regagnant sa chaise.

« Ces grisettes, avec leurs semblants de désintéressement et de vertu, sont mille fois plus rouées que les sujets du chant, et ce n’est pas peu dire.

« Ah ! mon pauvre cœur de bonne fille, dans quelle galère t’es-tu embarqué en aimant Candale ! »

Cette révélation étrange si bizarrement faite causa-t-elle peine ou plaisir à celle qui la reçut ? Si Jeannette y perdit, Mme de Champrosé y gagna.

Elle se sut bon gré de la perspicacité de son choix : elle aima son sang de ne s’être point trompé, et fit compliment à son cœur de n’avoir pas aidé ce caprice plébéien né des conseils de l’ennui et des intrigues d’une femme de chambre.

Elle eut une joie d’hermine en sentant sa blanche fourrure vierge de tache. Au fond, quoique très amoureuse de Jean, elle trouvait ce nom bien vulgaire, et fut heureuse de le voir s’allonger de la vicomté de Candale : alors, bien des élégances, bien des distinctions et des finesses qui lui semblaient étonnantes dans le faux commis aux gabelles s’expliquèrent d’elles-mêmes.

Elle se livra à son amour avec une sécurité plus complète, n’en redoutant pas les suites et pouvant faire une liaison éternelle de ce qui ne devait être qu’une fantaisie de passage.

Ainsi Rosette, au lieu de nuire aux amours de Candale, les avait servies ; mais elle ne pouvait savoir que Jeannette était la

marquise de Champrosé, elle ne l'avait pas demandé aux mouchards qui, en gens discrets, lui avaient laissé ignorer ce détail à la recommandation de M. de Sartines toujours prudent, mystérieux et sage.

Lorsque M. Jean vint rendre sa visite accoutumée à Jeannette, celle-ci le reçut de l'air le plus cérémonieux du monde et avec toutes les marques du plus profond respect.

« Quelles belles révérences vous me faites aujourd'hui, mademoiselle Jeannette ; vous m'aviez habitué à une réception plus amicale et plus familière ; un baiser me plairait mieux que trente révérences.

– Ah ! c'est que je ne croyais pas recevoir dans mon humble chambre un si grand et si puissant personnage.

– Quel personnage ? que voulez-vous dire ? où tendent ces simagrées ? » dit Candale, assez inquiet de la tournure que prenait cette conversation.

« C'est vraiment beaucoup d'honneur pour la pauvre Jeannette.

– Pardieu ! trêve de raillerie ; Jean et Jeannette peuvent se faire plaisir, mais non honneur : leurs titres se valent.

– Non. Mlle Jeannette ne peut aller de pair avec le vicomte de Candale. Votre généalogie, monsieur Jean – permettez-moi de vous appeler encore une fois de ce nom sous lequel je vous ai tant aimé –, remonte beaucoup plus haut que la mienne. »

Ce coup subit étourdit un peu Candale, mais il se remit bientôt, et, avec un air d'extrême noblesse, il dit :

« Quelle que soit la manière dont vous ayez appris mon nom, je ne le renierai pas. Oui, je suis le vicomte de Candale. Je dois cela à mes aïeux de le dire quand on me le demande.

– Ah ! monsieur de Candale, comme vous avez abusé de la simplicité d'une jeune fille ! comme vous m'avez trompée !

– Trompée ! et en quoi ? Ai-je menti ? Regardez, mes yeux ne sont-ils pas pleins de flamme et d'amour ? Ce que M. Jean a dit, Candale le répète.

– Mais Mlle Jeannette peut-elle l'écouter ?

– Dédaigneuse ! elle écoutait bien M. Jean. Allez-vous faire la fière parce que je ne suis qu'un vicomte ? Tout le monde ne peut pas être roturier. Je n'ai pas eu la chance de naître sans particule et sans titre. Il faut me pardonner.

– Comment se fait-il que le vicomte de Candale fût à la noce au Moulin-Rouge ?

– Mon Dieu ! pur caprice, désœuvrement, ennui de plaisirs fastidieux, amour de l'inconnu, vague espérance du cœur qui cherche ce qu'il rêve et que j'ai trouvé, grâce à mon travestissement ; vous avez accueilli le commis aux gabelles et vous auriez repoussé le vicomte.

« Écoutez, Jeannette », continua-t-il d'un ton plus sérieux : « je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne ; fiez-vous à moi.

« Loin de cacher ma passion, je veux m'en glorifier, je veux vous remettre à votre place, je veux enchâsser votre beauté dans l'or, vous faire une vie d'enchantements et de fêtes, vous rendre riche, éclatante, heureuse à faire envie aux duchesses, vous donner sur des plats d'argent les clefs de vermeil de tous mes châteaux ; la maîtresse du roi, qui est presque reine de France, pâlira de jalousie en vous voyant passer, car elle se sentira tombée du trône de beauté qu'elle n'occupe que parce que vous daignez rester dans l'ombre.

« Ma vie, mon sang, mon or, tout est à vous. Je vous donne tout.

– Oui, tout, excepté cet anneau, que M. Jean aurait passé au doigt de Jeannette, et qui, seul, me permettrait d'accepter les trésors de M. de Candale.

« Adieu, vicomte, nous ne devons plus nous revoir. Baisez ma main pour la dernière fois… Ah ! monsieur Jean, pourquoi êtes-vous venu danser au Moulin-Rouge ! »

Chapitre XXI

Il faudrait un crayon plus habile et plus exercé que le nôtre pour peindre au vrai la physionomie désappointée de l'abbé lorsqu'il se présenta à l'hôtel de Champrosé à son heure ordinaire, et qu'il lui fut dit par le suisse que Mme la marquise était allée passer six semaines à la terre de sa tante, la vieille baronne de Kerkaradec, en Bretagne.

L'abbé, réjoui de l'idée de voir Mme de Champrosé, dont il aimait fort la société, était arrivé d'un air furtif et joyeux, sautillant sur la pointe de ses souliers à boucles d'or, son petit manteau galamment jeté sur le bras, sa jambe moulée dans un fin bas de soie noire et comme on dit *in fiocchi*[29].

Il était encore plus rose et plus épanoui que de coutume ; son sourire, motivé par un contentement intérieur, faisait étinceler les trente-deux perles de sa denture.

Il avait préparé deux ou trois plaisanteries à peu près neuves et autant de madrigaux presque inédits sur l'effet desquels il comptait beaucoup. Jamais il ne s'était senti si en verve,

---

[29] Être in fiocchi, être en costume d'apparat, porter tous ses atours. (source Littré)

et, pour arriver plus tôt, il avait fait dire son bréviaire par son domestique.

Pauvre abbé ! aucun pressentiment fâcheux ne l'avait averti.

À force de grâce et d'amabilité, il se flattait de supplanter ce jour-là le sapajou, son élève et son rival dans le cœur de Mme de Champrosé, et Mme de Champrosé était partie pour un pays sauvage, inabordable, affreux, pire que la Chersonèse Taurique, et peuplé de Topinambous, d'Algonquins et de Hurons !… Quel coup !

Son sourire, qu'il ne pouvait fermer tout à fait, se rétrécit de moitié, ce qui était pour lui la suprême expression de la tristesse, et il se retira à pas lents, la mine défaite et l'air atterré, laissant prendre au taffetas de son manteau des plis désespérés, et se répétant machinalement :

« Quelle barbarie insoutenable et quelle irrégularité choquante de procédé de s'en aller ainsi sans tambour ni trompette chez une tante sempiternelle, et de nous planter là, nous ses amis, ses commensaux, ses adorateurs, et les animaux de sa ménagerie intime.

« À qui donc vais-je dire les petits vers impromptus que j'ai si laborieusement préparés pour elle ce matin ? Faudra-t-il les laisser rancir jusqu'à son retour ?… Ah ! sort cruel, destinée impie, que t'a fait un pauvre abbé de cour pour le persécuter de la sorte ! »

Après l'abbé vint le financier Bafogne, en carrosse surdoré, chargé de peintures et d'armoiries voyantes (car Bafogne avait acheté récemment des lettres de noblesse), encombré par-derrière d'un monde de laquais, chargé par-devant d'un cocher de la plus vaste corpulence.

Ce financier descendit lourdement de la somptueuse machine, vêtu avec un faste inouï : habit, veste et culotte de brocart

d'or doublé de brocart d'argent, boutons de diamants larges comme des tabatières. Il rayonnait comme un paon dans sa queue, car ayant formé depuis longtemps le projet de faire une déclaration en règle à Mme la marquise de Champrosé, et ayant choisi ce jour-là précisément pour l'exécution de ce grand acte qui lui coûtait beaucoup, car Mme de Champrosé lui imposait, il s'était mis sous les armes et fait aussi beau que possible, c'est-à-dire fort laid, les grâces ne s'achetant pas chez le fournisseur.

Lorsqu'il apprit l'inconcevable départ qui dérangeait tous ses plans, il se mit dans une violente colère, de cramoisi devint violet, jura, maugréa, tempêta, frappa la terre de sa grande canne à pomme d'or, ciselée par Rœttiers, le graveur du roi, d'une force à la briser, quoique le jonc en fût d'un prix inestimable, et dit au suisse ce mot magnifique qui peignait au vif sa profonde croyance dans le pouvoir de l'argent :

« Maraud, dis-moi que ta maîtresse n'est pas partie et je te donne cent pistoles ! »

Le suisse consciencieux, qui ne demandait pas mieux que de gagner la somme, eut le chagrin de répondre à Bafogne que sa maîtresse était véritablement partie depuis la veille pour le château de sa tante, la baronne de Kerkaradec, près de Pen-Marck, dans la baie d'Audierne, détails qu'il se crut obligé d'ajouter pour remercier le traitant de la profusion de son offre, et que celui-ci récompensa par une poignée d'écus de six livres.

Au traitant succédèrent le commandeur de Livry et le chevalier, dans un phaéton attelé de grands chevaux anglais, importation mise à la mode par M. de Lauraguais qui revenait de Londres, où il était allé apprendre à penser[30].

---

[30] Référence à Luis de Brancas, alias comte de Lauraguais, exilé à plusieurs reprises pour ses écrits par Louis XV, à qui celui-ci demanda lors d'un de ses retour : « Qu'avez-vous fait en Angleterre, monsieur de

Le commandeur fut sensiblement navré de l'absence de Mme de Champrosé dont le cuisinier avait un style qui cadrait avec ses opinions sur la science de bien manger.

Personne ne réussissait mieux à son gré le potage à la bisque et les quenelles à l'essence, et c'était un homme incomparable pour les salmis de bécasses !

Aussi le commandeur était-il de la fidélité la plus exemplaire aux soupers de la marquise. On pouvait difficilement le détourner à manger ailleurs, et après ses propres vins, qu'il soignait avec la sollicitude la plus minutieuse, il n'admettait comme dignes d'être bus par un gosier intelligent, que ceux de la marquise dont le sommelier avait pour lui la vénération la plus profonde à cause de ses grandes connaissances dans la matière.

Le chevalier, qui, trompé par les peintures que Justine lui faisait de ses progrès dans le cœur de sa maîtresse, croyait entendre sonner bientôt pour lui l'heure du berger, ne vit pas sans un dépit extrême ses espérances reculées indéfiniment.

Il s'imaginait, grâce à son esprit de ruelles et à sa jambe qu'il avait fort belle et dont il tirait vanité, avoir fait quelque impression sur l'aimable marquise : que de bons mots et de dandinements il lui faudrait pour rattraper le temps perdu ! pensa-t-il avec une sorte de rage. Mais ce dépit outré ne remédiait à rien.

Les quatre habitués de l'hôtel Champrosé se dispersèrent donc, cherchant à passer leur soirée du mieux possible.

L'abbé alla chez la présidente de T***, mais il trouva son carlin si mal élevé et son singe si maussade qu'il s'amusa médiocrement ; la présidente se couperosait d'ailleurs outrageu-

---

Lauraguais ? – Sire, j'ai appris à penser – Les chevaux ? » lui répondit le roi.

sement, et pour comble de malheur jamais incarnat ne fut plus mal distribué que le sien, les roses de la pudeur avaient abandonné ses joues pour se réfugier sur son nez où, malgré l'eau de chicorée et de concombre dont on les arrosait, elles se changeaient en coquelicots du ponceau le plus vif.

L'abbé, comparant ce nez indomptable dans ses ardeurs au petit nez frais et blanc de Mme de Champrosé, sentit plus amèrement toute l'étendue de son infortune.

Il essaya vainement de placer les vers et les mots qu'il avait faits le matin : les circonstances n'y prêtaient pas, et au lieu de compliments ils eussent paru des injures sanglantes.

Accablé par tant de revers, il fut terne, et la présidente de T*** dit à la baronne de B*** :

« Décidément il baisse, ce cher abbé. »

Encore si le souper avait été bon ! Mais les vins étaient frelatés et les laquais ne versaient à boire qu'en rechignant ; les assiettes disparaissaient aussitôt qu'on tournait la tête, escamotées par les serviteurs pressés de s'aller coucher et d'emporter la desserte.

Malgré le luxe de la vaisselle plate, l'éclat des cristaux et des bougies, c'était une vraie chère de cabaret comme dans la plupart de ces maisons où l'ostentation se mêle à l'avarice.

Le malheureux abbé prit congé, indigéré à la fois et mourant de faim, et se retira chez lui avec des idées d'aller finir à la Trappe.

Bafogne ne fut pas beaucoup plus heureux ; ne sachant que faire de son temps, il se rendit chez la Desobry, qui l'aidait à prendre en patience les rigueurs des grandes dames ; mais comme l'impure avait compté que son Mondor passerait sa soirée ailleurs, elle avait pris ses mesures pour charmer la solitude où il la laissait.

Le traitant, qui entra inopinément avec l'autorité d'un homme qui paye, vit une petite table à deux couverts délicatement servie, et un bout d'épée et une basque d'uniforme qui disparaissaient par une porte refermée aussitôt.

En vain la Desobry chercha-t-elle à lui expliquer que rien n'était plus naturel que d'avoir deux couverts quand on est seule. Le traitant ne voulut point mordre à cette explication si plausible. Car il avait vu, de ses yeux vu, un pan d'habit disparaître dans le cabinet, qu'il voulut ouvrir à toute force.

Il en sortit un mousquetaire rouge de la plus belle venue, qui n'avait pas l'air le moins du monde déconcerté, et qui expliqua à Bafogne qu'il était le cousin de Mlle Desobry, personne fort respectable, et qu'il entendait qu'on traitât avec les plus grands égards : sinon, il jurait son grand sacrebleu qu'il couperait les deux oreilles au faquin qui lui manquerait.

Le financier, qui ne brillait pas précisément par l'héroïsme, et tenait à conserver ses oreilles, quoiqu'elles fussent longues, lança à la Desobry un regard de travers, comme celui des boucs dont parle Virgile ; mais il ne sonna mot et se retira en fermant les portes avec fracas, laissant le champ libre au mousquetaire et à la donzelle, qui riait impertinemment aux éclats.

Telle fut la soirée du traitant Bafogne.

Le commandeur de Livry, pour se consoler, dévora presque entière une hure de sanglier aux pistaches qui le faillit étouffer, bien qu'il l'eût arrosée de nombreux rouges-bords et qu'il possédât un estomac d'autruche, célèbre pour sa capacité digestive.

La nuit, il eut un cauchemar affreux. Le sanglier dont il avait mangé la hure, sinistrement décapité, piétinait sur sa poitrine et tâchait de l'écraser en se roulant sur lui.

Ce songe alarma beaucoup le commandeur, qui consulta Tronchin.

Le célèbre docteur répondit en souriant :

« Ce rêve signifie que le sanglier est lourd et que vous aurez une indigestion si vous en mangez encore. »

Quant au chevalier, il était de si mauvaise humeur, si aigre, si cassant, qu'il se fit, dans les coulisses de l'Opéra, une querelle avec Versac ; l'on prit l'heure pour se battre, et le chevalier reçut à la joue une estafilade qui le faillit éborgner, et le força de porter pendant quelques jours une grande mouche de taffetas d'Angleterre qui le défigurait si plaisamment, qu'elle faillit lui faire avoir un autre duel.

Voilà les fâcheuses extrémités où Mme de Champrosé contraignit ses quatre visiteurs habituels, en feignant d'aller passer six semaines chez sa tante, la baronne douairière de Kerkaradec, tandis qu'elle filait le parfait amour avec M. Jean, dans sa petite chambre d'ouvrière en dentelles.

Mais ce que Mme de Champrosé n'avait pas prévu, c'est le parti suprême que prirent tous ces désœuvrements aux abois.

Au bout de quelques jours d'essais infructueux pour se caser aussi agréablement ailleurs, l'abbé, le financier, le chevalier et le commandeur conçurent séparément une idée dont chacun crut avoir la primeur, et qu'ils mirent à exécution le plus sournoisement possible.

Cette idée amena la complication que nous allons raconter.

Chapitre XXII

Le manoir de Kerkaradec, vieux reste des temps de barbarie, est une bastille gothique avec des murailles de quinze pieds d'épaisseur, où les fenêtres font cabinet, avec des créneaux, des moucharabys, des mâchicoulis, des barbacanes, un pont-levis, une herse et tout l'attirail féodal.

Quatre tourelles aux toits en poivrière flanquent les angles, surmontées de girouettes en queue d'aronde que rouille le vent de la mer qui se brise au pied du château sur des rocs, et dont on entend nuit et jour la plainte ennuyeuse et monotone ; des nuées de martinets tournent en criant autour de cette gentilhommière pour tâcher de donner un peu de vie à ces murs noircis par les siècles.

Rien n'est plus affreux que ce manoir de Kerkaradec, élevé à une époque où le goût n'était pas encore formé par les Mansard, les Gabriel, les Ledoux et les Servandoni, qui nous ont fait goûter les beautés régulières et le vrai style de l'architecture.

Il est étonnant qu'on puisse vivre hors de l'atmosphère des cours, loin du soleil de Versailles, le seul qui éclaire véritablement, parmi le paysans non moins sauvages que des animaux, et des gentilshommes aussi rudes que leurs aïeux celtes, de féroce mémoire.

Cependant la douairière de Kerkaradec, quoique des mieux nées, avait résolu ce problème, puisqu'elle était âgée de quatre-

vingts ans ; il est vrai qu'elle avait eu le temps d'oublier Paris, où elle avait été élevée, sur sa grève solitaire de la baie d'Audierne.

Certes, on ne pouvait rêver pour ce vieux château une châtelaine plus assortie ; la figure allait on ne peut mieux au cadre : la douairière de Kerkaradec, avec son bonnet à grandes barbes du temps de la jeunesse de Louis XIV, sa robe d'étoffe roide, brocatelle ou lampas, qu'on eût dit taillée dans un vieux rideau, ses grands yeux de chouette tout bistrés et séparés par un nez mince, luisant comme un bec, sa bouche, rentrée par l'enfoncement des dents, semblait l'esprit des temps passés, qui revenait hanter cet édifice d'autrefois. Malgré son air de sorcière, augmenté par la solitude et la sauvagerie du lieu, Mme de Kerkaradec avait cependant grand air et haute mine ; on comprenait que le sang qui gonflait ses vieilles veines, sous la peau parcheminée de ses mains sèches comme des griffes de momie, était un sang pur et sorti d'une noble source.

Le rêve caressé de cette bonne dame était d'avoir un partenaire pour jouer aux cartes avec elle. Tous les vieux gentilshommes ses amis étaient morts depuis longtemps.

Elle n'avait que des parents éloignés ou qui ne demeuraient pas en Bretagne ; le curé ne pouvait pas venir souvent.

Le presbytère était à une assez grande distance du château, et les chemins qui y conduisaient étaient détestables.

La pauvre douairière, assise près d'une fenêtre dans un grand fauteuil de tapisserie, s'occupait donc gravement à faire une partie toute seule, sa main droite la représentant elle-même, et sa main gauche représentant son adversaire idéal, lorsqu'une vieille servante tout effarée entra dans la chambre et dit à sa maîtresse :

« Madame ! madame ! on a sonné à la cloche du pont-levis !

– Allons donc ! folle, les oreilles te tintent. Qui veux-tu qui sonne à notre pauvre colombier abandonné ?

– Les oreilles ne me tintent pas : Yvon est allé ouvrir.

– Que me contes-tu ? Il ne vient personne ici. M. le curé passe par la brèche du parc, et entre par la poterne.

– Madame, on a sonné – et sonné trois fois.

– Chimères ! Le dernier qui a fait baisser le pont-levis, c'est M. de Penhoël, parce qu'il venait à cheval, et il y a... voyons... quinze ans qu'il est mort », dit la bonne dame en comptant sur ses doigts maigres et jaunes.

La vieille Berthe ne s'était cependant pas trompée, car au bout de quelques minutes, un grand drôle, moitié laquais, moitié valet de ferme, vint dire qu'un gentilhomme, dont la chaise s'était rompue à quelque distance du château, demandait l'hospitalité.

« L'hôte que Dieu nous envoie est le bienvenu », dit la vieille dame, qui avait les traditions des anciens temps. « Faites-le entrer. »

Le laquais sortit et Mme de Kerkaradec ne put s'empêcher de se dire : « Il fera ma partie, cet hôte béni qui me tombe du ciel. »

Un personnage de notre connaissance, qui n'était autre que le chevalier, reconnaissable à la ligne rouge que lui laissait sur la joue l'estafilade faite par l'épée de Versac, s'approcha du fauteuil de la douairière, qui s'était un peu soulevée, et salua profondément.

« Madame, je suis le chevalier de Saint-Hubert.

– Moi, la baronne de Kerkaradec.

– Un maladroit de postillon a versé ma chaise et m'a brisé une roue dans une ornière, et je me vois dans l'impossibilité de continuer ma route devant que ma chaise soit raccommodée.

– Ce château est le vôtre, monsieur ; mais ne vous êtes-vous pas blessé ou contusionné en tombant ?

– Non, madame, ma chute a été la plus heureuse du monde ; j'ai glissé sur un tertre fort mollet, tout moussu et tout herbu.

– Ah ! tant mieux ; en sorte que pour attendre l'heure du dîner vous pourriez faire avec moi un cent de piquet ?

– Très volontiers », répondit le chevalier qui saisissait aux cheveux cette occasion de rester dans la place.

Et il s'empara des cartes qu'il battit et coupa avec une aisance qui fit plaisir à la douairière.

« Quelle diable d'idée, se disait-il, a eue Mme de Champrosé de se venir enterrer dans ce nid de hiboux et de rats avec cette vieille momie ! Les femmes sont vraiment folles. Où peut-elle être ? Sans doute dans sa chambre, à lire, à parfiler ou dormir.

« Il faudra bien qu'elle vienne dîner, et alors je la verrai, et cette passion à la suivre fera son effet et avancera mes affaires. »

Le chevalier et la douairière avaient à peine joué deux parties que Berthe, plus effarée que la première fois, vint dire :

« Madame, on a encore sonné.

– Eh bien ! qu'on ouvre. »

Le laquais introduisit au bout de quelques instants un charmant abbé de cour très poupin, très propret, qui parut très surpris et très contrarié en voyant le chevalier déjà installé.

Cet abbé, vous le connaissez, du reste ; il n'avait pu résister à deux jours de présidente et s'était mis au pourchas de Mme de Champrosé.

Dévorant cette contrariété, il déclina son nom et raconta son histoire, exactement pareille à celle du chevalier.

Mme de Kerkaradec expliqua ce double accident par l'état affreux des chemins, où bêtes, voitures et gens se perdent ; puis elle invita l'abbé à prendre place autour de la table verte.

Une demi-heure après environ la sonnette retentit une troisième fois, et Bafogne, souillé de boue, car plus gros et plus lourd il n'avait pas versé si adroitement que le chevalier et l'abbé, fit son apparition.

On lui fit accueil comme aux autres, et la douairière, levant au ciel ses mains diaphanes à force de maigreur, dit, avec un accent de jubilation profonde :

« Le ciel n'a pas voulu que je meure sans jouer encore une fois au whist. Nous voilà quatre : c'est le nombre qu'il faut : la Providence est grande ! »

Le commandeur, assez disloqué, ne tarda pas à paraître en se servant du même prétexte.

« Asseyez-vous, monsieur, et quand un de ces gentilshommes sera fatigué, vous reprendrez son jeu », dit la vieille dame transportée de joie d'une telle affluence.

Les quatre courtisans de Mme de Champrosé avaient eu tous les quatre la même idée d'aller la retrouver au château de Kerkaradec, et leur imaginative peu fertile leur avait fourni le même moyen, c'est-à-dire le plus banal.

Chacun avait espéré être seul inventeur de cette combinaison triomphale, et ce fut avec la rage la plus comique qu'ils se trouvèrent tous réunis chez la vieille Bretonne.

Tout en jouant de la plus mauvaise grâce du monde, ils se regardaient en dessous comme ces chimères japonaises, constellées de verrues, que l'on met en regard sur les étagères et les cheminées.

Mais cela n'était rien en comparaison de ce qui les attendait.

On vint dire à Mme de Kerkaradec qu'elle était servie, et l'on passa dans la salle à manger, la vieille dame donnant la main au chevalier.

Ô surprise ! ô rage ! ô désespoir ! Mme de Champrosé ne parut pas : elle n'était pas au château !

Où pouvait-elle être ? Sans doute en campagne avec quelque galant.

Le chevalier amena délicatement la conversation sur Mme de Champrosé, qui, disait-il, lui avait parlé souvent de Mme de Kerkaradec avec beaucoup de vénération et d'amour.

« Oh ! fit la vieille dame, mes rides sans doute lui font peur. Il y a six ans que je ne l'ai vue, et plus de deux ans qu'elle ne m'a écrit.

– Nous sommes joués ! » s'écrièrent en chœur, mais à bouche close, le chevalier, l'abbé, le traitant et le commandeur, qui, après être restés un jour ou deux à faire la partie de Mme de Kerkaradec, comme la bienséance l'exigeait, repartirent ensemble pour Paris moulus et furieux.

Vous pensez bien qu'ils racontèrent l'histoire à qui voulut l'entendre, à la ville et à la Cour, dans les cercles et dans les ruelles, à l'Opéra et à la Comédie, et il ne fut bientôt plus bruit que de la disparition de Mme la marquise de Champrosé, envolée avec un galant inconnu ; car, dans cet ingénieux et positif XVIIIe siècle, personne ne supposa un instant qu'elle fût partie seule.

Candale lui-même apprit la chose et s’en étonna fort ; mais il était à mille lieues de penser que lui seul eût pu dire où était la belle fugitive.

Chapitre XXIII

La situation se compliquait, Mme de Champrosé avait appris par Justine, qui avait gardé des intelligences à l'hôtel, le voyage de ses quatre familiers à Kerkaradec, et le bruit qui en résultait.

Ce qui aurait été grave avec M. Jean, devenait bien plus arrangeable avec le vicomte de Candale ; mais la marquise, avant de rejeter à tout jamais ce joli masque de Jeannette, sous lequel elle s'était déguisée pendant quelques jours, voulut pousser son personnage jusqu'au bout. Elle eut le caprice, ayant commencé cette intrigue, d'en tirer tout ce qu'elle contenait.

Cette ambition la prit, puisqu'elle avait donné dans le romanesque d'être aimée pour elle-même, de ne devoir qu'à ses agréments naturels un triomphe qu'elle eût si facilement conquis avec son titre, sa richesse et sa grande position.

D'un autre côté, le vicomte de Candale, en rentrant chez lui, où il déposa les modestes habits de M. Jean, désormais inutiles, sentit qu'il était éperdument amoureux de Jeannette, et qu'il lui serait impossible de vivre sans elle.

Il alla donc la voir, revêtu, cette fois, des habits de son rang, dans un costume magnifique et galant qui faisait ressortir merveilleusement les avantages de sa personne. Il avait mis ses ordres, comme pour une visite de cérémonie.

Quand il entra dans la chambre, l'air tout rayonnant et tout superbe, Jeannette eut un frisson de plaisir, et trouva le vicomte beaucoup plus beau que le commis aux gabelles.

« Ah ! monsieur Jean », s'écria-t-elle en jouant en perfection la surprise et la douleur, « monsieur de Candale, veux-je dire, c'est peu généreux à vous de poursuivre une pauvre fille dont vous avez troublé la vie, et qui ne demande qu'à vous oublier, si elle le peut, dans l'ombre où vous êtes venu la trouver.

– Jeannette, de grâce, continuez à Candale l'amitié, l'amour que vous sembliez avoir pour M. Jean.

– Ne me rappelez pas ce nom sous lequel vous avez surpris un cœur qui croyait pouvoir se donner.

– Eh bien ! soit. Ne parlons plus de Jean, parlons de Candale », dit le vicomte en se jetant aux pieds de Jeannette. « Que veux-tu, méchante fille, être vertueux et froid qui te fais un jeu de ma souffrance ? Tu refuses de me recevoir parce que je suis un vicomte.

« Ta roture est donc plus fière que ma noblesse ? Quand tu serais princesse, quand tu descendrais de Charlemagne en droite ligne, quand ton blason irait de pair avec le mien, que Saint Louis a enrichi d'une nouvelle pièce aux croisades, est-ce que je t'en aimerais moins, et dois-tu m'imputer à faute un avantage que je n'ai pas cherché ?

« Oui, Jeannette, je le sens, ma vie est désormais attachée à la tienne et ne peut s'en séparer ; il faut que tu m'aimes tout vicomte que je suis. Je vois ta réponse voltiger sur tes lèvres charmantes, mais tu ne la diras point, car ce baiser l'étouffera au passage.

« Tu es à moi de par la sainte nature, de par le droit sacré de l'amour, de par ton cœur qui tremble, de par le mien qui bondit ; duchesse ou grisette, prince ou manant, qu'importe ! Il

n'y a ici que Cupidon et Psyché qui s'embrassent en se reconnaissant.

– Candale, laissez-moi », soupira Jeannette, cherchant à se dégager des bras du vicomte, « n'abusez pas de ce que je vous aime.

– Ne crains rien, cher ange ; reste sur mon cœur, c'est ta place ; que peut avoir à redouter de son mari la vicomtesse de Candale ?

– Ô ciel ! que dites-vous là ?

– Je dis que je vous épouse, parce qu'il n'y a plus maintenant qu'une femme au monde pour moi, et c'est vous.

– Bonheur inespéré ! » dit Jeannette, pâle et rose tour à tour, « mais que je ne dois pas accepter ! Y songez-vous, quelle mésalliance ! un des plus beaux noms de France s'unir à une pauvre ouvrière en dentelles qui n'a rien que sa vertu.

– Tu es reine par ta vertu. Et d'ailleurs, par les mœurs et les morales qui courent, personne n'est sûr du sang qu'il a dans les veines.

« Qui sait si tu n'es pas aussi noble que moi ? Nos princes sont assez galants pour se pouvoir dire à la lettre pères du peuple.

– Oh ! de grâce, Candale, ne calomniez pas ma mère », dit Mme de Champrosé, qui ne put s'empêcher de sourire intérieurement de la supposition de Candale, supposition beaucoup plus fondée qu'il ne se l'imaginait, « et ne persistez pas dans cette demande qui ferait le malheur de votre vie.

– Nullement ; je prétends que nous serons heureux à faire enrager tout le monde.

– Comment, moi, pauvre ignorante, qui ne sais rien de la vie ni du monde, me pourrais-je conduire dans ces sphères bril-

lantes, parmi tous ces hauts personnages, ces femmes altières qui me regarderont du haut de leur orgueil, et me feront sentir mon humble origine par des coups d'œil méprisants et des rires dédaigneux ?

– Tout le monde respectera une femme que je présenterai en la tenant par la main.

– Ne craignez-vous pas les brocards de la ville et de la Cour ?

– D'abord, je ne crains personne : je suis jeune, libre, riche, et si quelque vieux gentillâtre, entiché des préjugés gothiques, me blâme de l'action la plus raisonnable de ma vie, j'aurai pour moi M. de Voltaire, le citoyen de Genève, Diderot et toute la clique encyclopédique, qui feront un bruit du diable en célébrant mon action comme digne d'un des Sept Sages de la Grèce.

« J'en deviendrai tout populaire. Vous voyez donc, Jeannette, que toutes vos raisons ne valent rien, et vous serez bientôt la femme la plus recherchée et la plus à la mode de Paris.

« Voulez-vous me donner, oui ou non, le bout de cette petite main blanche et frêle comme une main de marquise, pour que j'y passe la bague de M. Jean ? »

Jeannette, qui comprit que plus de résistance pourrait contrarier et rebuter le vicomte, les yeux baissés et les joues fardées de pudeur, tendit le doigt à l'anneau de fiançailles que Candale lui offrait ; et l'anneau accepté, elle se jeta au cou de son mari avec une effusion de tendresse adorable.

Le jour fut pris pour la célébration du mariage que l'impatient Candale voulut le plus rapproché possible ; et le vicomte se retira le cœur plein de joie et de rêves de bonheur, non sans que l'amant eût dérobé quelques baisers au trésor de l'époux.

Mme de Champrosé eut un moment l'idée de dire son vrai nom à Candale, après avoir reçu la bague ; mais elle voulut lui garder cette surprise pour le contrat : quel ineffable bonheur inonda son âme lorsqu'elle eut acquis cette certitude d'être aimée sans arrière-pensée d'ambition, de vanité ou d'intérêt par un homme noble, riche, illustre, qui la croyait obscure et pauvre, simple fille du peuple, gagnant sa vie à croiser des fils, et qui l'associait à son rang et à sa fortune ! Cet amour lui mettait au front une couronne plus rayonnante que sa couronne de marquise.

Le rôle de Jeannette allait finir, et Mme de Champrosé, accompagnée de Justine, rentra en chaise de poste à son hôtel avec un grand vacarme, pour que son retour s'aperçût ; l'abbé, le financier, le commandeur et le chevalier accoururent aussitôt, et la marquise leur expliqua qu'en allant à Kerkaradec elle s'était sentie indisposée assez gravement pour rester au lit quelques jours dans une chambre d'auberge, et qu'elle était revenue à Paris au lieu de continuer sa route, pour se trouver plus à portée, en cas de rechute, des soins de Bordeu, en qui elle avait toute confiance.

Cette histoire de maladie n'était guère soutenue par la mine de la marquise, qui était la plus radieuse et la plus fleurie du monde ; mais comme elle était rigoureusement plausible, il la fallut bien accepter, car personne n'avait le droit de la trouver mauvaise.

Les jours suivants, Mme de Champrosé eut soin de se faire voir en plusieurs endroits, pour bien constater sa présence à Paris.

Elle reparut en grande loge à l'Opéra et à Versailles, où elle fit sur le grand escalier de l'Orangerie une rencontre qui la faillit déconcerter.

Comme elle descendait l'escalier, Candale le remontait.

En voyant venir cette femme avec un panier de six aunes, des plumes, des diamants, et tout l'attirail d'une grande toilette de cour, poudrée à blanc et fardée en roue de carrosse comme une princesse, entourée d'un groupe de courtisans qui papillonnaient, Candale fut étrangement troublé.

Il avait démêlé dans les traits de la marquise une ressemblance la plus singulière du monde avec les traits de Jeannette.

Malgré la différence d'air et de costume, le rapport était si frappant qu'il ne put s'empêcher de s'arrêter sur la marche où il se trouvait et de regarder fixement Mme de Champrosé en s'écriant :

« Grands dieux ! Jeannette… »

La marquise, qui continuait de descendre, jeta sur lui un coup d'œil étonné et naïf, comme quelqu'un qui est surpris par une action qu'il ne comprend pas, et voyant Candale immobile, les pieds soudés au marbre par la Stupeur, elle continua légèrement son chemin, suivie du commandeur de Livry et de Bafogne, qu'elle se plaisait à faire marcher fort vite, parce qu'il était fort gros : petite méchanceté qui la réjouissait infiniment.

« Que la nature est bizarre dans ses jeux », pensa Candale en remontant l'escalier, lorsque la vision fut évanouie : « elle s'amuse à jeter deux visages dans le même moule, et à tirer une double épreuve d'une marquise ou d'une grisette ! Comme elles se ressemblent ! mais comme Jeannette est plus jolie ! »

Non, cher vicomte, Jeannette n'est pas plus jolie, et tu t'en convaincras bientôt. Seulement, tu fais ton devoir d'amoureux en trouvant ta maîtresse la plus belle du monde – plus belle qu'elle-même.

Il n'y a que la foi qui sauve, et la foi de l'amoureux vaut la foi du charbonnier, c'est la bonne.

Chapitre XXIV

L'on n'a pas oublié que le droguiste était sorti de chez Jeannette profondément blessé de voir son illustre alliance dédaignée par une petite créature, fort gentille, en vérité, mais qui n'avait pas un sou vaillant.

Il chercha à se venger de ce dédain, et comme il connaissait le courtaud de boutique, amant de Justine, à qui celle-ci avait eu la faiblesse de dire la vérité sur Jeannette, sous prétexte d'avoir des renseignements sur cette petite qui l'intéressait, il lui tira les vers du nez, et sut que la prétendue ouvrière en dentelles n'était autre que Mme la marquise de Champrosé, découverte dont il se promit de tirer bon parti.

En effet, il répandit le bruit que la marquise, à instar de beaucoup de dames haut placées, ennuyée des voluptés de la Cour et des fades galanteries de courtisans éteints, attirait de jeunes hommes du peuple dans de petites tours de Nesle, où elle jouait différents personnages, pour avoir les bénéfices du plaisir sans en prendre la responsabilité.

Il ne borna pas là sa méchanceté, comme on va le voir ; mais l'étoile qui présidait à la destinée de Jean et Jeannette, qu'on nous permette de leur donner encore ce nom, était si décidément heureuse, que tout ce qu'on imaginait pour leur nuire tournait à leur avantage.

Le jour où Candale vint chercher Jeannette pour signer le contrat, un commissionnaire ouvrit la porte et jeta une lettre sur la table.

Cette lettre était à l'adresse de M. Jean, et contenait ces mots :

Monsieur Jean,

*Prenez garde à vous ! vous êtes tombé dans un piège ; vous avez sans doute entendu raconter des histoires de jeunes gens aimés par de grandes dames déguisées qui voulaient voir si les plaisirs du peuple valaient ceux de la Cour, et si l'ivresse des cabarets étourdissait mieux que celle des petits soupers ; on vous a parlé de beaux garçons qui disparaissaient, soit dans les oubliettes d'une bastille, soit dans la cale d'un vaisseau partant pour les Îles… Tremblez ! l'ouvrière en dentelles est une marquise, Jeannette est M*me *de Champrosé. C'est vous dire assez le sort qui vous attend, lorsque le caprice de cette autre M*me *d'Egmont sera passé. Si vous avez du courage, tâchez de vous venger d'avoir été joué de la sorte, et de la perdre comme elle le mérite ; si vous n'avez pas assez de cœur pour cela, et si vous avez mordu à ses amorces, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui vous arrivera. Vous êtes averti !…*

Le vicomte de Candale, qui, ne pensant qu'à son bonheur, avait négligemment ouvert cette lettre écrite sur du papier à chandelles, fut on ne peut plus surpris de son contenu lorsqu'il y jeta les yeux.

« Que signifie cette étrange histoire ? » s'écria-t-il la voix altérée.

« Ah ! Je vois ce que c'est », dit Jeannette en parcourant l'épître le plus tranquillement du monde ; « ma femme de chambre aura jasé.

– Votre femme de chambre ! quoi ! grands dieux ! serait-il vrai ! éclaircissez ce mystère ou je meurs !

– Jeannette a fini son rôle.

– C'en était donc un ?

– Monsieur Jean, il vous siérait mal de gronder Jeannette.

– Cette lettre dit donc vrai ?

– Très vrai.

– Mme la marquise de Champrosé !

– M. le vicomte de Candale !

– Perfide !

– Trompeur !

– Ah ! comme vous m'avez joué !

– Et vous sans Rosette vous seriez toujours M. Jean.

– Si cette lettre n'avait pas tout découvert, vous auriez encore gardé le silence ?

– Ma signature au bas du contrat vous aurait tout à l'heure révélé mon secret. Allons, mon cher Candale, ne vous désolez pas.

« Je ne suis qu'une marquise, c'est vrai, mais toutes les femmes n'ont pas le bonheur de venir au monde grisettes. Suis-je donc enlaidie depuis que je ne suis plus Jeannette ?

– Non, dit le vicomte en lui baisant la main avec feu.

– Et quand vous me rencontrerez sur l'escalier de Versailles, vous me reconnaîtrez et vous me saluerez.

– C'était donc vous ?

– Assurément.

– Au fait, il ne peut y avoir deux Jeannettes au monde.

– Flatteur !

– Quel singulier enchaînement de circonstances !

– C’est une sympathie secrète qui nous a guidés tous les deux ; mais n’allez pas croire que j’aie l’habitude de ces sortes d’escapades. D’ailleurs, vous verrez bien que non », dit en riant Mme de Champrosé.

« Mon histoire est la vôtre : un caprice m’a fait prendre, un soir d’ennui, ce travestissement de Jeannette, sous lequel j’ai eu le bonheur de me faire aimer de vous.

« Dans le monde, dominés par la mode et la frivolité, nous n’aurions pu, à travers le tourbillon des plaisirs, démêler nos vrais caractères. Nous aurions passé l’un près de l’autre sans nous comprendre.

« Le masque nous a rendus vrais. Moi qui ai la réputation d’une femme à la mode maniérée et piquante, je suis simple et vraie, la nature seule me touche.

« Et vous, malgré votre réputation de petit-maître et d’homme de bonne fortune, vous êtes tendre et candide. N’en disons rien à personne, et soyons toujours l’un pour l’autre Jean et Jeannette. »

Le mariage se fit dans la chapelle de l’hôtel Champrosé, et le soir, quand l’abbé vint pour rendre ses soins à la marquise, il s’étonna de voir dans le salon une figure nouvelle dont il n’augura rien de bon pour l’avenir de sa flamme, car l’inconnu était jeune, beau et magnifiquement habillé.

Pour contrebalancer l’effet du nouveau venu, l’abbé récita à la marquise une pièce de vers sur laquelle il comptait beaucoup et qui commençait ainsi :

Croyant voler sur une rose,
Un papillon s'était posé,
Tremblant, sur la bouche mi-close
De Mme de Champrosé…

« Halte-là ! mon cher poète, dit la marquise en riant, je suis bien désolée de déranger la symétrie de vos vers, mais je ne suis plus Mme de Champrosé, je m'appelle maintenant la vicomtesse de Candale, ce qui ne rime plus aussi bien, et voici mon mari que je vous présente. »

Le commandeur, le traitant et le chevalier apprirent bientôt cette nouvelle et s'y résignèrent. L'abbé seul ne put arranger son couplet avec le nom de Candale et resta inconsolable.

À quelque temps de là Rosette reçut une grande boîte pleine de dentelles de Malines et un bracelet enrichi de diamants fort gros et d'une eau superbe.

Un petit billet était joint à ces deux cadeaux.

Il contenait ces mots : *De la part de Jean et Jeannette*.

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http ://www.ebooks-bnr.com/

en juin 2012

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Jean P.

– **Sources** :

Le texte de ce livre numérique est repris d'après l'édition de la Pléiade : Gautier, Théophile « Romans Contes et Nouvelles tome 2 », Gallimard, Paris 2002. Les photos de première page sont tirées de Wikimedia, repris de Nordisk familjebok, (1876 – 1899)

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachés d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Remerciements** :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.